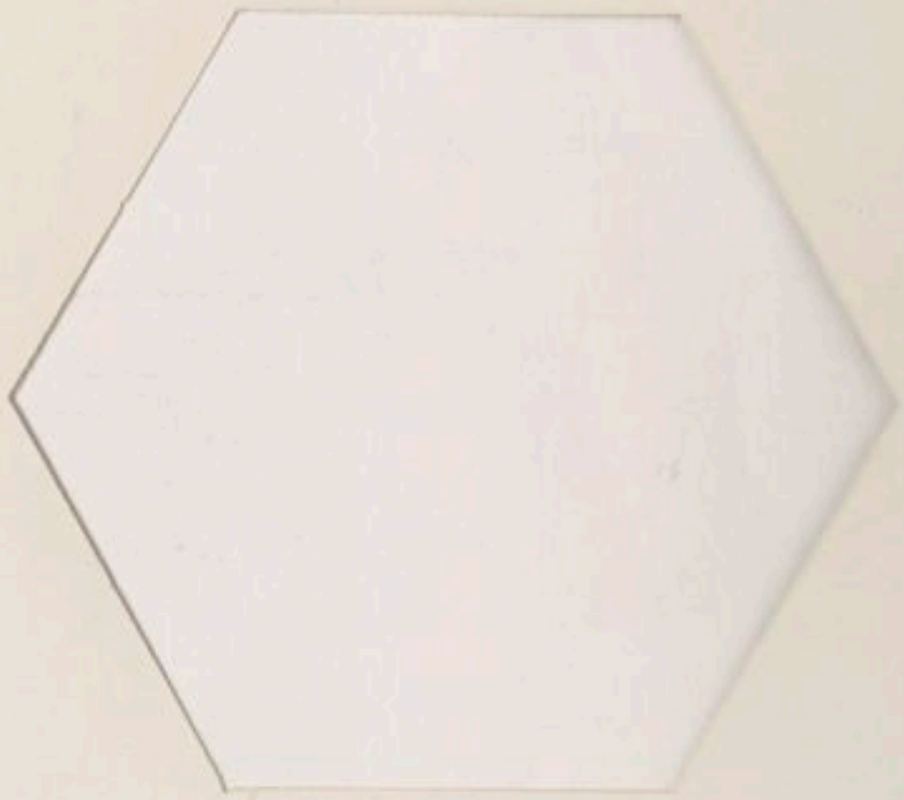
CONSULTATION
UNIQUEMENT
SUR PLACE

documents

de l'INEP

INSTITUT NATIONAL D'EDUCATION POPULAIRE
Inventaire
N° 4692
242



4°
C53
STE

LA CULTURE VIVANTE

DANS

LE MONT LOZERE

APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE D'UNE CULTURE ORALE

par Arlindo STEFANI

- AOUT 1972 -

4°
C53
STE

S O M M A I R E

- PREFACE p. 1

- AVANT-PROPOS 3

- INTRODUCTION 7

Présentation du Mont Lozère 9

- méthode de travail 10

- l'approche en synergie avec l'habitant 12

- pourquoi l'expression : culture vivante 17

- CHAPITRE 1

Le paysan du Mont Lozère et son espace 19

1 - Perception différencielle des phénomènes de la nature 21

2 - Le Mont Lozère invisible 26

3 - La structure ternaire de cet espace vivant 31

4 - Le paysan du Mont Lozère et la mesure de son espace 34

5 - Le paysan du Mont Lozère et le sens des nuances 36

6 - Le paysan du Mont Lozère et la mesure du travail 37

7 - Les paysans du Mont Lozère, le chômage et le gaspillage 39

8 - L'identité de l'homme et de la terre, la dignité du vieux, la liberté du patron 43

9 - Le paysan du Mont Lozère et l'exode de la population 47

4°
C53
STE

CHAPITRE II

Les paysans du Mont Lozère : communications et informations p. 63

1 - Le rite de l'accueil 65

- Le récit-témoignage dans le Mont Lozère 68

- Les supports culturels et matériels de la communication et de l'information et des relations sociales 75

- L'Université orale du paysan du Mont Lozère 81

- La personnalisation des fonctions et des évènements sociaux 88

CHAPITRE III

Les paysans du Mont Lozère et le temps 90

- Le paysan du Mont Lozère et la personnalisation du temps 91

- Le paysan et l'analyse de problèmes 98

- les paysans et les changements alimentaires 103

- Le paysan du Mont Lozère et l'histoire 109

C.S.
SYC

CHAPITRE IV

Les paysans du Mont Lozère et les rythmes p 113

- Rythmes biologiques et rythmes mécaniques 115

- Les rythmes mécaniques et les paysans 122

- Les paysans du Mont Lozère et leur santé 124

- Les Paysans du Mont Lozère et leur rythme alimentaire 126

- Les paysans, leurs rythmes et leurs fêtes 129

- Les paysans et le merveilleux dans leur travail : le travail-spectacle ou la transhumance 133

- Les paysans et le parc national des Cévennes 139

- Le défi et la double identité des paysans du Mont Lozère 142

PREFACE

Nombre d'études sociologiques analysent les institutions socio-culturelles et les agents culturels.

L'étude présentée ici sur la "Culture vivante des paysans du Mont Lozère" étonnera par son sujet, sa méthode, son ton.

Par son sujet puisqu'il s'agit d'un cas apparemment extrême : le monde culturel de paysans du Mont Lozère.

Par sa méthode puisque les lecteurs soucieux d'une claire distinction des genres n'y trouveront pas leur compte, ni les tenants d'un impérialisme méthodologique.

Par son ton qui n'est ni linéaire, ni ciselé dans les cadres sémantiques des sciences humaines.

Cette étude n'a que pour objet de nous rappeler l'existence de subcultures, leur cohésion, leur permanence. Permanence qui nous fait soupçonner que l'acculturation, le changement, l'homogéneisation culturelle dont on parle tant et trop, camouflent aussi des résistances et des pluralismes culturels trop naïvement ou trop perfidement ignorés.

L'approche éthnographique et l'interprétation compréhensive, faisant fi de nos shèmes rationnels et ethnocentriques, convie tout animateur à se défaire des encombrantes et souvent vaines enquêtes (ou études du milieu) pseudo-sociologiques. Elle l'invite à appréhender par l'attitude la plus "empathique" possible la réalité sociale et culturelle, d'une manière existentielle, dans sa totalité, en évitant de dénombrer, d'inventorier, de démenbrer.

..../...

Enfin le ton oral et personnel de cette étude est également cohérent avec cette approche. Son style a les rugosités et les vivacités des cultures orales. Il place là encore son auteur hors des formalismes des styles dits scientifiques.

Elle est un appel à prendre en compte ce que l'Animateur ne peut ignorer : la culture vivante, immanente, d'un milieu. Elle propose à celui-ci mieux qu'une connaissance ou une méthode : une attitude pour saisir les impondérables de la culture authentique d'un milieu.

AVANT PROPOS

Visant à étudier les conditions culturelles, sociales et non étroitement pédagogiques de l'animation, le Centre d'Etudes, de Recherche et de Documentation de l'Institut National d'Education Populaire m'avait incité à entreprendre une recherche à partir d'un cas précis sur les aspects culturels de populations travailleuses urbaines ou rurales. Conjointement à cette recherche, j'entendais explorer une méthode d'approche de la culture particulière d'une population.

Je n'avais pour dessein ni de définir un style d'animation ni de comparer des cultures particulières à la culture nationale française.

Je voulais offrir une alternative à la compréhension habituelle que les animateurs ont d'un milieu culturel en raison du décalage perceptible très souvent entre les populaitions et ces agents institutionnels. Décalage qui explique peut-être les faibles résultats des projets et des programmes d'animation.

Ces décalages et cette incommunicabilité culturels se manifestent à de multiples niveaux et en différents lieux en France. Ils concernent aussi bien les populations rurales des parcs nationaux et régionaux touchés par des projets d'aménagement et d'animation que celles atteintes par le développement de la vulgarisation agricole ou de l'apprentissage d'une gestion d'exploitation agricole rationnelle. Mais il concerne aussi les populations urbaines affrontées à un projet de rénovation, les populations appelées à constituer une ville nouvelle ou un ensemble nouveau d'habitat, celles qui passent des bidonvilles au HLM, les marins pêcheurs contraints à des changements économiques. Tout homme aujourd'hui, en raison des mutations rapides de nos sociétés et des migrations géographiques ou professionnelles qu'elles entraînent, vit un conflit entre la culture endogène -celle qui est propre à la vie de son groupe, qui lui a donné corps et vie- et les cultures exogènes que lui proposent les nouveaux milieux, les mass media, l'école, les animateurs.

.../...

Ce décalage est-il dû à un phénomène de résistance des populations ? Des enquêtes scientifiques peuvent-elles l'expliquer et aider les animateurs à le réduire ? Est-il un indice d'ignorance ou d'infériorité de ces populations ? Est-il plus simplement la manifestation négative d'un univers culturel qui tout en s'exprimant dans la même langue que celle des animateurs institutionnels est structurellement différent de celui d'animateurs exogènes ?

Il importait de ne pas saisir le phénomène uniquement par l'approche d'individus, mais par l'étude de ceux-ci au sein de leur groupe d'appartenance, de leur situation existentielle dans le temps et selon leurs rythmes symboliques et biologiques.

Il importait pour cette première étude de saisir ce phénomène là où il est à l'état le plus apparent, et le plus paradoxal : au sein d'une population sédentaire soumise aux pressions d'une "émigration culturelle" là ou la nouvelle symbolique de l'espace oblige à une nouvelle perception de celui-ci, à un nouveau mode de rapport avec la terre, la nature, le temps, le rythme. Tel était le cas de la population auprès de laquelle j'ai conduit cette étude : un groupe de familles du Mont Lozère vivant dans la zone périphérique du parc national des Cévennes.

Tout au début de cette étude, j'initierai le lecteur à la connaissance générale de ce pays où j'ai passé une partie de l'hiver 1971-72. Les pages suivantes sont destinées à décrire les indices de la culture vivante de cette population du Mont Lozère, tels que j'ai pu les percevoir. Tout à tour, il sera question de l'espace, des informations, de la mémoire et de l'avenir, pour, enfin, aborder les rythmes et l'esprit festif, anti-pôle des rythmes quotidiens.

Le matériau qui m'a servi de base pour mon observation, est presque entièrement oral. Il va donc de soi que l'écriture est très insuffisante pour appréhender les richesses des expressions et les nuances des récits et des gestes. Autant que possible, j'ai préféré laisser la parole aux paysans ou aux paysannes.

.../...

Mes remerciements vont d'abord aux familles qui m'ont accueilli, en leur demandant des excuses pour le choix si mince que j'ai fait des observations qu'elles m'ont permis de faire, et des situations qu'elles m'ont permis de vivre. Ces pages ont malheureusement des limites. Mes remerciements vont ensuite à Joëlle qui m'a accompagné sur le terrain dans toutes les vicissitude de l'hiver. A Mme Pascale qui a gardé Cybelle notre enfant lors de nos absences. A Paul Billiard pour ses corrections et ses critiques patientes. A Claude AUGOT et aux stagiaires africains de l'O.R.T.F. pour les échanges sur l'oralité africaine à l'I.N.E.P. en 1971-1972. Aux animateurs du Parc National des Cévennes, tout spécialement à M. et Mme LAGRAVE et à M. et Mme ESPINASSE pour l'accueil et les échanges sur la culture vivante Lozérienne et Cévenole. Que tous les amis que je ne cite pas ici soient inclus dans mes remerciements. La recherche avec eux continue.

A.S.

INTRODUCTION

PRESENTATION DU MONT LOZERE

Situé dans le Sud-Est du Département de la Lozère, ancienne Région du Gévaudan au sud de la France, le Mont Lozère a 60 Km de long et 20 Km de large. Son altitude maximale est de 1.702 m. Sa composition géologique est surtout le granite micassé, le schiste et le calcaire. Son climat est fait d'hivers rigoureux et prolongés, battus par les vents dont le plus redouté est celui du Nord-Est (ou tout simplement "Le Vent du Nord", dans le langage commun local) qui amène la tourmente et accentue le froid.

C'est surtout contre ces ennemis climatiques que la civilisation Lozérienne s'est constituée. Comme toute civilisation agricole traditionnelle, elle est partie intégrante du milieu. L'écosystème et le socio-système -dans le langage des écologistes- sont ici liés de telle façon que l'un n'est plus dissociable de l'autre. Elle a appris, au long des siècles, à vivre avec le froid, avec la pierraille, avec la pente, avec le vent, la neige et non pas contre ces éléments du milieu. Ainsi, les Lozériens ont raison d'affirmer à leurs interlocuteurs : "pour vivre ici il faut y être né". En d'autres termes, il faut porter le Mont Lozère en soi".

La végétation du Mont Lozère est surtout le fruit de la civilisation. En effet, comme dans les Cévennes plus au Sud, elle est constituée principalement par le châtaignier, l'arbre domestiqué, l'arbre à pain, l'arbre à tout faire des Lozériens et des Cévenols. Dans les basses vallées, pentes et côteaux, on rencontre aussi des épicéas, des chênes et des bouleaux à côté de prairies naturelles et artificielles que les Lozériens eux-mêmes regrettent de voir très morcellées. Les pentes montrent encore la marque de la culture sur gradins ("faïsses" ou "bancels", dans la langue occitane locale). Ces cultures sont encore pratiquées aux alentours des hameaux et des villages aux mosaïques soignées dans les jardins, les vergers et les prés. Sur les hauteurs, le paysage végétal est composé par les herbages qui depuis des siècles ont attiré les transhumants du Midi. Pour le passant, étranger au pays, et qui ne voit ce paysage qu'à partir des routes et des chemins, le regard est frappé par les bruyères, les genêts, les buis et les ronces. Cette végétation l'emporte sur toute autre là où le travail du Lozérien a été interrompu par l'âge ou par abandon.

.../...

L'économie du Mont Lozère reste encore en bonne partie liée à la tradition de fermes, hameaux ou villages vivant en circuit semi-fermé, pratiquant la polyculture et l'élevage familial. Les propriétés -assez morcellées- portent encore vivaces les empreintes de ce système de travail. La principale ressource traditionnelle était la châtaigne. Indissociable de celle-ci il y avait aussi les troupeaux de 30 à 40 chèvres pour la production du fromage, et des troupeaux de 100 à 200 moutons pour la production de viande. De plus en plus, le haut Mont Lozère passe à l'élevage bovin - viande et lait. La culture du ver-à-soie dont les Cévennes furent la capitale au XIXè siècle a été définitivement stoppée vers les débuts de ce siècle. La dernière magnanerie de France a fermé ses portes à St Jean-du-Gard en 1965. Et malgré le prix de la châtaigne, la collecte de ce fruit s'achève aussi. Le prix de revient de l'entretien, du ramassage, la raréfaction de la main-d'oeuvre, le vieillissement et l'exode de la population, la régression des troupeaux de chèvres qui broutaient les genêts et les ronces, la maladie du châtaignier et finalement la concurrence étrangère sont les raisons de ce déclin. Avec ces évènements a commencé l'agonie de la civilisation cévénole depuis des millénaires rattachée au châtaignier.

La monétarisation de l'économie du Mont Lozère est le fait majeur depuis la première guerre Jusque-là c'était encore l'économie du troc. Avec la monétarisation, il y a eu la spécialisation et la mécanisation de l'agriculture, le goudronnement des routes, la modernisation de l'habitat grâce surtout à l'électricité et à l'adduction d'eau, puis par la cuisinière, le chauffage et la télévision. Le chauffage et la cuisinière à charbon ou à gaz, ont trouvé refuge entre 1955 et 56, dans les cheminées multi-millénaires. La télé et la voiture ont étendu, depuis 10 ans, cette modernisation en tarissant beaucoup de veillées et en réduisant l'autonomie vis-à-vis de la ville.

Mais rien ne fut aussi décisif que la poussée de la scolarisation dans la présente génération. Déjà l'exode de la population avait largement commencé avec l'attrait des salaires du travail industriel de la région parisienne et des mines d'Alès. Avec la scolarisation, perçue comme le seul moyen de venir à bout des changements qui menaçaient les Lozériens, il y eut l'exode définitif des jeunes Lozériens et l'appauvrissement intellectuel local.

.../...

Cette saignée démographique locale par l'école est parvenue à un tel point que la plupart des écoles villageoises elles-mêmes en ont souffert : elles se ferment après une longue agonie. L'école villageoise la plus importante est celle du village de La Brousse - 80 habitants - avec 15 elèves. L'instituteur change invariablement chaque année. L'exode des garçons est cependant plus faible que celui des filles. Celles-ci, grâce aux études, se procurent une meilleure situation en ville où elles se marient.

Depuis septembre 1971, 234.000 ha du département de la Lozère et des départements limitrophes sont transformés en Parc (le Parc National des Cévennes). Dans ce territoire, 84.000 ha constituent la zone Parc proprement dite et le reste fait partie de la "zone périphérique" dont l'économie est désormais ordonnée à la fonction de ce Parc. En conséquence, l'économie actuelle du mont Lozère comme celle du département est de plus en plus tournée vers le tourisme et les activités annexes pour la sauvegarde de la nature.

La population de l'ensemble du département de la Lozère est aujourd'hui de 75.000 habitants - ce qui la place en queue de tous les départements français. Le mont Lozère compte à présent 400 habitants, environ. La zone Parc était habitée par 568 habitants, en décembre 1972. Il faut ajouter à ces éléments deux graphiques, le vieillissement croissant de la population dont la moyenne d'âge se situe aux alentours de 60 ans. Malgré l'actuelle désaffection religieuse - en contraste avec la foi qui a fait des Cévennes : la Palestine des Protestants - la tradition continue liée au Protestantisme Calviniste et au Catholicisme Romain. Très souvent, les deux religions coexistent dans le même village. L'antagonisme issu de la Réforme n'est aujourd'hui que doctrinal et ne concerne presque plus la vie quotidienne ou la vie socio-économique et politique des Lozériens. Néanmoins, ils se souviennent tous de la guerre des Camisards qui opposa au XVIIè siècle les Protestants des Cévennes aux dragons de Louis XIV, conséquence de l'abrogation de l'édit de Nantes. La ville du Pont-de-Montvert, aux pieds du mont Lozère, sur le Tarn, a été le point de départ de cette guerre désastreuse. Plusieurs familles protestantes que j'ai visitées comptaient parmi leurs ancêtres des héros de cette résistance politico-religieuse.

.../...

Les petits cimetières familiaux sont encore un témoignage de la lutte entre Protestants et Catholiques.

Toutefois, aussi bien le Lozérien Protestant que le Catholique a tempéré son caractère "résistant" et sa volonté de rester le seul maître de son destin depuis bien avant les guerres de religion. De tous temps, en effet, il a dû affronter une nature hostile et nombre d'envahisseurs antérieurs aux dragons du Roi Soleil. Cette qualité de "résistant" demeure le trait principal du caractère Lozérien ou Cévenol. Il exige de lui le déploiement de toutes ses énergies.

METHODE DE TRAVAIL

Soucieux de rencontrer une population rurale traditionnelle, si j'ai choisi celle du mont Lozère, ce fut tout simplement parce que sa population était particulièrement homogène du point de vue économique, culturel. L'origine locale était commune : tous y étaient nés et y avaient vécu sans changer le mode de travail des générations précédentes sinon dans quelques domaines techniques secondaires.

Les premiers contacts avec cette population de 400 habitants composant les différents villages et hameaux du mont Lozère ont été établis dès le mois de juillet 1971. En même temps, j'ai pu m'informer des données générales de cette population grâce aux rencontres avec les autorités locales ou les techniciens agricoles, par la lecture de documents fournis par les Archives de Mende et par l'I.N.S.E.E.

La plupart des familles rencontrées m'ont prié de venir les visiter en hiver puisque en cette saison elles sont particulièrement disponibles.
Je me suis d'ailleurs tout de suite aperçu que les catégories socio-professionnelles établies par l'INSEE pour les populations urbaines industrielles en vue de la planification de l'emploi ne s'appliquaient pas à cette population.

.../...

Presque toutes les familles rencontrées exerçaient le métier de paysan - (polyculture) - ou de berger (moutons et chèvres) - ou d'éleveurs. Une seule exploitait un camping. Dans ces conditions l'échantillonnage n'était guère nécessaire, ni possible. L'approche n'était souvent possible que par voie de recommandation amicale ou familiale. En outre, il n'était pas dans mon projet de rencontrer les paysans individuellement : tous ayant droit à la parole avec l'étranger et aux informations échangées avec lui, voisins, amis. Les familiers se sont toujours joints aux conversations et participaient aux réponses et questions.

J'avais envisagé de rencontrer une trentaine de familles disséminées dans les différents villages. Cependant, les conditions climatiques hivernales et le temps nécessaire à chaque visite m'ont contraint à me limiter à une quinzaine seulement. A ce nombre il faut ajouter cependant les rencontres aux bords des chemins, à la foire aux bestiaux, dans les bistrots de Florac et de Pont-de-Monvert, chez les commerçants etc... Ces rencontres m'étaient rendues possibles par le fait que je vivais avec ma femme et ma fille au sein de la population et que je me déplaçais le plus possible à pied.

Toutes ces familles se trouvaient dans la zone périphérique du Parc National des Cévennes. Cette institution venait d'être créée il y avait deux mois seulement, le 7 Septembre. Elle était encore une réalité très controversée surtout parmi les paysans - ceux du mont Lozère compris. Lors de la consultation préalable, nécessaire à la création du Parc, ils n'avaient pas été consultés - à l'exception des notables et des élus locaux. Or, paradoxalement le destin du Parc dépend de l'adhésion de ces paysans - notamment en ce qui concerne la protection de la nature. Dès lors, cette sourde résistance des paysans au Parc aurait pu constituer un barrage important à mon étude si j'étais venu avec une recommandation officielle. C'est aussi pour cette raison que j'ai choisi une population de la zone périphérique moins touchée par les enquêteurs ou les agents du Parc auxquels j'aurais pu être très facilement assimilé.

.../...

La simple observation faite au cours de l'été, m'a fait comprendre que j'étais en face d'une"civilisation du froid" où tout est prévu en fonction de l'hiver.

En effet, l'activité d'été est constituée par la rentrée du foin, quelques moissons et la cueillette. En hiver, le maximum de travail se réalise dans les étables et les écuries. Autrefois, et pour beaucoup encore en 1971 un troisième lourd labeur était celui du bois.

L'ensemble des activités complémentaires de leur économie est elle aussi ordonnée en fonction de l'hiver : élevage et "tuerie" du cochon, jardinage, choix et soins du troupeau, conservation des aliments.

Les maisons d'habitation et l'ensemble des bâtiments sont aussi conçus en fonction des hivers prolongés, rigoureux, fouettés par un vent implacable.

Je comptais donc visiter ces familles au moment de leur "repli" annuel lorsque leurs activités sont au ralenti. Je prévoyais -ce que j'ai pu vérifier au long de l'étude- que c'est en hiver que la culture orale avait la vie la plus intense, puisque les veillées -véritables universités orales- y sont encore assez coutumières. Enfin, l'hiver procure le recul symbolique nécessaire à l'expression. Les paysans me l'ont dit d'emblée : "pendant le travail on pense beaucoup, mais on parle peu. En hiver, par contre, on parle davantage. On est plus disponible".

L'APPROCHE EN SYNERGIE AVEC L'HABITANT

Je me proposais de faire l'expérience personnelle -si courte fût-elle- de la vie paysanne hivernale pour m'approcher le plus possible du sens des paroles et des gestes. Ainsi, me paraissait-il essentiel que les paysans m'acceptent comme compagnon de leur journée de travail, vivant avec eux et comme eux la courbe journalière de leur rythme d'activités.

.../...

Trois phases se dessinaient alors dans ma méthode d'approche :

- une phase de sympathie qui durait une ou deux heures seulement et qui visait à établir des contacts et à l'inter-connaissance. Il était essentiel que la confiance s'établisse de part et d'autre. Je me présentais au moment de la détente du rythme journalier hivernal : entre 10 h et 15 h. Normalement je venais avec Joëlle et ma fille, sans aucun instrument de travail. La raison de ma visite était toujours donné à la fin de la rencontre, après toutes les formalités propres aux rites de l'inter-connaissance entre eux et les étrangers que nous étions. Les circonstances du moment jouaient bien entendu beaucoup, comme tout le monde le sait, dans ce genre de contact.

Lorsque les paysans nous acceptaient pour le type de travail que je leur proposais, ils décidaient de l'emploi de mon magnétophone et de mon appareil à photo et surtout des jours de notre venue chez eux. Le refus n'étant jamais explicite, je tâchais de le deviner pour ne pas entamer en vain la deuxième phase. La proportion de refus n'a pas dépassé 20 %.

- une phase de synergie. Elle se passait 2 ou 3 jours après. Nous pensions -ce que les faits ont confirmé- que cette période leur permettait de nous situer grâce aux échanges entre eux ou avec les personnes qui nous avaient recommandés. Cette phase commençait toujours par une nouvelle prise de contact, où une foule de questions supplémentaires m'étaient ou nous étaient posées, et celà bien souvent autour d'un verre de vin du cru familial ou d'une tasse de café. Par la suite, avec le magnétophone ou sans lui, nous nous mettions au travail. Je ne leur posais aucune question préparée d'avance ou qui n'aurait pas convenu aux circonstances du moment. Ainsi, les sujets et les thèmes se succédaient dans une mosaïque parfois très complexe, surtout si les interlocuteurs étaient nombreux et bavards. Car à la table tout Lozérien se montre aussi bon mangeur que bon orateur.

.../...

- une phase d'empathie

Cette phase rendait possible, au fur et à mesure qu'elle se prolongeait (deux ou trois jours, parfois), l'empathie avec la culture, perçue à travers le filigrane de leurs expressions et de leurs gestes quotidiens.

Par la suite, une fois rentrés, nous nous mettions à classer notre cahier de bord. Presque jamais les notes n'étaient prises en présence des interlocuteurs. Cela aurait créé un écran grave aux modes oraux de communication. Ainsi, nous nous confiions -Joëlle et moi- à la seule fidélité de notre mémoire à moins que le magnétophone nous vint en aide.

Au bout d'un séjour de deux mois, nous avions accumulé 42 heures d'enregistrement et plusieurs centaines de pages de notes journalières. Souvent nous avons fait part aux familles, des enregistrements.

Pour l'analyse des matériaux recueillis, j'ai procédé à un échantillonnage des récits, des situations décrites ou des faits racontés. Je les ai volontairement pris au hasard, pour ne pas trop m'écarter de la mosaïque vivante dans laquelle ils avaient été produits, tout en les rendant assez abstraits pour en saisir la signification et montrer les indices de la culture vivante de la population concernée.

Une fois échantillonnées, j'ai procédé à la classification des informations selon la grille suivante :

1 - celles qui montraient les indices concernant l'espace vécu
2 - celles pouvant mettre en évidence les indices concernant la temporalité
3 - celles concernant les indices du langage et des autres expressions liées à la communication ou à l'information
4 - celles qui se référaient aux rythmes de vie et aux aspects esthétiques de l'existence paysanne.

Le lecteur ne trouvera donc pas ici une chronologie de récits ou de situations. Ils ne sont présentés et analysés que pour faire apparaître les indices de cette culture vivante.

Enfin, la culture vivante de ces hommes et de ces femmes est un univers qu'il ne suffit pas de regarder superficiellement. Il est un tout impossible à saisir ; fût-ce par la science la plus éprouvée.

POURQUOI L'EXPRESSION : CULTURE VIVANTE

Au début de mes recherches, j'avais intitulé mon approche : "Cultures Orales". J'entendais par là l'ensemble des expressions d'une culture perceptible par le langage parlé - du Latin : Os, oris = bouche.

Très tôt cependant je me suis aperçu que ce concept d'oralité n'épuisait pas l'ensemble d'expressions vivantes d'une culture en train de se déployer.

Il me fallait en outre, ne pas sombrer dans l'approche folklorique de recueil de récits ou de légendes, et même éviter l'approche strictement ethnologique ou anthropologique laquelle pour connaître une population a besoin de la "tuer" en la réduisant en objet d'analyse.

Je vins ainsi à l'expression CULTURE VIVANTE. Par cette expression je voulais signifier : l'ensemble d'expressions parlées gestuelles ou instrumentales grâce auxquelles une culture se déploie, se rend manifeste, communicable et transmissible. L'adjectif VIVANTE en souligne deux de ces traits

- *son déploiement nécessaire et inévitable fait que le processus de symbolisation ou de création culturelle nécessairement novateur ne cesse pas de déborder les codes établis. Même agonisante, cette population crée ou ré-crée sa culture de façon nouvelle. Par quels canaux ou par quels moyens, dans quelles structures ?*

.../...

- Etant vivante, cette culture ne pouvait être approchée que d'une manière globale qui exige la synergie avec la population concernée. En d'autres termes, la compréhension d'une culture vivante n'est possible que par la co-création de cette même culture

Il me restait, néanmoins, la voie de l'oralité. Cette population du Mont Lozère utilise essentiellement la parole (le français ou l'occitan). L'écriture apprise à l'école et les autres média n'y jouent qu'un rôle marginal pour tout ce qui concerne la conduite de la vie concrète familiale ou villageoise et pour les réseaux d'informations essentiels. Etant donné la priorité de l'occitan dans la quotidienneté de cette population, il me parut d'abord évident que je devais au préalable apprendre cette langue.

En raison des limites de temps de mon séjour cela ne m'était guère possible, je me suis donc confié au principe de la cohérence d'un même univers symbolique qui s'exprimerait sous deux codes linguistiques -en l'occurence le Français et l'Occitan, et je me suis attaché au fur et à mesure des découvertes, aux traits qui me sont apparus comme typiques de ce type de culture orale : l'immédiateté des circuits de communication, la personnalisation des rapports aux outils et au milieu ambiant, le lien affectif ou biologique avec le passé et l'avenir.

Je ressens aujourd'hui les limites d'une traduction par écrit de ce que j'ai pu observer et comprendre, de ce que j'ai pu vivre avec cette population Que le lecteur se sente invité à y subvenir par la synergie avec une population à la portée de ses contacts et de ses moyens.

Je termine cette longue introduction en ajoutant que je me suis volontairement tû sur les applications ou les conclusions pour l'action qui pourraient découler de mes descriptions ou analyses. En effet, en aucun cas mon étude ne peut être normative, ses applications ne pourraient être que du ressort de la population du Mont Lozère elle-même, ou des organismes ayant pour vocation une action auprès de ces gens.

.....

CHAPITRE I : LE PAYSAN DU MONT LOZERE ET SON ESPACE

Du point de vue culturel, la description objective du Mont Lozère a très peu à voir avec la connaissance que ses habitants ont de lui.

1. PERCEPTION DIFFERENCIELLE DES PHENOMENES DE LA NATURE

La Brousse est, à l'heure actuelle, le plus grand village du Mont Lozère par le nombre de ses habitants : 80 personnes. Il vit de l'élevage et des cultures d'appoint. Situé dans le haut Mont Lozère, dans la cuvette d'un petit plateau, il est encore presque inaccessible pendant l'hiver. La tourmente poussée par le "vent du Nord" comme ils disent - a obligé les paysans à bâtir très solidement leurs demeures, granges et étables, en taillant le granit et le schiste.

Le soir du 8 décembre, je sortais de l'étable de M. D., 35 ans, 6 enfants. Je l'avais aidé au soin de ses 50 bêtes, pendant 3 heures. La neige poudreuse obstruait les chemins, et blanchissait tout le paysage jusqu'au Mont Aigoual, à l'Ouest. L'air était calme et la tombée de la nuit se faisait dans la gloire d'un coucher de soleil que je n'ai pu m'empêcher d'admirer :

- *"Dis, D., qu'il est beau, qu'il est magnifique ce coucher du soleil dans ce village".*

D., qui m'avait accompagné jusqu'à la porte, me regarda étonné, hésita un peu et me dit après un hochement de tête :

- *"Oui, oui. En été il fait beau ici".*

Deux heures après, le père de M. D. (80 ans) m'éclaira :

- *"Teh, as-tu vu la neige poudreuse ? Eh bien, heureusement que l'air est calme. Le coucher du soleil n'annonce pas le vent. Parce que s'il y avait du vent ... eh ben, tu aurais vu une de ces belles tourmentes".*

.../...

Déjà la veille, le même étonnement de ma part avait suivi ma demande d'information à M. H., 70 ans, dans un village plus bas que la Brousse. Se protégeant de la neige abondante, son veston poussé sur la tête, il s'arrêta pour m'informer sur le chemin - alors invisible - de La Brousse voisine.

- *"Vous n'allez quand même pas à La Brousse avec votre femme et votre petitoune avec cette petite voiture par cette neige là ! Vous n'y arriverez pas".*
- *"Notre petite voiture, pour être vieille, grimpe tout, sauf les arbres. Nous y arriverons".*

Alors malignement admiratif, il nous signala le chemin. En lui disant au revoir,Joëlle ajoute :

- *"Qu'il est beau votre pays sous la neige qui tombe".*

Même étonnement :

- *"Ah oui ? Vous croyez ?*
- *Oui, c'est joli de voir çà, non ?*
- *Joli ? ! Pensez-vous !..."*

Tout paternel, mais avec un sourire mélangé de pitié, de crainte et d'ironie il nous souhaita malgré tout une bonne route. Son veston était devenu un manteau de neige.

Souhait non exaucé. Les 7 km qui nous séparaient de La Brousse ont été un cauchemard. Le vieux H. avait raison : ce n'était pas joli, ce cauchemard.

Plusieurs autres rencontres, à propos de sujets aussi divers que pierrailles, cascades, forêts, animaux, routes, outils, terres, sites, maisons, fêtes, nous avaient mis en présence de ce brouillage de la communication malgré l'emploi de mêmes mots à propos de mêmes faits. M.C., technicien agricole, familier de ce pays, nous a signalé que ce phénomène était pour lui aussi un fait quotidien.

. . . . . .

En m'attachant à l'analyse de ce décalage sémantique, j'ai pu mettre en évidence un des traits typiques de cette culture vivante de nos interlocuteurs par rapport à notre culture vivante.

En effet, dans le premier comme dans le deuxième cas, nous avions apprécié le coucher du soleil et la chute de neige d'après notre perception de la nature. Cette perception dérivait de notre expérience. Nous isolions le coucher du soleil et la chute de neige de l'ensemble des autres indices de cet environnement naturel, pour les intégrer dans l'univers symbolique de notre rapport avec la nature hivernale. Ainsi nous pouvions en jouir, étant donné que ce rapport avec la nature était pour nous un rapport oisif ou urbain.

Pour nos interlocuteurs paysans - M.D. et M.H. - ces deux phénomènes étaient des signes à l'intérieur de leur univers symbolique local. Cet univers symbolique était créé par eux grâce à l'expérience ou à l'ensemble des rapports qu'ils entretenaient avec cette nature. En liant : neige poussiéreuse, avec direction du vent et couleur des nuages à la tombée du jour, ils savaient ce que tout cela amènerait le lendemain pour leur travail auprès des bêtes. A la maison, la fumée refoulerait à nouveau par la cheminée, et il allait falloir la supporter encore une fois dans cette seule pièce chauffée. Puis, les gosses n'iraient pas à l'école à cause des chemins obstrués. Pas de courses possibles. Les deux malades du village ne verraient pas le médecin, et la femme enceinte non plus.

.../...

Etrangers à ce milieu, n'y vivant pas la vie de paysans ni de bergers, il nous était impossible de comprendre ces messages du milieu à la façon de nos interlocuteurs. Ceux-ci, à leur tour, avaient autant de difficulté à nous comprendre dans notre jouissance du coucher du soleil et de la chute de neige.

De là venait aussi la différence dans la perception de la beauté ou de la laideur de cet environnement du Mont Lozère, représentées par ces deux phénomènes.

Pour M.D., ce coucher du soleil et cette neige poussiéreuse indiquaient qu'il n'y manquait que le vent pour que le chaos se déchaîne. Donc, ce coucher du soleil et cette neige étaient LAIDS. De même la neige qui tombait n'était pas JOLIE pour M.H. : elle empêchait toute vie dans le pays et ne profitait même pas à la pénétration du fumier dans les prés à cause du vent qui l'emporterait. Bien sûr, il y avait pour eux des vents et des vents, de belles et de laides tombées de neige. Mais l'hiver est en général l'ennemi n° 1 du Lozérien de ces contrées, la mauvaise, la laide saison, la période du mauvais temps, par rapport à leur type de vie, bien entendu. L'été, en ce sens, serait BON, BEAU Beau et bon étaient des synonymes.

La délicatesse de M.D. à mon égard lui a interdit de me contredire franchement. Il a préféré nous annoncer que les étés à La Brousse étaient beaux : permettant un bon travail de moissons, de foins et de cueillettes.

De même, le vieux H. n'a pas voulu dépasser les limites de la mise en doute un peu humoristique de la beauté de la chute de neige. Il a néanmoins fait comprendre que le beau pays de la Lozère n'était sûrement pas celui-là.

.../...

Il me semble opportun de signaler ici qu'après deux mois de séjour, jamais les mots PANORAMA ET PAYSAGE n'ont été employés par nos interlocuteurs paysans. Et pourtant, plusieurs d'entre eux tiraient profit du tourisme et avaient des enfants employés comme moniteurs touristiques du Parc. Plusieurs voyaient l'air pur, la lumière, le cheval, la vue, les herbes, l'eau, la neige, les cascades, les pierrailles et les sentiers raides entourés de ronces comme des sources nouvelles de revenu grâce aux touristes. Mais, cela ne signifiait nullement qu'ils avaient pénétré le sens des perceptions des touristes face à ces éléments, la perception du milieu étant intimement liée à l'expérience ou au rapport qu'ils entretenaient avec lui. Les ensembles ou les détails signifiants pour nos interlocuteurs coïncidaient souvent avec des ensembles ou des détails insignifiants pour nous. Dès lors, nous avons pu comprendre que les mots "paysage" (ensemble visuel d'un pays) et les mots "panorama" (contemplation ou vision totale) - si employés par les touristes et les aménageurs de l'espace - étaient un héritage culturel provenant des romantiques urbains depuis deux siècles. Ceux-ci entretenaient envers la nature un rapport basé sur le principe du plaisir et de la nostalgie, contrairement à nos interlocuteurs dont les rapports étaient basés sur le principe de réalité. Bien que se côtoyant, se méprisant mutuellement, et s'exploitant l'un l'autre, ces deux univers symboliques auraient pu se comprendre pourvu qu'ils s'acceptent au départ comme existants.

Dans la description suivante, je préciserai l'exigence de cette condition d'approche entre deux cultures vivantes.

.../...

2. LE MONT LOZERE INVISIBLE

Le cas de la chute de neige et du coucher du soleil - ont pris pour moi un éclairage de plus en plus net lors de la rencontre avec F., un paysan solitaire de 71 ans, du sud du Mont Lozère, un homme que nous avons particulièrement estimé.

Il y était né et il y avait vécu toute sa longue vie à l'exception de ses 8 ans de captivité en Allemagne, 4 ans pendant la guerre de 1914 et 4 pendant celle de 1940. Lors de cette deuxième captivité il avait perdu l'usage parfait de ses deux jambes et sa mère était morte. Grand chasseur aux yeux de lynx, F. connaissait son pays comme sa poche et aussi toutes les malices qui vont du braconnage au tir au vol. Son fusil était toujours là, prêt à tirer, suspendu au-dessus de la porte de la cuisine. Un autre objet qu'il tenait toujours sur lui était un vieux canif dont la lame était réduite à un fil d'acier : c'était le souvenir constant de sa mère et de sa grand-mère qui l'employaient pour faire la cuisine. Malade, sans enfants, seul avec son chat et son chien qu'il caressait autant qu'il les insultait, il tenait ses 150 moutons et ses 2 boeufs de labour sur ses 96 ha d'une ferme séculaire. Sa ferme, auprès de la draille de transhumance venant de Mende en direction de l'Aigoual,

était un lieu privilégié pour les randonneurs. F., au visage marin de jeune chasseur de cette âpre Lozère, se considérait comme seigneur analphabète, parlant trois langues - l'Occitan, le Français et l'Allemand, - Il aimait recevoir les amis et les étrangers, en faisant lui-même la cuisine.

.../...

Le matin du 15 novembre, je montais par la draille non carrossable, en photographiant les ruines des fermes mortes, les chemins moribonds, la draille lézardée, des champs anciens aux cicatrices habilement taillées parmi les ronces et les chênes. Avec ces notes je croyais avoir une bonne connaissance du morceau de civilisation qui se déployait sous mon regard. Mais, en écoutant de la bouche de Fernand et de son frère - de la f rme voisine - la description de cette même civilisation encore vivante par leurs paroles et gestes j'ai compris que je ne la connaissais pas. J'en avais saisi le corps mais pas le sens. J'étais un analphabète oral quasi total par rapport à la lecture qu'en faisaient F. et son frère. A propos de Feuillères, par exemple, une ferme au bord de la Dralhe abandonnée depuis 1912, il me parla :

- *"C'était une belle ferme. Un relais de chevaux des diligences qui montaient là du Midi, de Mende. Il y avait aussi des mulets qui transportaient des marchandises".*

Puis, après avoir décrit l'organisation et la vie de cette ferme là en tout semblable à celles d'aujourd'hui, il raconte l'évènement qui entraine l'abandon de ces terres : la mort accidentelle de son dernier patron :

- *"Il coupait la tête de ce peuplier à cause de la foudre, pour qu'il ne vienne pas plus haut. Alors, en coupant cette tête, elle est tombée et l'a serré contre l'arbre et çà l'a tué. Il est mort là, le sang coulait au long du tronc, devant ses enfants. Les enfants ont appelé au secours, mais on ne pouvait rien faire. On a dû appeler les gendarmes. On était là à I. et les gendarmes sont venus pour descendre le mort de cet arbre. Alors, devant ce malheur, les enfants ont quitté cette ferme. Depuis lors personne n'y habite".*

.../...

En effet, depuis ce malheur, Feuillères est devenu pour l'imagination des voisins un lieu hanté, chargé de présences insolites dont la "fada" et le diable en personne. La "fada" (fée) y cherchait de préférence son fadarou (son fils) un bébé de 6 mois qui entrait et sortait par les fenêtres vitrées, les jours de tourmente, si ces fenêtres n'étaient pas encadrées par des carreaux en croix. Elle venait lorsque la famille était réunie à table. La crainte était que la "fada" puisse se tromper et emporter un enfant de la famille.

On raconte aussi que le diable est apparu en personne à un parjure qui passait par là. Celui-ci avait dit au tribunal de Florac que si ce qu'il affirmait n'était pas vrai, le diable pouvait lui arracher les cheveux lorsqu'il passerait par Feuillères. Dans la rencontre, le diable a posé au parjure la question suivante :

"Veux-tu que je te les arrache un par un ou tous d'un coup" ?

J'ignorais aussi la vraie histoire de cette "FERME INVISIBLE", présente par les indices dans le champs que l'on voyait de la fenêtre de la cuisine. F. m'en parla en la montrant de son couteau, à partir de la table, à midi.

- *Tout ce que tu vois là, en bas de la draille , cette pente, tout ça a été labouré avec des boeufs. On y semait à la main, comme çà, le blé, le seigle, l'orge. Puis, à la saison des moissons, le travail était dur et long. Mais çà allait, parce qu'il y avait du monde. Il y avait 20 personnes ici. Maintenant j'y suis seul. Alors, quand venait la saison, j'avais des hommes qui, toutes les années savaient que j'avais du blé à moissonner. Et puis j'avais ma soeur qui habite à M... Elle travaillait comme un homme pour attacher les gerbes. Parce qu'on attachait les gerbes à la main, vous comprenez ?*

.../...

Alors, çà fait que j'étais tranquille. Moi je prenais mes boeufs, ma machine, avec l'appareil pour faire la gerbe, je foutais les boeufs devant et.... je suivais derrière et j'attachais les gerbes.

Et on chantait, on se racontait des blagues, on se parlait. Mais il y avait du travail, houh, houh !.... Mais çà allait parce qu'il y avait du monde. Maintenant on ne peut pas le faire. On ne trouve personne".

Et F. me parla du plaisir du repos et des sommeils après ces longues journées de moisson, des repas ensemble le soir, des "cuites" les Samedis les veillées,.... Dans la cour de sa ferme gisaient encore sur L'aire à battre les rouleaux pour broyer les épis, les dallages en schiste. Au premier étage, à côté de la cheminée le four était encore intact, les deux longues pelles attendant la prochaine fournée depuis 10, 20 ans. Son frère et même son neveu m'ont parlé à maintes reprises de cette ferme invisible qui était encore là frémissante sous leur regard. Ils parlaient du gibier qu'on y trouvait en abondance. Surtout, ils parlaient des passants, des étrangers qui devaient forcément les saluer et même s'entretenir avec eux. C'étaient des "gens qui passaient" et non pas, comme aujourd'hui, des "voitures".

- "Les nouvelles circulaient comme çà. Parce qu'il y avait du monde qui passait. Alors, s'il y avait quelqu'un de mort, ou quelqu'un comme ci ou comme çà, les gens y étaient : un tel est mort, un tel est parti ailleurs ou n'importe quoi.

Et si on remontait encore plus loin au temps des diligences, encore c'était bien mieux. C'était quelque chose. Eh oui, c'était un temps, c'était un temps comme il n'y a beaucoup, pardiu !....

A tout instant ils revenaient au présent qui était là, endormi. On écoutait la source, et de temps en temps les moutons ou les boeufs qui bougeaient.

.../...

- *"Maintenant c'est pas pareil. On ne trouve plus personne pour faire ce travail. Je vis trop isolé ici. Parfois quelqu'un me dit : "un tel est mort depuis un an..." et je ne le savais pas. Mon problème ici c'est le ravitaillement.*

En effet, la détresse de ces terres n'est pas séparée de la détresse de leur patron. F. parlait de lui et de sa ferme comme d'un seul et même sujet. Lui et sa ferme formaient comme un seul vieux corps encore vivant, tout en sachant qu'il devait bientôt mourir, il voulait que sa ferme revive, reprenne la beauté des pentes cultivées. Alors, il revivrait toujours dans ces prés et ces champs vivants.

- *"Ce qui me fait le plus de peine c'est que cette belle ferme reste abandonnée, ne produise plus rien. Mais,.... tu reviendras là au mois de mai prochain, et toute cette pente sera cultivée, pleine d'un blé joli. Ces buissons vont disparaître, et la ferme redeviendra jolie. Eh oui, tout ce que je souhaite c'est que cette ferme redevienne jolie et qu'elle rapporte beaucoup d'argent à mes locataires".*

J'ai passé avec F. une semaine. Plusieurs fois je suis revenu. Des veillées et les aubes au bord du feu - il n'avait pas de cuisinière ni d'électricité - nous ont permis d'échanger sur cet univers invisible que l'étendue matérielle m'avait caché. La vue était magnifique sur les Causses et la vallée du Tarnon et du Tarn et du Briançon. Mais, comme je l'ai dit à propos de La Brousse, la Ferme Invisible d'Issenges était autre chose que le spectacle offert à un urbain en "villégiature".

La succession par le biais de la location n'était pas moins perçue comme un héritage biologique, même en passant à des étrangers à la famille. Lorsque les anciens paysans se sont transmis cette ferme, au long de sept siècles, sous forme de vente ou de fermage, c'était toujours l'héritage d'une ferme éternelle, vivant au-delà des existences des patrons. Tous vivaient dans la beauté vigoureuse et riche de cette ferme. Mais tous aussi agonisaient dans cette ferme aujourd'hui en jachère dont un seul hectare et le jardin vivaient encore exactement à l'image de notre vieil ami.

.../...

Je me doutais qu'une exploitation de la ferme avec les seuls objectifs de rentabilité ne pouvait être comprise par F. Entre un moyen de production exploité avec les critères objectifs de l'entrepreneur, et la ferme en tant que moyen de production et extension biologique du corps de son exploitant, il y avait toute la dimension qui séparait deux univers symboliques, deux cultures, deux mondes.

Bref : Après ces rencontres avec F. et les autres paysans, j'ai compris que l'univers physique offert à l'analyse scientifique se dédoublait d'un univers symbolique vivant. Seuls ses habitants pouvaient comprendre et seule une vie en synergie avec eux pouvait permettre à l'étranger d'y pénétrer.

3. LA STRUCTURE TERNAIRE DE CET ESPACE VIVANT

Cet univers symbolique, invisible, qui se déployait et se repliait dans le temps comme un être vivant était comme les autres du Mont Lozère celui d'un paysan. C'était un espace irradiant, à partir d'un centre ou noyau vital, comme tous les espaces des agriculteurs sédentaires. Le développement de cette vie dans cet espace reproduisait l'ensemble des rapports que F. et les fermiers antécédents entretenaient ou ont entretenu avec lui. Là aussi s'applique le principe de la structure, et la dynamique des espaces habités reproduit la structure et la dynamique des familles, des villageois entre-eux et envers le milieu spatial. Il s'agit ici de la dialectiques de l'homme et de son espace. En ce qui concerne la ferme de F. et celle des autres paysans rencontrés, je voudrais montrer comment elle se déployait et se repliait selon un rythme et une référence ternaire. Encore faut-il concevoir cet espace non seulement en tant qu'étendue, mais en tant que "bulle", c'est-à-dire un environnement sphérique, multi-dimensionnel.

Indépendamment du fait que F. connaît parfaitement le prix vénal de ses terres, ses espaces environnants n'ont pas tous la même valeur ou le même sens au point de vue affectif et existentiel. Cela est vrai pour les dimensions des surfaces, comme pour les dimensions de l'air, de la direction du vent, de la lumière du soleil, des pentes de l'eau, de la position des autres espaces habités, des courants du froid et de la chaleur, des degrés du haut et du bas, du sens des horizons, de l'importance des limites frontalières de la densité des espaces cultivés et habités.

.../...

On pourrait imaginer l'espace symbolique de la propriété de cet homme comme une succession de trois couches en bulle ou de trois sphères partant de sa personne située dans la cuisine et de là vers la sphère la plus extérieure au-delà des champs et des prés, celle de l'environnement extérieur. Entre la première et la deuxième sphère, nous aurions des espaces de transition - la cour, les bâtiments, les granges, le jardin, le verger, bref : ce qui entoure et forme la coquille de l'habitation, du "chez soi". Puis viendrait la sphère du territoire de travail (celui de la chasse, pour celui qui vivrait de cette activité) et qui, pour F. se réduisait à un hectare au moment de mon séjour.

Entre le territoire et les espaces étrangers, la couche de protection est faite par les landes, les bois, et/ou les bornes, les piquets ou les haies indiquant la séparation des deux propriétés.

La densité existentielle est très variable, selon les fermiers, l'âge et la condition de vie. Ainsi, pour F., les 16 pièces de sa maison étaient ordonnées à deux d'entre elles seulement : la cuisine et la chambre à dormir. Pour les bâtiments c'était autour de l'écurie, de l'étable et de la grange - le tout relié par la cour.

Autour du chez soi, l'espace le plus dense d'histoire était celui du jardin où se situaient la source, le lavoir et le chemin du verger. Du point de vue social, l'ancienne aire, clôturée par une porte soigneusement entretenue et fermée, formait l'espace le plus dense - c'était là que l'étranger était reçu ou refusé. De là partaient aussi les chemins vers le territoire de travail. Au-delà de ce seuil, les animaux étaient au-dehors ;

Chez les habitants des autres villages, l'espace social était aussi minutieusement tissé avec l'espace familial et celui des animaux. Souvent, ces espaces étaient éparpillés et parfois même collectifs.

.../...

Cette structure ternaire de l'espace est réduite à presque deux seulement dans les immeubles modernes de Pont-de-Montvert, où les couches de transition et même le territoire sont presque abolis : au-delà de la porte et du petit pallier, commence déjà la sphère de l'inconnu, celle d'au-del du territoire. Une certaine insécurité et un malaise s'ensuivaient d'après l'opinion des paysans.

Après plusieurs semaines de séjour et d'écoute des conversations des paysans du Mont Lozère je me suis aperçu que l'ensemble de leurs cadres de référence était ternaire. Je me suis proposé d'en esquisser le tableau, avec quelques exemples, quant à la structure des rapports affectifs ou vivants avec le milieu ;

	Nécessaires ou utiles permanent	souhaités objets de fête	Nocifs
Animaux	vache, mouton, cochon, chien, poule	sanglier, lapin, lièvre, perdreau, grive, merle, truite	renard,épervier, serpent
végétaux	légumes, foin, céréales, fruits	herbes, champignons, fr. sauv.	genêt, ronces
insectes	abeilles	grillon	tâon, guêpe
objets	meubles, outils	bijoux	pierraille
terre	jardinage,pré, champs	forêts,landes	rocailles
symboles	cheminée,source le beau temps	la pluie, la neige fine	l'orage, tourmente, foudre
Personnes	famille	amis,étranger sympathique	les ennemis, les indésirables, les inconnus

Des indices de cette structure ternaire se trouvent encore dans toutes les langues occidentales de tradition agro-pastorales sédentaires : ici-là lointain : maintenant-passé-avenir ; moi-tu-il ; commencement-milieu-fin ; amis-connus-adversaires ; oui-oui - mais non ; certain-ça dépend-douteux ; etc...

4. LE PAYSAN DU MONT LOZERE ET LA MESURE DE SON ESPACE

Bien sûr, lors de mon séjour, j'ai pu constater que cette population était parfaitement au courant de différentes unités de poids, de volume et de mesure en usage dans la société française et apprises à l'école. Néanmoins, dans la vie de tous les jours, ces unités prennent un sens très proche de l'expérience qu'ils en font. Mais parce que les techniques de travail sont encore, pour la plupart, des techniques du corps et très peu des techniques à instruments, les unités abstraites des mesures sont distinctes des unités de mesure établies pour le corps.

De ce fait, l'exactitude objective des mesures se trouve dépassée par l'étonnante exactitude subjective, proche de chaque paysan ou paysanne s'adaptant à l"âge, au sexe, à l'état de santé, à la constitution de chacun.

Ce phénomène m'a beaucoup dérouté au début. Il a sans doute aussi dérouté ceux qui tout en étant du pays n'avaient pas l'expérience de ces mesures particulières. Ainsi, "le près" et "le loin" dépendaient non seulement du nombre de mètres mais surtout de l'effort à produire ou de l'énergie à dépenser pour franchir l'espace en question. Par exemple, que l'on monte ou que l'on descende, la distance objective entre deux endroits est bien sûr, exactement la même. Il en va tout autrement pour celui qui doit franchir cette distance avec les énergies de son corps : la montée est évidemment plus longue que la descente. Il faut y ajouter d'autres facteurs subjectifs comme l'âge, la fatigue, l'attrait. Quoi qu'il en soit, si l'étranger veut apprécier le sens de la distance en question, il faut qu'il la parcoure lui-même.

.../...

De la même façon, il n'est pas facile à des touristes de se représenter la distance qui les séparent d'un dolmen du mont Lozère, à partir de l'information suivante d'un fumeur de pipe :

- *"D'ici là, vous comprenez, ce n'est pas loin. Je mets deux pipes pour y arriver".*

Quelle que soit l'humour de cette référence, elle dénote une des caractéristiques les plus fondamentales de la culture vivante locale : on ne peut comprendre le paysan lozérien sinon en vivant sa vie. Ceux-ci vont plus loin : pour les comprendre il faut y être né.

- *"Sans la pratique, pas de connaissance", disent-ils.*

En ce qui concerne l'appréciation des qualités des animaux, les vaches sont jugées non pas d'après les critères objectifs du Ministère de l'Agriculture, mais d'après leur adaptation optimale aux conditions de relief, de climat, de nourriture de la ferme et surtout d'après les besoins de la famille. La même structure de pensée fonctionne quand le paysan du Mont Lozère décrit le passage des troupeaux transhumants : il mesure la grandeur de ce troupeau de passage par rapport à la taille de son troupeau à lui.

Ces nuances biologiques dans l'expérience des mesures, le paysan du Mont Lozère les exprime aussi dans l'appréciation des évènements, de l'utilisation des techniques, dans l'évaluation des comportements des gens, des animaux ou des phénomènes telluriques.

.../...

5. LE PAYSAN DU MONT LOZERE ET LE SENS DES NUANCES

Deux phrases apparemment paradoxales peuvent résumer ce titre :

- *"Maintenant, çà dépend !" dit-il après nous avoir expliqué très exactement quelque chose.*

- *"Puis, voilà !" -après qu'il nous ait entretenu de toutes les variables dont dépend un phénomène quelconque : l'emploi d'une technique ou la prévision d'un évènement.*

En nous disant, "CA DEPEND", il veut signifier que dans son genre d'expérience sur le Mont Lozère tout est cause de tout. Plus encore, il veut nous dire que les nouveautés ou l'imprévisible sont toujours possibles. Impossible d'obtenir de lui qu'il nous réponde par une recette précise pour la garde des moutons, le soin des vaches, la culture du châtaignier, le ramassage des châtaignes, l'art de casser le bois. Il n'en finit pas de nuancer, pour nous rassurer finalement *"qu'il faut le faire pour le savoir"*, *"qu'il faut se farcir la réalité de la chose"*, pour *"en prendre le coup"*, pour en *"acquérir l'habitude"* arriver à en *"avoir la pratique"*. Alors il nous dit *"puis voilà !"*. En ce sens, la théorie sans la pratique n'a pas de crédit, même si elle provient du savant ou du technicien ou de l'ingénieur. La parole qui n'est pas référée à une expérience que tout le monde peut vérifier ne compte pas.

Ce caractère de la culture vivante n'est certainement pas exclusif à cette culture. Quoique la décision et l'entêtement du Lozérien soient légendaires ils ont souvent changé radicalement d'attitude et de comportement - en ce qui concerne l'éducation des enfants, par exemple. D'ailleurs, cette capacité de changement est parfaitement cohérente avec leur caractère de "résistants" : la volonté de rester les seuls maîtres de leur destin. - *Si tous les paysans du monde sont individualistes" - m'a dit le technicien agricole - "alors le paysan Lozérien est le paysan des-paysans du monde".* Ce caractère indépendant, seigneurial même, dont les paysans du Lozère sont si fiers même dans les conversations les plus courantes, m'est apparu d'autant plus fort chez les personnes plus proches des activités traditionnelles d'agriculture ou d'élevage.

.../...

Les paysans ne m'ont pas caché que ce caractère les desservait en face de l'avènement du Parc National des Cévennes, alors que seule l'union de tous les paysans aurait pu aboutir à quelque chose.

- *"Mais, qu'est-ce que vous voulez, nous, on ne se donne les coudes que quand tout va mal. Il suffit qu'il nous paraisse que çà va encore pour qu'on se mette à se tirer sur le dos les uns des autres".*

6. LE PAYSAN DU MONT LOZERE ET LA MESURE DU TRAVAIL

On dit que peu de populations au monde sont aussi acharnées au travail que la Lozérienne ou la Cévenole. Les protestants plus que les catholiques voudraient se caractériser par cette qualit - ils me semblent tous pareillement acharnés à la tâche de l'aube à la tombée de la nuit.

Plusieurs, surtout parmi les plus jeunes, connaissaient néanmoins très bien la valeur des heures de travail et les conditions d'une rentabilisation de l'effort. Toutefois, dans la pratique, ils ne s'arrêtent jamais.

Le critère qui m'est paru ressortir de ce travail ininterrompu et acharné, me semble le suivant : ils ne mesuraient pas le travail par rapport à l'argent, mais surtout par rapport au résultat à obtenir. Plus profondément : par rapport à la sauvegarde de leur autonomie - ce qu'ils appellent "la liberté". De ce fait, ce travail est aimé - encore plus dans leur passé, à en juger par les expressions de F. il correspond à un besoin vital d'équilibre et de bonheur. Celà m'apparait encore vrai aujourd'hui malgré les phrases trop souvent répétées.

- *"On est tous des esclaves de nos vaches, de nos cochons et de nos poules. On n'arrête pas, on n'arrête pas !".*

.../...

Même si la plupart envie le travail avec un salaire sûr en fin de mois, certains - sinon tous - songe à la liberté d'un travail autodéterminé et auto-géré. Ainsi, les 14 heures journalières de travail dans la ferme leur semblent préférables aux 8 heures de bureau ou à la chaïne.

Le rythme de travail est plus intense en été. Tous sont d'accord sur ce point. Ils travaillent de 4h 30 du matin jusqu'à 10 H du soir, c'est-à-dire de 18 h à 19 h par jour. En hiver, la moyenne de travail se situait entre 8 et 10 heures par jour. Néanmoins, il m'a fallu faire l'expérience de ce qu'ils appellent "travail" et de ce qu'ils appellaient "se reposer" ou "bricoler". Il m'a fallu comprendre le rythme de leur travail.

Voici, par exemple, un travail "de bricolage" chez l'un des paysans, la mi-novembre, un jour de semaine ;

Nous étions trois hommes et deux femmes à la ferme à l'état "d'hibernation" c'est-à-dire de "bricolage". Malgré cela nous avons travaillé tous 14 heures au moins : - sortir les moutons deux fois dans la journée (3 heures chaque fois, un homme) enlever le fumier (4 heures, à deux hommes), aider les femmes à la préparation des saucisses aux herbes (une heure un homme), ramasser des châtaignes (2 femmes, 1 heure), traire 5 chèvres, soigner deux cochons, préparer le repas éplucher les châtaignes le soir avant le souper. Un des hommes a cassé le bois, l'autre a soigné et sorti la seule vache de la ferme. Pour l'épluchage des châtaignes, trois hommes ont travaillé pendant une heure. Ce travail en ce qui concerne le coût de l'élevage de deux cochons correspond à 3 ou 4 mois :

3 heures pour l'épluchage des châtaignes par jour
2 heures pour le ramassage de 25 Kg de châtaignes
1/2 heure pour la cuisson des châtaignes et la cuisson de 25 Kg de pommes de terre
1 heure par jour pour soigner les cochons et leur donner à manger

Total : 6 h 1/2 de travail par jour pour 2 cochons.

.../...

Il est tout à fait indécent de mesurer avec des critères industriels ou rationnels le coût de l'élevage de ces 2 cochons, puisque la valeur du temps pour cette famille n'est pas celle de l'univers industriel et si nous prenions les châtaignes à 0,40 F le kg et les pommes de terre à 0,20 F le kg, tout en y ajoutant le prix horaireminimum de travail des adultes, le coût total des 2 cochons serait au moins 2 fois supérieur à celui du prix de vente à l'abattage. Lorsqu'un jour j'observais un groupe d'hommes en train de faire leur jardin la montre au poignet, l'un deux me voyant regarder ma montre me dit : "Nous on ne regarde pas çà, pour cette culture vivante, on prend notre temps". La difficulté de ce travail d'hiver comme d'été n'est pas inhérente à la besogne elle-même. Elle est dû au fait qu'il faut la faire seuls, isolés, sans compagnie ni fêtes. Bref, le problème du travail paysan dans le Mont-Lozère m'est apparu comme celui de la compression et de la monotonie du rythme de vie de travail, consécutives à l'émigration rurale et au vieillissement de la population. Il faudrait y ajouter l'influence culpabilisante des mythes économiques véhiculés par la société environnante, éprise de la mythologie industrielle de l'argent. Quoi qu'il en soit, j'ai eu l'impression d'être en présence d'une culture vivante en train de perdre le souffle - sinon d'agoniser - en face de la culture abstraite, standardisée de la société moderne.

7. LES PAYSANS DU MONT LOZERE
LE CHOMAGE ET LE GASPILLAGE

Même agonisante cette culture vivante ne connait pas le chômage puisque le travail y est à la mesure biologique des possibilités et des disponibilités de chacun. Les seuls chômeurs que j'ai pu rencontrer étaient ceux qui avaient fréquenté l'école et qui, de ce fait, s'étaient spécialisés avec un diplôme parfois universitaire. Un de mes interlocuteurs, qui arrachait littéralement le vieux fumier des écurie me disait à ce sujet :

-*"L"école ne sert à rien. Elle ne sert qu'à produire des fainéants et des chômeurs".*

.../...

Ce qui m'a le plus frappé à propos de ce travail était le fait qu'aussi bien les enfants que les anciens de 80 ans travaillaient à leur rythme. Monsieur le Directeur de l'hospice de Florac me disait justement que les vieux qui cessaient de travailler et qui quittaient leur ferme ou village devenaient des vieillards, tandis que ceux qui y restaient, intégrés à la vie du village ou de la ferme, étaient magnifiques. Je reviendrai dans ce même chapître sur ce phénomène des vieux et des vieillards dans le Mont Lozère. La conception marchande de la force de travail aliénée à une production a déclassé et avili les vieux par rapport aux hommes et aux femmes dans la force de l'âge. Mais elle a aussi déclassé et avili les enfants, les adolescents et les jeunes dont le travail n'est plus considéré comme rentable pour la société industrielle environnante. Accroissant cette catastrophe, l'école dans le Mont Lozère n'aide pas la population à mieux maîtriser son milieu. Au contraire, elle vise presque exclusivement à former des jeunes pour la ville. "L'école du paysan" y continue cependant toujours dans l'oralité : la foire, la veillée, la randonnée de chasse, les lieux de rendez-vous.

Quant au gaspillage, la phrase qui m'était le plus souvent répétée était :

- *"Un paysan ne jette rien" !*

Même à propos du fumier endurci des écuries de son père, le jeune A. me disait dans une cascade d'interjections typiques :

- *"Ah, éé, oh, ah, hô ! je ne peux pas me le payer, moi !" eh !*

Le travail est dur pour tous. Il a été toujours très dur, même plus aujourd'hui d'après les jeunes. La vie est arrachée à l'âpre Lozère grâce à un corps-à-corps sans relâche avec les bêtes, les arbres, les terres, les pentes, le climat. Même dans la cuisine, il y avait très peu de choses jetées. A Finiels, M. M. a passé avec plaisir une bonne demi-heure dans son étable pour me montrer comment tout est utilisé. Lui et moi étions finalement étonnés que les seuls déchets du village - et qui étaient malheureusement jetés dans le ruisseau - étaient les boites en conserve et les bouteilles en plastique, tous produits industriels, qu'il est impossible de faire rentrer dans le cycle biologique.

.../...

Plus ils dépendent de la ville, plus les hommes sont obligés de jeter des choses et de gaspiller. Or, les liens à la ville augmentent toujours, à cause de la croissante nécessité d'argent à cause de la mécanisation croissante des outils agricoles. En ce sens, les paysans en dépendent : pour la vente du bétail, des produits de la cueillette, pour les vêtements, le pain, la viande, l'huile, le sel, le sucre, le café, la farine ; pour les produits d'entretien (les lessives surtout) ; pour les communications (le courrier, la route, l'école, le téléphone, l'information) pour l'énergie : (l'électricité) ; pour les services administratifs ; pour la Santé.

- "Vivre sans la ville, impossible" - me disait le vieux du village millénaire de Bondons. Si nous en étions séparés, nous pourrions tenir tout au plus un mois ou deux" - m'a ajouté sa femme".

Ils restaient néanmoins autonomes : pour le feu, l'eau, la lumière (en partie), les légumes et les fruits, les châtaignes, les oeufs, la viande (en partie), le bois, la force de travail, les horaires de travail, le fumier, les techniques de l'élevage du bétail (en partie), la maison et les bâtiments, les terres.

Mais cette indépendance est corrodée par la dégradation des prix de vente et par l'augmentation des prix d'achat. A Finiels, les frères P. m'ont même expliqué, sous forme de parabole, le cas d'un des paysans qui est allé vendre son chevreau au boucher tout en lui demandant de lui en rendre la moitié après l'abattage. Le boucher a reçu le chevreau, l'a payé au paysan au prix de l'animal sur pied, puis l'a tué, dépécé et pesé pour en vendre la moitié à ce paysan. Comme le prix de la vente de cette viande est différent de celui de son achat, le paysan a dû débourser non seulement la totalité du prix de la vente du chevreau, mais encore un peu plus.

.../...

Le technicien agricole m'a dit que les paysans pourraient s'unir et acheter un congélateur pour tout un village. Ils auraient ainsi leur propre viande excellente et pour moitié prix. Des paysans m'ont expliqué que cette formule était simpliste : Elle supposait surmontés tous les antagonismes villageois. Elle supposait de très solides les relations entre villageois. *Déjà si on s'entendait sur la mise en commun des machines et sur le remembrement,... cela serait formidable ! Mais,... "et la liberté" !* - s'exclama à mi-voix Albert, en soulevant ses deux lourdes mains à la hauteur de ses yeux interrogatifs. *"La liberté, ce n'est pas une petite chose que la liberté !"*

En attendant, la dépendance à l'égard de la ville se poursuit comme l'accélération d'une pierre qui dévale une pente.

Toutefois, et paradoxalement, ces hommes gardent autant qu'il leur est possible le *"sens de la fête, et même de l'orgie"*. Evidemment, tout le monde est d'accord pour dire qu'une cuite ce n'est absolument pas beau" ! Les femmes d'abord. Mais... l'obtention des tîtres de maturité et de liberté ne pourraient exister en déçà.

Le vieux F., à Issenges, même infirme nous dit :

"Quand vous reviendrez, nous irons ensemble au restaurant de Florac, celui près de la Gare. Ce sera pour mon compte. Alors vous verrez l'homme que je suis". Et il prenait l'accent d'un serment. C'était magnifique.

Dans plusieurs villages, la vie était extrêmement dure mais alors qu'une famille vit avec les provisions d'un seul cochon nourri pendant 4 mois, elle invite les amis pour liquider en un seul jour dans un repas pantagruélique 2 sangliers de 40 à 60 kg. Et lors d'une fête de mariage - la seule à laquelle nous avons pu assister, les heureux invités sont restés à table de 3 heures de l'après-midi à 4 heures du matin. Et encore, me disaient-ils, "ce n'était rien par rapport à leurs grands-pères. *Eux savaient faire la fête".*

.../...

Dans une culture vivante, la santé culturelle dépend étroitement de la fidélité aux rythmes biologiques. Ceux-ci ne sont pas équilibrés sans les contre-pôles qui permettent aux gens de se libérer des contraintes des rythmes quotidiens. Ainsi, dans le Mont Lozère, des fêtes existent pour se libérer de tout genre de travail : par rapport à la terre, aux labours, aux troupeaux, au voisinage, au sommeil, etc.

Lorsque l'orgie n'est plus possible, l'épargne n'a plus de sens. Ainsi pourrait se résumer la sagesse de ce comportement.

8. L'IDENTITE DE L'HOMME ET DE LA TERRE
LA DIGNITE DU VIEUX
LA LIBERTE DU PATRON

L'identité de ce Mont m'est apparue indissociable de celle de ses habitants - c'est d'ailleurs ce qu'affirment les textes des Associations comme Font Vic, et la plupart des textes constitués du Parc des Cévennes.

L'hospitalité Lozérienne ou Cévenole m'est apparue comme un des indices révélateurs de cette association affective entre la terre et l'habitant. Dès mon arrivée, l'habitant me conduisit au coeur de son territoire : la salle principale de sa maison - la cuisine qui est à la fois la salle à manger et la salle de séjour - et au centre de son activité : le troupeau, le jardin, le verger. C'est à partir de ces centres vitaux que j'ai pu approcher les vrais contours de la dignité de ces paysans. C'est ainsi que j'ai pu constater leur sens du travail bien fait, celui de l'art raffiné du jardinage, du troupeau et de la vie intérieure dans la principale pièce de la maison, l'hiver. La beauté ne se déployait pas dans l'ensemble architectural mais dans les espaces, les objets et les outils utilisés. Presque toujours, tout ce qui existe est né dans cet endroit, fruit d'une histoire concrète locale - objets, décors, meubles, outils. Ainsi, les objets y sont chargés d'affectivité et sont personnalisés comme des êtres vivants, ayant un âge et une identité.

.../...

"Ces objets" - me disait F. à Lasenges - ont été accumulés au long des années par les fermiers qui ont habité ici. Souvent viennent des gens pour me demander d'acheter celui-ci ou celui-là, cette pierre, ce meuble, cet escalier, cette lanterne. Non, je ne les vends pas. Ils y sont très bien, c'est là leur place, et ils y resteront".

Ce même comportement je l'ai trouvé un peu partout dans les fermes du Mont Lozère. Vendre un objet, c'était vendre un souvenir, une sorte de mémoire des ancêtres locaux. Exilés de ces fermes, les objets seraient orphelins et ridicules, comme des épaves qu'on récolte dans les musées.

La dignité des vieux -dont la Lozère est fortement dotée - m'est apparue comme une des notes les plus saisissantes de la culture vivante traditionnelle de cette région.

M. D. atteignait 80 ans. F., allait vers ses 83 ans. F. allait vers ses 73 ans. Mais le premier, tout en cédant à son fils le rôle de patron de la ferme, y travaillait encore tous les jours à l'étable, à côté de son petit fils de 8 ans. Mme M. toute infirme qu'elle était, assurait la cuisine de toute la famille. F. assurait la marche de sa ferme. Tous les trois étaient pour l'étranger la mémoire vivante de presqu'un siècle de vie locale. Ils donnaient aux plus jeunes la dimension profonde de l'existence. Et ceux-ci si rares fournissaient aux vieux leur dignité.

Un ami Africain, qui avait connu la grandeur des anciens de son village, me disait son étonnement face à la dégradation des vieux dans les villes en France. Il me disait :

"En ville, plus on devient vieux, plus on devient gaga. Mais dans les villages, plus on vieillit, plus on devient sage".

.../...

Malgré leur âge, ces paysans avaient encore un avenir à maîtriser *"chaque jour il faut que je me trace le lendemain. Il faut que je vois ceci, que je vois celà. Et je m'en tire pas mal".* Et j'ai pu constater qu'ils parlaient vrai.

Nous pourrions dessiner une courbe de cette grandeur de l'existence humaine d'après la montée de la maturité et de la sagesse. Chez ces gens du Mont Lozère, le sommet de la courbe se trouverait très loin dans l'âge adulte, vers 70 à 80 ans. F. par exemple, célibataire malgré lui, mais ayant connu la vie de famille me disait :

"A mon âge, vous comprenez, je serais encore capable de faire plaisir à une femme".

A l'opposé, dans les grandes villes où se trouvent les jeunes générations de Lozériens, la courbe de la maturité se trouverait placée très proche de l'âge de 30 ans. Les modèles urbains véhiculés par l'économie et la mode placent cette dignité plus proche de la vingtaine que de la quarantaine. Au milieu, il se trouverait le sommet des âges de référence, descendant au fur et à mesure que le progrès économique ou technique grandit.

Je crois alors pouvoir affirmer que dans le Mont Lozère si l'espoir de l'avenir est dans les mains des jeunes (même rares) le centre ou le coeur de cette civilisation se trouve encore de fait placés chez les vieux. De toute façon, ce sont eux qui assurent la marche des seules exploitations vivantes à l'heure actuelle (la moyenne d'âge des exploitants de la Zone Parc, par exemple, est de 60 ans). S'ils sont près de la retraite - ce qui est pour eux une bonne chose, après leur propre opinion- ils ne sont nullement près de la fin de la vie active.

.../...

La condition de cette dignité des vieux, me semble aujourd'hui celle de leur attachement à la terre qui est en quelque sorte l'extension physique de leur corps. Tout déracinement vers un Hospice ou vers une maison de retraite, pour confortable et bien équipée qu'elle soit, ne peut qu'être comparable à la transplantation d'un vieux chêne dans un pot de jardin. Il n'y prendra pas.

Dans le Mont Lozère, chaque paysan est patron de sa ferme, seigneur chez lui. Beaucoup d'entre eux ont lutté pendant 40 ou 50 ans pour le devenir.

"Travailler peu à peu, épargnant ici et là, achetant morceau après morceau, jusqu'à devenir patrons. Des petits patrons, mais des patrons. Alors, on est libre, on peut faire ce qu'on veut, organiser son temps comme on veut, être indépendant, chez soi".

Qui me parlait ainsi ? c'était le vieux D., 80 ans, le 7 Décembre, à l'étable, en nettoyant les rigoles, dans le village de La Brousse. Bien d'autres m'ont parlé dans des termes semblables, souvent avec un accent parfois savoureux. Ainsi, le jeune M., 38 ans, en me tirant par la manche dans la mêlée calme, réfléchie et astucieuse de la foire à bestiaux à Florac, me disait, avec un accent de colère et de mépris :

"Vous voyez comme c'est dur notre vie Lozérienne. On doit venir là marchander notre veau, notre brebis, notre vache, notre genisse. Mais en fin de compte, nous les paysans, on est libre. On travaille quand on veut, comme on veut".

La peur du remembrement s'est enracinée dans la crainte de perdre cette précieuse liberté. C'est aussi la peur du Parc National des Cévennes, avec ses interdictions sans fin. Ce parc créé sans consultation des habitants suivait sa logique propre : la réalisation de sa mission, aux paysans de s'y accomoder. Toutefois, très peu de paysans m'ont parlé du Parc. C'était mieux : le silence.

.../...

9. LE PAYSAN DU MONT LOZERE ET L'EXODE DE LA POPULATION

Encore une fois, ces propos je les ai recueillis pendant le travail, un peu dans le bois, un peu à table, un peu en sortant le fumier.

En s'arrêtant de piocher, A. m'a dit :

"Dommage, le pays se déserte. Dommage, dommage,... C'est dommage que les campagnes se désertent. C'est dommage parce que cà devient désert. Même pour les gens de la ville c'est dommage. Pour les gens qui, obligés de gagner leur vie à la ville,... et quand ils viennent en vacances, si la campagne est déserte, qu'est-ce qu'ils vont voir ? Eh ben... RIEN ! Les arbres ?... Même pas ! Ils seront tous brûlés. Les ronces auront poussé. Et les incendies auront ravagé toutes les forêts. Il n'y aura plus rien. Pour protéger l'équilibre de la nature, il ne faudra pas que la campagne se dépeuple".

J'ai pu voir la vérité de ces paroles, en montant par le chemin de Rûnes vers le Pont-de-Montvert. Les anciens "bancels" au dos des montagnes, construits jadis pierre par pierre et remplis de terre apportée de la vallée à dos d'homme, se présentaient encore comme le squelette d'un grand animal fossile. Cependant, beaucoup de ceux qui les avaient construits dans un passé récent vivaient encore, ancrés et repliés quelque part dans ce pays qui parle d'eux à chaque pente de montagne. Depuis des dizaines d'années on n'y cultive plus rien. Les genêts, les ronces et les bruyères entament le processus de "sauvagisation" de cet espace humanisé. Les traces des hommes, des boeufs et des mulets y demeurent néanmoins, attestant la souffrance, l'épargne, la tenacité au travail, la vie familiale comme les signes d'un livre qui a traversé les siècles. Un peu partout pendant mon séjour auprès de ces paysans

.../...

j'ai écouté leurs discours aux tristes accents d'un chant funèbre. Cette fin était symbolisée, selon D. de la Maison Cévénole, par l'agonie du Châtaigner centenaire, au milieu des broussailles et par l'érosion que les hommes et les animaux ne contrôlaient plus. Les sources se dégradaient et se tarissaient à leur tour.

Souvent, dans les veillées, dans les conversations au bord des chemins ou pendant les pauses du travail, le Lozérien s'élevait dans son discours aux hauteurs de la poésie.

La dégradation du châtaignier est venue principalement du processus d'abandon de la chèvre -animal dévastateur partout, sauf dans les châtaigneraies. Il y a une chaîne économico-logique : au début, au premier maillon, la chèvre. Celle-ci broutait les genêts (surtout l'"aigro" et les bourgeons de la "griffette"). Le berger, qui accompagnait lestement ce genre de troupeau coupait de son "opinel" les genêts et les ronces envahissants. Le châtaignier était par la même occasion émondé, nettoyé, guéri. Si par la suite le ramassage familial des châtaignes est devenu impraticable, celà est dû justement à l'invasion du genêt et des broussailles consécutif à la disparition des troupeaux de chèvres.

Les dirigeants du "Parc National des Cévennes voudraient en finir avec les chèvres parce qu'ils les considèrent comme particulièrement prédatrices de l'équilibre végétal. Mais les paysans, eux, ne sont pas d'accord.

LA SYMBIOSE ENTRE LE PAYSAN DU MONT LOZERE ET LES ANIMAUX

La symbiose qui se déploie au long de l'existence entre les paysans du Mont Lozère et l'espace de leur ferme et pays, se manifeste aussi, d'une façon particulière, envers leurs animaux domestiques : les moutons, les chèvres, les vaches. Non seulement ils connaissent et

.../...

suivent l'état de santé de chaque animal (leur troupeau parfois s'élève à plusieurs centaines comme celui de Raymond, le berger du village aux Bondons, ou pour J., le berger transhumant à Issenges) mais ils supposent et exigent de ces animaux les mêmes qualités de symbiose avec le pays que les hommes, leurs maîtres. Les animaux, sur ce point, sont homogènes, qu'il s'agisse de moutons, de chèvres, de boeufs ou des vaches et, tout récemment, des chevaux.

Mais, peu d'animaux jouissent du "prestige" qu'ont les vaches. A Finiels, Mme P. nous disait que seuls son mari et elle pouvaient traire les vaches (une quinzaine parfois), aucun de leurs sept enfants ne pourraient les aider. Les vaches les refusaient par des coup de pied, des coups de cornes, ou sinon en bougeant contamment, Mme P. me disait alors :

"Les animaux aiment ceux qui les aiment. C'est rétribué".

Dans le même village, un frère de Monsieur P. surnommé Le Sage par le Pasteur du Pont-de-Montvert aime tellement son métier de paysan et ses vaches que lorsqu'il se trouve surmené ou fatigué, il va passer son samedi ou son dimanche dans ses prés, auprès de ses vaches. "Il reprend le rythme calme et doux de ces animaux" - m'a dit sa femme - et il en vient guéri". Les enfants confirment ce remède de leur père pour récupérer son rythme de vie. F. à Issenges, s'interrogeait aussi beaucoup sur ce qu'il allait devenir lorsqu'il devrait se défaire de ses moutons, de son chien et de son chat. (J'ajoutais : "de sa source, de sa cheminée, de son jardin, de sa maison, de sa ferme").

En effet, cette symbiose ne cessait pas avec la séparation d'avec les animaux. Aussi bien à Finiels qu'à Ruas ou aux Bondons, des faits nombreux m'étaient cités à ce sujet. Dans les étables du Sage, par exemple, 4 vaches avaient été achetées, dans une foire, à une vieille dame, obligée de prendre sa retraite. Or, invariablement, à qhaque fois qu'elle retrouvait les nouveaux patrons, elle enquêtait, au détail près, sur ce qui s'était passé avec ses vaches depuis la dernière rencontre :

"Dites, Madame, comment se portent donc mes vaches !".

.../...

C'était "comme s'il s'agissait de ses filles" - me disait la nouvelle propriétaire.

M. D., m'a assuré que cette symbiose existait aussi avec les abeilles. Il me racontait le cas des ruchers morts après le décès de leur maître. Il étendait cette relation jusqu'aux châtaigniers qui agonisaient après la disparition du fermier.

le jugement des vaches

Je passais ma journée chez des paysans, à Ruas, lorsque sont venus vers 13 h deux ingénieurs agricoles de Florac. L'hiver, ce mois de novembre, était déjà avancé. La neige tombait. Le vent du nord soufflait - le plus détestable des vents qui châtie le Mont Lozère. A table, auprès de la cheminée - seul moyen de chauffage - la grand-mère, le fermier, sa femme, le voisin et moi.

Ruas se trouve dans l'ouverture d'une petite vallée sur la rive droite du Tarn, entre Pont-de-Montvert et Cocurés. Il s'agit d'une oasis dans le désert granitique de la montagne qui le surplombe.

Ing. 1 - *Pas trop froid ici ?*

Ferm. - *L'année dernière on a rentré les vaches le 22 décembre. Cette année on va les rentrer de bonne-heure. En montagne aussi.*

.....

GM - *Alors Monsieur* (à l'ing. le plus ancien), *la santé chez-vous ?*

- *Cà va très bien, merci.*

Ing. - *Vendredi à midi vous venez manger avec nous au restaurant.*

(des nouvelles du pays, de fil en aiguille, tout y passe, pendant des longues minutes)

GM - *On va faire une tasse de café. On va se resserrer auprès du feu, aujourd'hui qu'il fait froid.*

.../...

Ferm. - *Alors, en quoi on peut vous être utile.*

Ing. 1 - *On vient juger les bêtes.*

Fermière - *Après*

Voisin - *Il faut appeller S. (Le voisin qui a sa vache avec celles du fermier)*

Fermier - *Juger quoi ?*

Ing. 1 - *La bête.* (L'ing. 2 dessine une vache sur un papier)

Fermier - *La bête ?.... Je vous dirai ce que j'ai. J'ai des Aubrac. C'est pas de race. C'est pas des Hollandaises, ni des Charollaises, ni des Limousines, ni.....*
(La fumée renfluée empêche presque la conversation :)

GM - *Ici toutes les cheminées sont fumantes.*

Ing. 2 - *On peut empêcher qu'elles fument, en mettant une taule,* (et il passe aux techniques des cheminées, laissant le jugement des vaches pour plus tard).

Fermier - (en regardant le dessin) : *Je n'y vois vois pas moi. Je n'y vois que dale !* (Il est presbyte).

Ing. 1 - *L'avant main, les arrière-main, les membres, le dessus, la mamelle.....*

Fermier - *Ah oui.*

Ing. 1 - *Pour 4 bêtes*

Fermier - *Vous croyez que le voisin connaît davantage que moi ? S. ? je lui montre çà, et il ne connait pas plus que nous.*

Ing. 1 - *Vous savez quand même, quand vous achetez une bête pourquoi vous l'achetez ?*

Fermier - *Ah oui !*

Ing. 2 - *Vous la regardez de tous les côtés.*

Fermière - *Ah oui !.... C'est dire.... pour nous... on n'est..... C'est pas comme de métier. Le métier lui il les regarde... ...*

.../...

Ing. 2 - *Oh, oui, oh la la*

- *Il retire le rendement de lait, ou de la race ou les vaches*

Les vaches d'Aubrac, oui, elles se trouvent....
ce sont des vaches qu'on compte pas pour le rendement.
Mais peut-être elles sont aussi meilleures que...

Fermière - *Les vaches d'Aubrac ont davantage de crème à leur lait.*
Les vaches de race, vous savez, c'est de l'eau. Elles ont de ces pis, eh.... ! elles peuvent pas marcher.
Ils m'ont dit plusieurs fois qu'elles ont donné jusqu'à 32 litres de lait par jour. Mais le lait, le matin....
..... n'a pas de crème !

Fermier - *Alors nous eh, avec la moitié de notre lait....*

Ing. 2 - *C'est une vache noire ?*

Fermier - *Une brune.*

Fermière - *Une grise.*

Ing. 1 - *oui.....*

Fermier - *Pour nous c'est pas çà !*

Fermier - *Eh ben, elle est lourde cette vache. Ils l'enlèvent difficilement eh Et puis, elle mange vite eh.....*

Fermière - *Ici le pays est pénible, et alors la vache d'Aubrac est celle qui se débrouille le mieux.*

Fermier et Voisin - *Ah oui !*

Fermière - *C'est elle qui va mieux au pays, qui s'adapte mieux, Voilà !*

Fermier - *Et puis çă craint moins pour les enfermer.*

Fermière - *Il faut la serrer, les griller, ici, les vaches, vous savez Monsieur ? - tellement çà use.*

Fermier - *Ah oui !*

Fermière - *Mais elles sont bonnes quand même. Le rendement en lait st différent.*

.../...

Fermier - *Cette année elles ont fait venir leur veau jusqu'au mois de février là bas* (indiquant avec la main la profondeur du mois) . . . *On a enlevé du lait continuellement. Les veaux avaient la diarrhée.*

Ing. 2 - *Combien de temps il y avait de veaux ?*

Fermière - *On les avait presque 2 mois quand on a trayé les vaches presque la moitié.*

Fermier - *Tous les jours, tous les jours. La moitié du lait. Elles n'en ont pas beaucoup vous savez, mais c'est fort, avec beaucoup de crême.*

Ing. 2 - *D'accord*

Fermier - *Dans notre pays, il vaut mieux çà qu'une Hollandaise... Ici c'est pénible.*

Fermière - *Les vaches de race, elles mangent beaucoup plus qu'une vache d'Aubrac.*

Ing. 2 - *Parce qu'elles donnent plus de lait, elles mangent davantage.*

Fermière - *Oui, oui, oui.....*

Fermier - *On leur donne à manger, à manger, à manger.... Plus qu'à la Brousse. Ne vous faites pas d'illusion, nous, l'été, il y a de l'herbe eh, mais,.... elles rentrent : on leur donne à manger le soir, le matin, tout le temps ! Et alors à La Brousse, j'y vais, je dis à ma belle-soeur : Tu me fais plaisir, ma belle-soeur elle a une dizaine de vaches. L'été ces vaches sont là qui ruminent eh. Ici elles se bagarrent tout le temps !*

. . . / . . .

Ing. 1 - *Il y avait un jour un Monsieur, là-bas en Algérie. A un marché il m'a dit : 'Tiens, je vais acheter deux mulets. Je vais acheter deux mulets pour labourer. "Alors, il achète ces deux mulets. C'était très joli.*

Fermier - *Hm.....*

Ing. 1 - *Un mois après, je passe chez lui et les bêtes ne lui disent rien. "- Ah, regarde mes mulets, comment ils sont". Je me mets à côté de la musette et je mets ma main à la musette : il y avait de l'orge dedans.*

Fermier - *Hm....*

Ing. 1 - *Alors il m'a dit : "Je vais voir le vétérinaire parce que je ne sais pas ce qu'ils ont".*
Je lui dis : "Laisse. Quand je serai de retour je te le dirai. C'est pas la peine que tu ailles chercher des médicaments. De retour je te dirai".
De retour il m'a dit : "Regarde mes mulets, qu'est-ce qu'ils ont" ?
Alors je lui dis : "Regarde, quand même, tu vois, ici, tu as les reins. Ce sont les reins qui sont bloqués et le mulet ne va pas bien...."

Tous - *Ah, oui....*

Ing. 1 - *"Et qu'est-ce que je lui donne à manger ?*
- *Donne lui de l'orge.*
- *Dans quoi ?*
dans la musette. Maintenant, quand il a fini de manger tu attaches la musette, tu lui prends l'orge qui reste et avec cet orge, dans ta main, tu lui frottes bien les reins, l'orge va le décongestionner.

Tous - *Ah oui....*

.../...

Ing. 1 - *Je l'ai vu 15 jours après. Il m'a dit : "il m'a fallu une semaine pour comprendre...". A chaque fois qu'il mettait la main dans la musette pour chercher de l'orge, il n'y avait pas un grain.*

Fermier et voisin : Ah... et oui !....

Ing. 1 - *C'est qu'il ne leur donnait rien à bouffer.*

Fermière - *il faut varier la nourriture*

Ing. 1 - *Les vaches regardent bien dans les cosses... il y a de la paille, heh... Voilà !*

Fermière - *Voilà !*

Fermier - *Je vous ai bien écouté, et j'ai compris. Mes vaches qu'on a tiré depuis le mois de février là bas, vous comprenez, elles ont fait deux veaux ces vaches, on les a soignées... Maintenant qu'elles n'ont plus... presque pas de lait... vous voulez que je mette du tourteau à ces vaches ?.....*

Ing. 1 - *Bien sûr que non ! Mais un peu de foin....*

Ing. 2 - *Et pour les veaux,.... vous en leur mettez ?*

Fermière - *Oui avec du sel.*

Ing. 2 - *Dans cette boule il y a du calcium. Vous la leur donnez avec du sel ?*

Tous - *non, non, on leur donne de la pierre de sel blanche. De la pierre.*

Ing. 2 - *et la rouge ?*

Fermière - *Les bêtes ne la touchent pas souvent.*

Ing. 2 - *Et si je vous mets un verre de Pastis et un verre d'huile de foie de morue, qu'est-ce que vou. allez* **prendre**

Fermier - *eh, eh, eh,.... l'huile de foie de morue peut-être.....*

.../...

Ing. 2 - *Vous prenez le pastis. Si vous mettez 10 de ces boules rouges avec du calcium, il n'y a pas une bête qui va les toucher.*

Fermière - *L'huile de foie de morue, je n'en n'ai pas à la maison. L'huile de foie de morue, c'est çà qui m'a sauvé, moi....*

Ing. 2 - *Mais justement, pour ces bêtes, ce bloc rouge, la vache préfère lécher le sel qui a meilleur goût que ce truc là. Alors, vous mettez notre bloc rouge par dessous, et le sel par dessus... Si vous le mettez à plat, elles ne touchent pas.*

Fermière - *Ah oui, çà peut se faire çà. C'est faisable.*

Fermier - *A Florac on ne trouve pas à vendre un veau. Et puis.... chacun des bouchers à sa tournée. Il faudrait se grouper dans le pays. S. pourrait se grouper pour les siens. La putasse de veau à 6f 20 le kg. Il y a eu de 8f00. 7f 20 un bon veau. Là à la fête du Cros on se fait rouler. Les veaux, j'en ai d'autres à vendre, mais à ce prix là, ils vont me tirer dessus.*

(Après une longue discussion sur le changement dans le pays surtout "par l'abandon des villages aux mains de touristes, la foire de Paris très estimée mais la ville détestée", on passe à la conversation sur les objets paysans," il suffit qu'une chose disparaisse pour qu'on lui donne valeur". Vers 17h on passe aux étables pour le jugement des bêtes ; en fait, avec le long préambule, elles avaient été jugées et bien défendues par les paysans tout en ayant été bien conseillés par les deux ingénieurs).

.../...

Fermière - *Il faut penser à ces vaches.*

Ing. 1 - *Un crayon pour écrire. Voilà !*

(A l'étable)

Fermier - *Aubrac celle-ci. Pantel, là-bas. Une Aubrac, une grise. Voilà 4.*

Ing. 2 - *Je connais çà.*

Ing. 1 - *Au départ, essayez de les classer.*

Ing. 2 - *Laquelle est plus jolie ?*

Fermier - *Celle-là. Pour le rendement c'est le contraire.*

Ami - *Celle-ci.*

Fermière - *Oui, celle-là.*

Ing. 2 - *Elle a un gabarit qui pour une Aubrac est déjà très beau.*

Voisin - *Celle-là est la meilleure de l'étable. Ah, si elle était jeune comme l'autre, elle serait aussi bonne que l'autre.*

Fermier - *Celle-là est la première en qualité. Pour moi c'est la première. Ah, oui ! C'est la première de toutes.*

Ing. 2 - *Moi je dis que c'est celle-là.*

Fermier - *Ah oui ?*

Ing. 2 - *Alors, les comptes étant faits :*

1° - martine

2° - bannarde

3° - petite et

4° - poupée.

Ing. 1 - *Alors, poupée, on t'a déclassée eh ?*

Mais, qu'est-ce qu'elle t'a fait cette vache pour que tu la déclasses ainsi ?

(On passe à la classification scientifique, à partir des items établis par le Ministère de l'Agriculture)

.../...

Ing. 2 - *La taille, le premier critère, puis la deuxième largeur au front. Parce que plus elles ont une grosse tête plus elles peuvent manger du foin. Donc, elles donnent du lait plutôt avec de l'herbe qu'avec du concentré. Plus elles mangent de l'herbe, plus elles donnent du lait.*

Fermier - *Ah oui.*

Ing. 2 - *épaules, troisième critère, largeur aux poitrines.*

Fermier - *C'est jolie. Si elle était grasse, l'épaule serait encore plus jolie.*

Ing.2 - *Qu'est-ce que vous lui reprocheriez le plus ?*

Fermier - ..... ?

Ing. 2 - *elle vèle facilement ?*

Fermier - *Oui, oui. Ca dépend de la race.*

Voisin - *Celle-là elle a le bassin un peu de côté.*

Fermier - *Celle-là elle a une jolie tête. Elle est jeune.*

Ing. 2 - *Largeur au brocanteur.*

Fermier - *Comment ?*

Ing. 2 - *touche ici, çà c'est le brocanteur.*
(puis viennent les autres critères des conseillers agricoles tous pointillés - interrogations des fermiers, suivis des explications concrètes de 1'Ing. 2)

Ing. 1 - *Qu'est-ce qu'ils mettent encore comme question ce Ministère !*

- *Largeur au nichon. Fente du bassin. Fente des cuisses.*

Fermier - *Pour nous c'est pas la qualité, c'est la vue.*

Ing. 1 - .... (1'ing. 1 lisait, 1'ing. 2 regardait et examinait 1'indice demandé, accompagné des paysans qui, au besoin, devaient toucher la bête, comme dans le cas de 1'irrigation) :
Arrière plan antérieur. Arrière plan postérieur. Squelette. Articulation. Ligne du dessus. Il faut que cette ligne soit tendue ! - Equilibre. Attache. Irrigation.

.../...

Ing. 2 - *On le sent bien à la main, là.*

Fermiers - *Ah oui...*

Ing. 2 - *En général, plus cette veine est grosse, plus il y a du lait. On calcule qu'il faut 300 litres de sang qui circule par cette veine pour faire un litre de lait.*

Ing. 1 - *Largeur au mur. Largeur des poitrines. Profondeur des poitrines. Ubères.*

Fermier - *Mamelles comme une chatte. Mais elle a du lait. Je les ai achetées genisses.*

Ing. 1 - *Celui qui va être classé le premier dans la Lozère qui participe au concours national du Ministère, ira à Paris. Or, à Paris, le candidat de Province se défend mal, impressionné par le nombre de bêtes. Il y a deux prix : 2 races à viande, et 2 races à lait.*

Ing. 2 - *Ce ne sont pas les petites vaches qui donnent le plus de lait. Mais non plus les grandes, nécessairement.*

(Et on juge une à une les 4 vaches, à chaque fois les 25 items sont passés en revue).

Fermier - *Elle n'a jamais été bien cette vache-ci. Elle a une nature qui descend jusqu'ici.*

Ing. 2 - *Son veau vous avez intérêt à le livrer à la SICA.*
(deux de ces vaches servaient encore aux labours, là où le tracteur ne pouvait pas passer).

Ing. 1 - **(après avoit tout terminé) :**
Voici la classification, en gros, parce qu'il faut faire le calcul des points. Martine la première (coincidant avec l'impression des fermiers) 2° Petite. Vous êtes d'accord ? A-t-on bien compté ? Pas de doute, en gros. N'oubliez pas que cette année vous allez les rentrer plus tôt un mois. Alors, à vendredi au restaurant on se rencontrera tous. On va boire un pot. On va manger rapidement.

.../...

Ing. 2 - *Au-revoir*

Tous (en serrant la main) : *Au-revoir.*

Fermier à moi : Tous les mois il passe voir les vaches. Il fait çà dans tout le secteur, c'est son quartier. Il est pied-noir. On l'aime bien. Il est compétent.

En soulignant quelques traits de ces dialogues, nous pouvons dire que la symbiose qui se dégage entre les paysans et leurs vaches se caractérise surtout :

1 - par une étroite dépendance aux conditions du milieu
2 - par une adéquation des vaches aux besoins de la famille.
3 - par l'appréciation de leur résistance aux conditions climatiques, surtout pendant l'hiver - vie à l'étable et frugalité.
4 - et par les qualités de relation des vaches envers les fermiers.

Or, toutes ces caractéristiques correspondent à un élevage qui est à la fois un mode de vie, une "Culture". D'après les critères du Ministère de l'Agriculture qui invite les paysans à changer leur rapport traditionnel envers les vaches, le contraste est non seulement important, mais il implique en même temps un changement de mode de vie paysan, un changement culturel - à la fois rationnel et affectif. Ces changements ont été présents dans ces dialogues, pendant des heures, mais j'ai dû les omettre de ce chapître. La plupart des paysans que j'ai visités étaient bien conscients ou avertis de ces effets globaux sur leur existence qui provenaient des changements dans leurs critères techniques ou économiques. Néanmoins, s'ils tenaient à leur Culture à leur tradition vivante, ils songeaient à la dureté de plus en plus intolérable de leurs conditions d'existence, surtout avec le vieillissement et les perspectives d'une relève impossible par les enfants.

.../...

Les deux ingénieurs, à leur tour, étaient eux-aussi avertis des mêmes conséquences. La fin de la symbiose ou liaison affective avec cet univers de choses et d'animaux eux aussi la voyaient comme une catastrophe. Mais.... comment faire ?

C'était le passage de la ferme à l'entreprise.
De la civilisation traditionnelle à la civilisation industrielle.

CHAPITRE II

LES PAYSANS DU MONT LOZERE :

COMMUNICATIONS ET INFORMATIONS

Dans la structure de la culture du Mont Lozère, les informations comme la relation aux espaces environnants, la mémoire et les rythmes, obéissent à la dynamique du vivant. Les principes que j'ai soulignés en ce qui concerne la symbiose avec l'espace ordonnent la structure et la dynamique des informations et des communications. Elles obéissent au principe du "corps-à-corps", au "témoignage" ;

Néanmoins, la culture du Mont Lozère s'effrite. Maintes fois il en a été question au long du premier chapître. C'est précisément la cohérence et la structure de type biologique de cette culture qui la rendent si fragile. Une nouvelle cohérence, de type non-biologique, non immédiate et multi-forme envahit le Mont Lozère. La standardisation et la rationnalité de type industriel se substituent à cette cohésion vivante. Quelques exemples essaieront d'illustrer ce passage. L'hypothèse que j'esquisserai dans l'analyse de cette lutte entre deux cultures est celle de la double identité.

LE RITE DE L'ACCUEIL

C'est à Fraissinet d'Alexis que la structure de ce rite m'a été formulée bien involontairement par la grand-mère, au moment où je l'aidais, en compagnie de son fils, à éplucher les carottes et les pommes de terre.

Un jour, à la nuit tombée, quelqu'un est venu lui demander à acheter une vache. Le moment de cette démarche n'obéissant pas au rythme des activités habituelles, l'accueil a été refusé :

- D'abord, savoir à qui on a à faire.

- *"Mais qui êtes-vous, d'abord, avant de croire que vous venez de la part de notre fils pour acheter une vache ?"*
- Connaître ensuite, les buts de l'accueil.
- *"Ensuite, qu'est-ce qu'il vous faut ?"*
- *Je viens pour la vache.*
- *Qu'est-ce qu'il y a pour la vache ?*
  Vous voulez l'acheter ?
- Obéir à un rythme, les achats d'une vache se font de jour, pas de nuit, pour être au clair ; à cette heure on ne vend pas une vache.
- *"A cette heure-ci, ce n'est pas tard".*
- Connaître d'où vient quelqu'un.
- *Où habitez-vous ?*
- *Ce n'est pas loin le C., là où vous habitez.*
  Venez de jour. Là on se lève. Maintenant on se lève pas, voyez-vous".
- *Si vous ne pouvez pas revenir, tant pis pour vous".*

Etant congédié, le visiteur est reparti.

A la Brousse, j'ai noté la forme de l'accueil que me faisait le vieux D., bien que son fils, sa belle-fille, m'eussent déjà introduit depuis un moment. M. D. avec ses 80 ans, était particulièrement alerte. Ce jour là le fils "démoellait" les os du cochon tué la veille en vue d'en faire le pâté : le "fricando". La belle-fille, près de la cheminée préparait le saindou avec la graisse du même cochon. Pendant ce temps la voisine passait son temps à tricoter à une vitesse étonnante. Le café d'accueil avait déjà été servi. La "tournée" était achevée.

.../...

Le grand-père en m'offrant une cigarette, me parla de la guerre de 14. Il se présentait, ce qu'il n'aurait pas fait si la famille ne m'avait pas encore reçu. Il commenca à situer sa vie sous ses quatre points cardinaux : son histoire, ses principales relations, son espace de vie et son travail depuis l'enfance, et finalement son rythme de vie et ses goûts. Il était encore vif d'esprit puisqu'il se proposait de voyager vers le Brésil et ailleurs.

En même temps, en me faisant parler par des questions opportunes, il me fit reconstituer les "4 points cardinaux" :

- ma famille, celle de mes parents au Brésil, mes principales relations de métier ici en France ;
- Où j'habitais et ce que je faisais ;
- Mon âge, mon passé, mes projets d'avenir.
- Mes rythmes d'activité, mes goûts, mes aversions.

Mais l'ensemble de cet entretien, mené dans le pur style paysan, était déjà l'accueil le plus profond. En me connaissant il se faisait aussi connaître. Toujours, à propos de mes parents, revenait la question sacrée : "Tous sont-ils en bonne santé ?" Et l'ensemble des autres références passaient par le filigranne de récits aussi piquants que justes.

Une fois commencées, nos présentations ont pris, bien sûr, l'allure d'un scénario auquel tous participaient.

Lorsque, par la suite, le rythme de travail de la famille le conduisait vers les étables, en dehors du village enneigé la conversation se prolongeait dans les sens les plus occasionnels. Il ne parlait plus du tout du temps de guerre, mais du travail des étables, de l'élevage, de l'époque où il fut berger, des innovations, du courage qu'il fallait des conditions de vie actuelle, des possibilités d'avenir, du rythme de vie des paysans, des moeurs des vaches et des chèvres, de l'histoire du foin et des aliments, des maladies.

.../...

INEP

Son fils, lui prenant la relève dans la conversation, changeait ni la structure, ni la dynamique de ce type de communication.

Il allait de soi, qu'une telle information était de type tellement biologique qu'elle ne pouvait jamais finir. Elle ouvrait, à chaque pas, d'autres possibilités de communication et de discussion. Cela fait que les veillées paysannes sont toujours inachevées, même si les interlocuteurs restent les mêmes. Il s'agit d'une université orale permanente, liée à la vie locale.

Il allait aussi de soi, qu'une fois ainsi accueilli et reconnu, la sympathie était la porte de l'amitié. Revenir était aussi normal que midi suit 11 heures. Les rites d'accueil chez les paysans du Mont Lozère sont extrêmement variés, mais tous, sans exception, obéissent à cette structure tetradimensionnelle.

LE RECIT-TEMOIGNAGE DANS LE MONT LOZERE

A., 46 ans, en fin de journée, après avoir enlevé le fumier et taquiné délicieusement le vieux Louis, me disait à Fraissinet:

"Tu sais, ces émissions de la Télé sur la vie des paysans de Bretagne, comment font-ils pour montrer tout çà, si bien, pendant une heure ? Je me demande si tout çà c'est si vrai que çà. Ils doivent choisir un paysan du coin qui a un bon crachoir, et qui dit peut-être n'importe quoi. Ils choisissent des coins, des bêtes et des choses à montrer. Ils choisissent aussi les questions et les réponses.... Je ne sais pas".

Je lui explique donc, en présence de Louis et de la grand-mère, la technique du reportage filmé ou en différé, la prise de vues, le découpage, le montage, le sens du témoignage, qui peut n'être pas nécessairement équilibré ni bien informé sur la région choisie.

Il était difficile pour A., malgré son esprit critique éprouvé et sa compétence paysanne, de s'assurer de la vérité de l'information provenant des MEDIA. Sa façon à lui de s'assurer d'une vérité qui pourrait devenir la norme de son existence paysanne devait être à la portée de ses moyens, à la portée de son expérience. L'information et la communication dans son univers paysan du Mont Lozère étaient basées sur le principe de l'IMMEDIATION : l'information ne s'isole jamais de celui qui la transmet ou la produit.

"Dans mes paroles - me disait le vieux F. il n'y a que la vérité, rien que la vérité".

Dans les deux récits suivants il en était de même.

1er récit-témoignage AU CANTAL C'EST MIEUX QU'ICI.

Avec ses 10 vaches, 4 cochons, quelques veaux, 20 à 30 poules, des dindes, 40 ha extrêmement morcellés, un jardin, un verger, A. se considérait vraiment comme un "petit". Sa femme, sa belle-mère, son voisin étaient d'accord avec lui. Et aussi sur le caractère pénible de sa besogne. L'état de sa maison la plus ancienne ferme du village, ensevelie dans la neige, sans eau courante et sans chauffage, justifiait bien son jugement. Le matériel agricole et la vieille 403 sous le hangar ne démentaient pas cette situation.

.../...

"Maintenant, çà dépend. Au Cantal c'est mieux. Nous sommes allés chez un ami, à Cocurès, l'autre jour. Et son fils est à Aurillac dans le Cantal. Il est agent d'une usine de distribution d'oxygène. Il va se marier. Il fréquente une fille d'un gros propriétaire. Mais les parents de cette fille.... (étonnement dans le geste et la voix)..... nous ne sommes rien à côté de ces gens là. Et pourtant, c'est un petit pays. Ils sont entrés dans l'écurie, il y avait une quinzaine de veaux là, des veaux de 200 Kgs ! Ils ont dit : "Nous ne savions pas si c'étaient des veaux ou des cochons" ! Ce sont des gens qui expédient çà partout. Ils ont dit : "Si vous voyiez ces écuries et ces terres !.... à perte de vue eh. C'est magnifique ! Les gens qui viennent de là-haut se demandent de quoi on peut vivre ici. Mon ami, c'est pas une vie ici. C'est un riche mariage. Chez le père de cette fille, il y a deux familles qui y habitent. Il y a 300 vaches. Pf..... c'est incroyable. Le Cantal c'est un pays riche".

2° récit-témoignage. "ON N'AIME PAS LES PETITS"

Après le rituel des discussions et des commentaires, le même paysan, non sans quelques difficultés de prononciation puisque sa langue principale était l'Occitan, reprit la parole pour un autre récit sur le gouvernement de Paris qui n'en veut plus des petits paysans".

"Ce n'est pas étonnant qu'ils cherchent à faire disparaître les petits. Ah !... écoutez :
il y a un type qui s'occupe des services agricoles, un ingénieur à Florac. Il y a eu une réunion l'an dernier à Paris. Cet ingénieur y est allé. Ils lui ont passé un savon !... Il a été effrayé.
"-Comment ? vous êtes là en Lozère pour encourager les paysans de la Lozère ? Lorsque nous, on fait tout pour les faire disparaître ?"
Il est revenu fou ! cet ingénieur là. Et il est venu dernièrement ici et il doit revenir vendredi là, ici.

.../...

"Je me suis fait incendier par ceux que nous avons à Paris, par l'Agriculture, avec ces grosses têtes" -a-t-il dit. "On fait tout pour les faire disparaître et vous, vous les encouragez ! ?".
Cet homme fait tout pour nous aider et on lui dit de faire le contraire. Il nous aide pour les engrais, pour les grains sélectionnés, pour semer, pour les subventions".

La grand-mère -'On n'aime pas les petits"

A. Continue -"En plus, il faisait l'école Ménagère à Florac.

Quand il a su (qu'on voulait nous faire disparaître) il a demandé son changement. Et il a obtenu son changement il a été nommé à Paris. Maintenant, on a insisté pour qu'il reste. Il a abandonné l'école. Il a eu un remplacement pour cette école. Et pourtant il avait des élèves. C'est intéressant au moins pour certains. Il y a beaucoup de paysans qui ne peuvent pas entretenir leurs enfants dans les écoles importantes, là ils apprennent à coudre, à faire la cuisine, un peu d'tout, quoi..... à s'occuper des bébés.

Sa femme : - Oui, oui, c'est intéressant

A. continue : Et lui, comme il disait, on parlait de supprimer l'Ecole Ménagère. Il a dit : "Ce n'est pas moi de défendre l'école Ménagère. C'est aux paysans".
Et on s'est groupé et on a demandé !

Ces deux récits à des variantes près - s'appuient sur les quatres dimensions cardinales que nous étions tous en mesure de vérifier au cas où, nous aurions mis, en doute, l'authenticité du témoin

1 - le témoin premier est bien situé dans les deux récits, aussi bien dans l'espace que dans le temps.

.../...

2 - Les éléments des deux récits sont également datés, situés, mis en relation les uns par rapport aux autres.

3 - Le rythme du récit obéit aux conditions de compréhension des interlocuteurs.

Pour le narrateur l'essentiel était d'appuyer l'affirmation ou la thèse sur une structure affectivo-relationnelle. La répétition, les effets de refrain, l'arborescence des preuves, confluaient vers cette énergie affective relationnelle destinée à faire assimiler le message. L'ambiance de sympathie, ou de confiance entre narrateurs et auditeurs est la condition sine-qua-non de l'efficacité du récit. La méfiance, l'aversion, l'antipathie, et à fortiori et l'inimitié auraient rendu le récit parfaitement inefficace. Inversement, un inconnu dont les coordonnées existentielles n'auraient pas été au préalable maîtrisées par le groupe auditeur, ne serait pas apte à communiquer une information qui puisse servir de référence à ce groupe. C'est en quoi dans cette culture les informations par les médias sont sujettes à la caution des IN-MEDIA c'est-à-dire a des véhicules vivants de communication. L'information passe dans la mesure où elle est médiatisée par un témoin local crédible auprès de son groupe.

Un autre aspect important de la dynamique des deux récits que je viens de transcrire - malgré les insuffisances de l'écriture pour traduire le geste, le ton, le regard, le rythme, les silences, les accents - est celui que j'appellerais "l'enchaînement".

Une fois que les termes sont clairs pour montrer aux interlocuteurs l'authenticité de l'affirmation, (les interlocuteurs, ou) l'interlocuteur principal, automatiquement invité à réagir ou à discuter.

.../...

S'il réagit, il doit recourir aux mêmes structures à la même dynamique du récit-témoignage visant à montrer soit une autre vérité, soit une vérité complémentaire. Dans ce cas, la discussion se poursuit jusqu'à l'accord de tous. Dans l'hypothèse où l'interlocuteur n'a rien à ajouter, il accepte au moins jusqu'à preuve du contraire l'information du premier narrateur. Mais d'un coup, l'information acceptée devient normative. Elle n'est pas une information, tout court qui n'engage à rien. Ce caractère d'engagement, par exemple constituera l'interlocuteur en maillon suivant dans la transmission de l'information. Ainsi, souvent, Joëlle et moi, avons été étonnés qu'un même fait nous ait été transmis par plusieurs personnes d'un même village, à des jours différents exactement de la même façon, au mot près.

Ceci dit, il ne faut pas croire que tous les paysans sont toujours honnêtes. On se fait"rouler" aussi à chaque foire. On cache les informations qui peuvent être utiles. On est obligé de jouer un rôle. Des malins il y en a partout, même au mont Lozère. Les images que les uns se font des autres sont nécessairement assez fixes. Le témoin ou le narrateur en qui ont fait foi n'est pas forcément n'importe qui. Normalement, celui qui a l'âge et l'expérience, gagne plus facilement le rang privilégié de temoin ou d'informateur en qui on a foi. Beaucoup plus que celui qui est jeune et instruit. Dans le Mont Lozère, il est toujours vrai que la PRATIQUE vaut mieux que la théorie. Dans un autre type de culture qui n'est pas basé sur l'expérience vécue, mais sur la preuve formelle, médiate, non personnalisée ou non avalisée par un témoin vivant, les vieux n'ont guère plus grand chose à attendre de l'accession à ce rang. La référence normative aura changé de pôle, de structure et de canal de communication.

.../...

Dans une culture vivante telle que celle du Mont Lozère une fois qu'un nombre assez grand de personnes est tombé d'accord sur une même information, passée de maillon en maillon, le déclenchement d'une action collective devient possible.

Dans la dynamique d'une telle culture, l'information traverse tous les maillons nécessaires qui concernent forcément l'essentiel : la vie, la mort, la santé, le départ, les naissances, les mariages, les foires, les cours des produits et en général - le jeu de l'interdépendance avec la société globale. Mais pour que cette information multiple se transmette il faut un tissu social assez étoffé- ce que le mont Lozère n'est presque plus. Mais surtout il faut la permanence des supports culturels de communication, dans les déplacements à pied ou à motricité lente, dans les services personnalisés - (commerce, culte, administration, transports) dans le travail manuel et réalisé collectivement, dans les fêtes ordonnées aux principaux aspects de la vie économique, dans les lieux et les moments de rencontre selon le rythme multiple de l'existence. Il faut aussi une mémoire collective assurée par la permanence des témoins sur le même territoire, une circulation périodique et rapide du répertoire de la sagesse ou/et des connaissances locales. Toutes ces conditions n'existaient à l'époque de mon étude, que dans les villages dépassant une bonne cinquantaine d'habitants - comme celui de FINIELS et de La Brousse. Mais des villages comme Malbosc et surtout Montmejean, qui ont été jusqu'à la dernière guerre des hauts lieux de la culture vivante et orale du sud du Mont Lozère, étaient devenus une petite braise culturelle vivotante sous des cendres glacées. Issenges qui en 1930 comptait encore une vingtaine d'adultes, ne comptait plus en 1971 que le formidable et sublime Fernand, dernier témoin célibataire d'un monde agonisant. Les quatre cents habitants du Mont Lozère regardaient avec une lucidité amère le départ des enfants vers l'école de la ville où ils allaient passer la semaine loin des parents et des villageois, parler français, manger, dormir, jouer et apprendre en rupture avec les générations adultes des villages. Pire, les adolescents allaient loin du pays, pendant un mois et même plus.

.../...

Les jeunes gens et les jeunes filles s'en allaient pour ne revenir qu'à Noël. Les sources de la culture vivante du Mont Lozère se tarissent ainsi, par la rupture du maillon continu des informations vivantes qui passent par la quotidienneté et par les supports culturels de tous. Plus grave, la vérité normative a pour ces jeunes d'autres points de référence. Et l'éducation permanente, comme les écoles en général, ne peuvent rien pour les adultes qui restent. Ceux-ci semblent les derniers témoins d'une forêt abattue. Leur malheur final était là lorsqu'ils se considéraient eux mêmes comme anachroniques.

LES SUPPORTS CULTURELS ET MATERIELS DE LA COMMUNICATION ET DE L'INFORMATION ET DES RELATIONS SOCIALES

Pour urgente qu'elle soit à l'heure actuelle, l'étude ethnographique de l'univers d'objets-outils des paysans du Mont Lozère et de l'univers d'objets-outils industriels de ce même endroit n'est pas l'objet de ces pages. Mon attention s'est portée plutôt sur ce qui fait la double identité de ces habitants : le mixage impossible de deux univers d'objets-outils. L'un de ces univers était celui qui intégrait la cohérence paysanne depuis des générations. L'autre, qui durait depuis bientôt un quart de siècle, était celui qui intégrait une toute autre cohérence : celle de l'univers industriel. Le premier type d'objets-outils était né et avait grandi, agonisé, disparu et reproduit avec la naissance, la vie, la mort et les générations de paysans. C'était un type d'objets-outils proprement Lozérien. Le deuxième type n'avait pas une filiation locale, ni même personnelle, puisqu'il naissait de la source impersonnelle de l'industrie.

.../...

Dans toutes les familles visitées, ces deux univers ne se combattent pas de la même façon et ne se partagent pas l'espace au même degré. Dans le nord, sur la commune du Pont-de-Montvert, par exemple, l'univers moderne est largement maître des espaces sous l'égide du confort moderne, dans l'habitation, et dans les étables, les granges, les champs et les moyens de transport. Chez ces habitants, les deux innovations principales par où avait commencé à s'implanter l'univers industriel, étaient l'électricité et l'adduction d'eau. A la pointe de ces innovations - d'après la perception paysanne locale - venaient ensuite la télévision, la radio, le tourne-disque, le magnétophone, la bibliothèque, les journaux et même les revues spécialisées. Aucun des paysans cependant ne prenait encore de vacances.

Dans le sud, surtout dans les communes de Bédoues et d'Ispagnac, l'univers traditionnel régne encore en maître absolu dans les belles fermes anciennes. Là ni l'eau courante, ni l'électricité ni la cuisinière n'avaient pénétré. Le chant de la fontaine, la chaleur du foyer y vivaient encore, non sans des complexes et des inquiétudes .

Un peu partout, enfin, le combat entre les deux univers d'objets-outils se développe dans une mêlée dont l'expression du corps-à-corps implacable ne me parait pas une figure littéraire. Là, les outils industriels ont pris d'assaut les étables et les écuries, les champs et les moyens de transport. Ici, c'est plutôt le contraire dans la salle principale d'habitation pendant les six mois d'hiver. Chez les uns, la machine à laver a blessé à mort le lavoir qui agonise auprès du ruisseau. Chez les autres, la cuisinière et la cheminée vivent un fragile armistice en attendant le renfort du chauffage central. Plus loin, une table en formica est plus prisée que l'ancienne et noble table familiale en chêne, toute rayée de cicatrices. Ici et là des lampions se tiennent sous l'obscurité face à la petite lampe électrique pendue au milieu de l'ancienne salle.

.../...

Chez beaucoup, surtout le soir, la "télé" parle à la place de tout le monde et fait oublier la saveur des plats d'une ancienne sagesse. Dans la cour et dans les champs, le bruit discret des vieilles roues en bois est étouffé par le vrombissement des tracteurs et des autos. Dans les collines auprès du village des Bondons, les labours ont cessé l'année d'avant, et les tronçonneuses ont définitivement fait taire les scieurs de long et les coups rythmés de la hache. Ici et là, à Ruas et à La Brousse, à Issenges, à Finiels des coups de machette coupent encore le bois pour la cheminée pour le chaudron journaliers des châtaignes et des pommes-de-terre à destination des cochons. Mais les jours sont comptés pour eux aussi : 7 familles sur 20 élèvent encore le cochon familial. Si partout, les jardins potagers parfois même fleuris sont à l'honneur, les conserves prennent de plus en plus de place dans les dépenses. Partout, le four communal est éteint depuis au moins 10 ans. Parfois, comme à Issenges, à Finiels, à La Brousse les pelles attendent encore la prochaine fournée depuis le jour où le boulanger est apparu.

Cet univers-outils n'est pas encore mort dans la conscience paysanne : on m'a souvent souligné la longévité des outils paysans et la mort précoce des outils industriels. Plus ils sont neufs et récents plus vite ils meurent. Et en même temps, ils coûtent cher. L'augmentation des coûts de ces produits entraine aussi l'augmentation du travail en termes d'heures. Tous les hommes m'ont avoué qu'avec les machines ils travaillaient plus que par le passé, même si jadis le travail était physiquement plus dur. Mourant plus tôt, les outils se reproduisent plus vite : Les vieux objets paysans sont ramassés pour servir de décor chez les antiquaires. Par contre les cadavres d'objets industriels enlaidissent les dépôts d'ordures ..... Les cadavres des objets anciens, à l'instar de ceux des hommes et des animaux, rentrent dans le cycle de la nature. Ceux du monde industriel, s'y refusent.

.../...

Tout indique la victoire certaine de l'univers industriel : le confort des paysans l'exige, les modèles sociaux ou les mythes véhiculés par l'opinion générale appellent la nécessité croissante d'argent et, par là, l'efficacité la rend inévitable. Si la plupart des paysans que j'ai visités sont d'accord sur cet avenir ils n'en manifestent pas moins l'amertume et la déception face à ce que cette victoire entraine comme inconvénients.

Dans le village X, justement un des plus vivants des villages du Mont Lozère, Mme N. et son mari se perçoivent comme étant les premiers à avoirchoisi le progrès, à se développer dans leur village. Ce progrès a consisté dans la modernisation de leur habitat et de leur exploitation par le confort et la mécanisation. La cuisine est toute rénovée avec un carrelage moderne, la vieille et grande cheminée éteinte est décorée, elle a changé de fonction après son remplacement par la cuisinière moderne. Le chauffage central, la télévision en face de la table à manger, la machine à laver, le congélateur et bien sûr, le "frigo" assurent la relève.

Lors du début de cette modernisation, les autres femmes du village commentaient :

"Voilà une femme qui n'a pas le courage de laver comme tout le monde"

Un mois après, presque tout le monde avait aussi une machine à laver, et de la même marque.... Son mari n'était plus le seul à moderniser ses étables et ses équipements agricoles.

Toutefois, cette même femme, dont l'intelligence au dire même de ces voisines, faisaient honneur aux Lozériennes - signalait les coûts sociaux du progrès dans les foyers du village.

.../...

"- On ne se rencontre plus, maintenant. On ne se parle plus dans la journée, ni dans la soirée. Tout le monde vit enfermé chez-soi. On n'a plus le temps de passer ensemble une veillée, à cause des programmes à la télé".

Et cette dame entreprenait en vain, malgré ses grands efforts, de réunir les gens. Ainsi, elle se rendait compte - comme le faisait la plupart des paysannes du mont Lozère - que la télévision et la mort de la cheminée avaient provoqué l'évanescence des communications dans le village Auparavant, la mort du lavoir, et de l'abreuvoir, de la fontaine, du four communal, du culte des dimanches, du travail collectif dans les champs avaient déjà lézardé ces liens sociaux et cette communication. Les relais touristiques, la masse des informations véhiculées par la télévision et la radio, les avaient mises en contact avec le monde lointain et insaisissable. Mais en même temps tout cela séparait les femmes entre elles, les tenaient dans l'ignorance de tout ce qui se passait dans les villages voisins et, à plus forte raison, dans la région.

Les outils modernes ont introduit l'individualisme, l'isolement et, pis encore le mutisme familial, à l'heure des repas et des soirées.

Les objets ne sont pas neutres : rien ne serait plus erronné que d'envisager les objets comme des êtres morts, sans une dynamique propre, indépendante de ceux qui les fabriquent et de ceux qui les utilisent. Ils sont des être vivants, ayant un système biologique de reproduction, de croissance et de rapports. Ainsi, les objets ne sont jamais isolés, ils forment des "familles", des "espèces", à l'instar des êtres organiques. Mis ensemble, ils reproduisent la dialectique du maître et de l'esclave, le processus de colonisation, qu'on observe chez les hommes. Ils engendrent les uns vis-à-vis des autres, des phénomènes de rejet.

.../...

Ainsi, un frigidaire introduit avec lui toute la famille d'objets industriels dont il est membre. De même la machine à laver, la télévision, la cuisinière, la voiture, les lessives, les meubles, le chauffage central, le carrelage, le tracteur. Un outil industriel ne supporte pas longtemps le voisinage d'un outil traditionnel. L'un ou l'autre s'exclut. Le principe qui les a engendrés étant diamétralement opposé : l'outil industriel va vers la spécialisation des fonctions. L'outil traditionnel, au contraire, concentre les fonctions.

Ceci était particulièrement évident dans le cas de la cuisinière et de la cheminée.

La cheminée remplissait une multitude de fonctions, dans sa dialectique avec l'habitant : -éclairage, chauffage, cuisson des aliments, rassemblement des gens autour du foyer de chaleur et de lumière et pendant les soirées, entretient de la conversation ou de la contemplation du paysan par lui-même dans ses longs moments de solitude. Elle unit les présences, la participation de la femme, des enfants et des adultes.

En même temps, toutes ces fonctions la cheminée l'exerce avec un coût très réduit et avec un assemblage peu extensif d'autres outils : crémaillère, bois, grille, pots. En outre, elle n'engendre aucun effet nocif, sinon celui de la fumée refluée par le vent du nord. Vie longue et indépendante.

La cuisinière, à l'inverse, offre le confort de la station débout pour le travail de la cuisine, la propreté, la multiplicité des foyers sur une même plaque et la chaleur. Néanmoins, le gaz ou le charbon, le bois taillé à mesure ne rassemblent plus la famille, n'éclairent plus. Ces deux fonctions sont assumées par d'autres outils (principe du foisonnement). Elles ne dialoguent pas avec le paysan ou la paysanne comme le fait la braise ou la flamme. Une des fonctions de la cheminée était le chauffage à partir d'une source précise de chaleur.

.../...

L'hygiène de la pièce était préservée par le brassage d'air chaud et d'air froid. Le chauffage central oblige l'habitant à vivre contre le froid plutôt qu'avec lui. Le style de construction de la maison change complètement. Le principe du foisonnement a des implications sur l'ensemble de la civilisation locale. Un objet-outil était bien partie intégrante d'un système cohérent qu'il tentait d'intégrer ou de reproduire indépendamment de la volonté ou des souhaits de ses propriétaires. Ces objets reproduisent l'ensemble des rapports sociaux et inversement, cette utilisation appelle ces objets.

Ces observations posent la question de rapports entre l'action culturelle des promoteurs du Parc des Cévennes et la civilisation lozérienne qui y demeure. La maîtrise du "Parc" dont l'origine culturelle appartient à un univers différent est-elle possible de la part des paysans, en tant que paysans ? Le mariage entre les deux mondes culturels n'est-il pas aussi impossible que celui du lavoir et de la machine à laver ? On soupçonne qui sera le gagnant de ce combat. Il ne lui restera plus alors qu'à se parer des débris du vaincu.

L'UNIVERSITE ORALE DU PAYSAN DU MONT LOZERE :

- la foire

C'était à Florac, à la sortie de la foire aux bestiaux. Hypolite me rejoint à l'entrée du "restaurant du Nord". Bérêt de rigueur enfoncé dans la tête grisonnante, le visage et les mains gercés par le travail et par le froid, il me salue au milieu de ses amis de la montagne. Nous nous étions rencontrés dans son village, parmi ses sept enfants. Pour les techniciens agricoles il était un éleveur. Pour ses amis et pour moi il était bien plus : il était un paysan.

.../...

- "Alors, comment avez-vous trouvé notre foire à bestiaux ?
- beaucoup appréciée..... Plus d'hommes que de bestiaux.
- C'est que beaucoup viennent pas pour vendre ni pour acheter, mais..... pour..... La foire, vous comprenez, est l'école du paysan. Sans la foire nous sommes fichus. Il faut toujours y être, apprendre, s'informer. Le paysan apprend toujours. S'il s'arrête d'apprendre il est fichu, fini.
- En effet, on ne peut pas se permettre de rater une foire".

Nous nous sommes attablés avec deux de ses voisins et amis. Nous parlions des connaissances modernes sur l'élevage, de la stabulation et surtout de certaines scènes du matin où des paysans s'étaient fait rouler par les maquignons. Le patois occitan tonitruait dans la petite salle du restaurant. Mais, Hypolite, m'adressait la parole en français, en abordant la première des quatre tournées (nous étions quatre à table !). Alors, en parlant de savoir faire, il me regarde fier et sûr de lui :

- Vous comprenez, un paysan sait toutfaire. Tout. A 35 ans s'il a travaillé avec son père, il sait tout faire. Il suffit qu'on lui en donne les moyens".

Un des paysans du groupe m'expliquait aussi qu'il était là à la foire pour s'informer, afin de ne pas se faire "couillonner". Un autre de La Brousse me disait :

"Les cours, les cours.... on en est au courant comme çà. Il faut s'informer, être vif. Cà se sait vite dans le pays".

En fait, cette expression "comme çà", donnant l'impression d'une information attrapée au courant d'air, était obtenue grâce à un système bien structuré de relations à des liens fidèles et soigneusement entretenus avec les paysans les mieux placés . Il y avait les "autres", les acheteurs, les marchands, les maquignons, qui fixaient et marchandaient les prix. Pas de pitié entre ces autres et les paysans vendeurs.

.../...

"Les seigneurs, mon ami, ont changé de poil, ils ne saignent plus, mais ils sont toujours là, plus malins qu'auparavant. Le féodalisme n'est pas tombé".
"Ils se foutent de nous" - ajoutait un autre".

J'avais moi aussi flairé une odeur de bataille invisible dans cette esplanade de la foire à bestiaux, où les hommes, habillés à peu près pareillement se déplaçaient calmement, s'informaient, discutaient et soudain guidés par l'oreille et l'oeil attentifs se déplaçaient vers quelque marchandage qui s'entamait ici et là. Le patois occitan y était à l'honneur. C'était là que se décidait, au long de l'année, l'économie des paysans. Sur cette esplanade, il n'y avait que des patrons. Mais ils ne se faisaient pas d'illusions. Il y avait sur la même esplanade, des gros et des petits :

- *"Le pays des petits, vous venez de le voir, est terminé. Il n'y aura plus que les gros qui auront tout, même les espaces verts".*

La foire demeure pour les paysans le canal d'information passant par le réseau des liens de confiance. Bien plus qu'un lieu d'échanges économiques, la foire est une célébration des amitiés, un carrefour de rencontres où les liens se soudent et les nouvelles de tout le pays sont diffusées, commentées, digérées. En sortant de la foire, vers midi, ces hommes sont allés retrouver leurs femmes qui avaient passé la matinée à faire des courses. Aucune question ne pouvait être rapportée sans réponse. Ainsi, le bar ou le restaurant, les petites places autour de l'esplanade étaient indispensables. Et elles explosaient de monde. Là aussi, tout début de rencontre était marqué par une rapide poignée de mains, accompagnée d'un soulèvement à peine perceptible du bérêt. Les réseaux d'information économiques n'y étaient pas dissociés des relations affectives.

.../...

Quant aux marchés, rien ne s'y passe. Aucun intérêt spécial ces stands que l'on retrouve partout en France et en Occident. Chez l'épicière, chez le boucher, chez le boulanger,..... c'est différent. Ces lieux sont aussi les supports de communication paysanne.

- la veillée et la fête votive, les deux supports de communication de la culture vivante du Mont Lozère, vivaient moins que la foire. Il fallait du monde et aussi un rythme de travail détendu pour tenir les veillées et pour faire la fête votive. En plus, il fallait y croire. D'autre part, une veillée ne se faisait pas pour la veillée. Ce serait oisif, contraire à la nature même de cette culture où l'oisiveté est le vice le plus grand. On se réunissait pour quelque chose. Tout le monde travaillait, bricolait, on jouait, ou racontait des nouvelles, ou discutait, ou bien commentait à partir de la lecture de la Bible (chez les Protestants). Aujourd'hui le travail des machines, et la disparition des jeunes, rendait les veillées quasiment inexistantes.

J'ai vécu tout de même quelques veillées de cet hiver de 1971. J'ai pu faire l'expérience que pour tenir dans ces veillées il me fallait absolument vivre le rythme détendu des familles paysannes. En d'autres termes, il me fallait absolument : réapprendre à vivre lentement.

le travail en commun. Un autre support de communication important dans la vie de la culture vivante du Mont Lozère, n'était en vigueur que lors des cueillettes des myrtilles (Finiels) ou de châtaignes (un peu partout).

LA ROUTE n'a plus guère de fonctions sociales.

.../...

Néanmoins, à l'intérieur des villages encore vivants comme à La Brousse, aux Bondons, à Finiels, à Fraissinet de Lozère (un peu), à Malbosc (un peu), au retour du travail coïncidant avec la rentrée des bêtes les rencontres sont encore nombreuses dans les chemins provenant des champs. Aux Bondons, l'abreuvoir communal sert encore. Les paysans y amènent leurs veaux et leurs génisses avant de les rentrer. De même, dans cette localité, il y a encore un berger du village qui garde les moutons et les chèvres de tous. Dès sa rentrée le soir, chaque propriétaire sort à la rencontre de son troupeau, et chaque matin il va le rendre au berger. Ainsi, chaque jour, tout le village se rend compte de l'état de santé, de la présence, de l'absence. En outre il y a les courses communes à la ville.

LES CULTES des dimanches matin, sont de plus en plus abandonnés, non pour une raison doctrinale ou morale. "Parce que çà n'intéresse plus les paysans" me disait un villageois de Finiels. Aux Bondons, le dernier curé venait de quitter définitivement le village, après mille ans d'existence de cette paroisse.

LE BI-LINGUISME.

Tout Lozérien adulte du Mont Lozère est bi-lingue. Deux exceptions : un berger transhumant qui s'exprimait mal en français, et un villageois isolé près d'Ispagnac qui ne parlait bien ni l'une ni l'autre des deux langues.....

La scolarisation a été faite en français. Aucun des vieux paysans n'est allé au delà du Certificat d'Etudes Primaires. Ceux qui l'ont obtenu avaient quitté le pays :

"L'école est une usine de fainéants et de chômeurs. Tout ici s'effondre. Personne ne veut plus faire paysan. Les filles deviennent trop savantes, elles ne veulent pas épouser des paysans. Ceux qui réussissent à l'école, quittent le pays".

.../...

Ces mots ont été prononcés par A., 46 ans et par F., 71 ans, au sud du Mont Lozère. Ont été confirmés partout ailleurs.

Mais ce bi-linguisme est essentiellement oral. Par là il est porteur de la mémoire collective et gardien de la sagesse des vieux.

-/L'ESPACE ET LA PAROLE/

L'occitan et le français ne couvraient cependant pas les mêmes territoires. La sagesse et la mémoire accompagnent elles aussi ces découpages territoriaux de la parole.

L'Occitan couvrait le territoire affectif et discontinu de la ferme, et du village, de la cuisine, des veillées, du commérage, de l'éducation des enfants, des repas, des rencontres parentales, de randonnées de chasse, des foires, des fêtes et des deuils familiaux, des prières et des jurons, des insultes et des flatteries envers les animaux. Il couvre sur le territoire du village le terrain du jeu de boules, l'Occitan étant le gardien de la tradition depuis des siècles. Toutefois l'occitan couvrait n'importe quel territoire dans les moments de colère : c'était le droit sacré du juron. En effet, c'était l'occitan et non pas le français qui servait de réservoir aux jurons capables de mater toutes sortes de phénomènes débordant l'ordre des choses : les bestiaux rebelles, le gibier, les injustices, les regrets, les outils incommodes, le mauvais temps, le feu envahissant, l'eau, le froid, la neige, le vent, la chaleur, les enfants, la femme, la famille, les touristes, les autorités, le gouvernement, les autres, Dieu. La hiérarchie du juron m'est apparue inversement proportionnelle à celle du sacré : en haut de l'échelle, Dieu et la femme. En bas: le cochon, le chien et la vache. Par rapport aux symboles végétaux et minéraux : en bas, se tiennent les légumes les plus courants. Alors, le secret de l'efficacité du juron consiste à brouiller les extrêmes de l'échelle hiérarchique, en la mettant à plat, sens dessus-dessous : accoller Dieu au cochon ou inversement, la mère à la putain, les enfants et les amis aux sales bêtes ou aux ordures. Bien entendu, les selles humaines composaient obligatoirement toutes les sauces des jurons. Plus gentiment, le juron devait ranger

.../...

quelqu'un du haut de l'échelle humaine, au sommet de l'échelle des légumes ou des moutons. La formule la plus terrible de toutes, et efficace comme le cri précédant le coup de karaté, était le mélange concentré de trois échelles en répétition saccadée. Il allait sans dire qu'on excommuniait mieux le voisin en l'insultant en français qu'en patois. L'insulte en patois est une punition, non une excommunication. Ainsi, les animaux aimés, comme le chien et le chat, sont rejetés invariablement en patois. Ces animaux ne sont nullement francisés. En outre, il va sans dire que ces foudres affectives sont réservées plus souvent aux hommes qu'aux femmes.

L'Occitan la langue des connaissances techniques paysannes est la langue de l'émotion profonde, de la camaraderie, de l'amitié, de l'amour.

Les enfants savent très bien, au mètre près, où commence l'occitan et où se termine le français. A l'école, c'est le territoire du français. Le français, couvre le territoire de la ville, des rencontres avec les étrangers, de l'audition de la télévision, de la fréquentation de l'école et de l'église, de la correspondance ou du courrier, de l'armée, de la guerre, de la France. Bien sûr il s'agit d'un territoire moins affectif que celui de l'occitan, un territoire de prestige. Il est le véhicule de l'industrialisation, de la technicité, de l'argent, du gouvernement, des réussites sociales, culturelles et économiques. Le français ne pouvait pas être ignoré par le paysan, les jeunes parlent de moins en moins l'occitan, quoique j'ai observé un renouveau occitan chez les jeunes des Bondons et de Finiels, par exemple.

Chacune de ces deux langues aux territoires spécifiques, porte en elle une histoire exprimant deux types différents de rapports de l'homme et du milieu, deux identités. L'identité d'un paysan du Mont Lozère n'est pas la même selon qu'il s'exprime dans un endroit ou dans un autre. Sans doute cela expliquet-il que la libération de l'espace ne peut pas être dissociée de la libération de la parole pour toute culture dominée.

.../...

LA PERSONNALISATION DES FONCTIONS ET DES EVENEMENTS SOCIAUX

Le caractère d'immédiation de cette culture vivante est manifeste dans la prépondérance des liens personnels avec l'administration, dans l'importance des notions de mérite et de faute en ce qui concerne les évènements publics. Ce n'est pas avec l'administration, mais avec l'administrateur qu'on a affaire. L'efficacité ou l'inefficacité de l'administration dépend beaucoup plus des responsables que de la structure de l'administration ou des équipements ou des moyens ou de la planification.

Souvent, par exemple, on me citait la sympathie dont avait joui le "Parc des Cévennes" auprès de certains paysans de la Zone proprement dite lors de la phase préparatoire à sa création et à son installation. Une des raisons invoquées était toujours les liens amicaux et respectueux qui liaient le Directeur de la Commission Parc et les paysans. Ce Directeur venait personnellement parler avec les paysans, entrait chez eux, les écoutait, les prenait au sérieux.

Chez beaucoup de paysans -jeunes, vieux, hommes ou femmes- les analyses dépassent ce niveau personnel des évènements ou de la dynamique des institutions. Ils arrivent directement à l'analyse des structures au-delà des mérites et des fautes. Et ce n'était pas forcément les plus instruits ou scolarisés. Mais ce comportement intellectuel ne laisse pas pour autant de côté cette personnalisation des fonctions administratives.

CHAPITRE III

LES PAYSANS DU MONT LOZERE ET LE TEMPS

"Lentement. Il faut apprendre à vivre lentement. Or, çà.... ce n'est pas facile pour nous les urbains qui avons été habitués à ne pas perdre du temps, à être efficaces, à aller vite, le plus vite possible".

Cette lenteur qu'observait un ingénieur agricole et avec laquelle tous les paysans étaient d'accord, se déployait dans les rythmes de toutes les activités :

"Nous, on ne regarde pas la montre. On prend notre temps".

Dans ce chapître, mon propos sera de faire apparaître la structure et la dynamique du temps vécu des paysans du Mont Lozère. Mon hypothèse pourrait être ainsi formulée : la relation avec le passé, le présent et l'avenir est biologique. La perception du temps ne se dissocie pas de l'ensemble des rapports immédiats que l'homme vit avec les autres, les choses, les animaux et les évènements, leur environnement. L'avenir n'est pas l'année d'après, mais plutôt le "fils". Le passé n'est pas non plus en 1930, mais plutôt "au temps de mon jeune âge", "au temps de mon grand-père" ou "au temps de mon père" c'est un passé indifférencié.

LE PAYSAN DU MONT LOZERE ET LA PERSONNALISATION DU TEMPS.

F., qui évoquait, comme s'il était devant ses yeux, le temps des moissons s'est tû un moment et m'a dit :

"Et si on prenait encore plus vieux, au temps des diligences, c'était encore mieux".

A., son frère, en concluant sa description des évènements survenus en 1912 sur la ferme de Feullières me commentait :

"Maintenant, c'est vieux tout çà".

.../....

Le paysan ou la paysanne qui parle du temps passé s'y situe littéralement en témoin, comme si ce temps était un lieu, un espace précis. Ce temps vécu ou témoigné, en aucun cas ne peut être dissocié de l'espace vécu ou témoigné. Quand F. parle de sa ferme à Issenges, nous avons bien l'impression sinon la certitude qu'il parle de sa ferme comme d'un être vivant qui a l'âge qu'il a (70 ans). De même, pour D. à La Brousse, ou Mme. M. à Ruas, qui sont octogénaires, l'histoire du pays, s'étend de leur personne présente vers le passé et vers l'espace qui est là devant leurs yeux. De même, en parlant du petit de 8 ans ce même temps devient jeune puisqu'il n'a que 8 ans. Du passé à l'avenir, donc, le temps passe symboliquement par le sang des habitants. Il n'est jamais abstrait, mais toujours imbriqué avec l'existence concrète. C'est dire que ce temps meurt avec la mort du pays. Il est une composante vivante de la culture vivante.

Une remarque importante concerne l'emploi du pronom personnel ON employé à la place du JE et même à la place du NOUS tout en se situant apparemment comme une troisième personne Il ou Ils.

Chaque fois que les paysans me parlaient en troisième personne, en employant le pronom ON, ils s'y incluaient. Le ON était la désignation de l'identité collective.

"Dans le temps ON faisait ceci..."

Lorsqu'ils ne s'y incluent pas, ils parlent en ILS :

"Alors, ils ont dit...."

Parfois, en parlant de leurs ancêtres qu'ils n'ont pas connu personnellement, ils s'y réfèrent en termes de ON au lieu de EUX.

.../...

L'AVENIR étant personnalisé comme le passé, était sous la seule responsabilité du patron de la ferme au même titre que le troupeau ou les champs :

"Chaque jour il faut que je me trace mon lendemain," - me disait F., 70 ans.

M.M. 52 ans, en paraphrasant affirmait de même :

"- Pour nous ici même pour un pauvre bougre de paysan comme moi, il faut toujours savoir prendre l'initiative. Moi aujourd'hui qu'est-ce que je vais faire. Tandis que l'employé d'usine, tous les jours il sait ce qu'il doit faire. Moi, tous les matins je me dis : qu'est-ce que tu vas faire ? Ah, je.... Et je prends l'initiative : ah il faut que je fasse çà, puis çà, puis çà..... C'est pour çà.... C'est pour çà qu'on n'est pas libre, on est patron de nous-mêmes et surtout l'esclave de notre bétail. Si on se mettait ensemble comme dans l'Aveyron.....

Et le vieux et sagace D., de La Brousse :

"Travailler peu à peu, peu à peu, épargnant ici et là, achetant morceau après morceau jusqu'à devenir patrons. Des petits patrons, mais des patrons. Alors on est libre, on peut faire ce qu'on veut, organiser SON TEMPS comme on veut, être indépendants, chez soi".

Impossible de maîtriser l'espace ferme, en être patrons, sans devenir simultanément PATRONS DU TEMPS, et inversement. La liberté concrète est pour eux : la maîtrise de l'espace-temps et du temps-espace.

J'ai souvent vu mes interlocuteurs diriger leur regard vers le ciel, essayant de sentir l'humidité de l'air, la direction du vent, sa qualité. Si nous étions à l'intérieur, auprès de la cheminée, alors j'observais les mêmes paysans analyser avec attention la qualité de la braise, qui pouvait leur signaler la provenance et la qualité du vent et par là leur donner la prévision du temps du lendemain :

.../...

"tu vois, quand la braise est vive comme çà, c'est que l'air est vif, le vent du nord va souffler. Il fera froid".

Bien d'autres conséquences athmosphériques sont déduites de la qualité des braises et des tisons ou de la fumée du foyer. Le tout, bien entendu, est relié à une minutieuse casuistique sur la qualité du bois, son âge, son degré d'humidité. La qualité du temps futur sur le plan météorologique, est aussi saisie dans la disposition du troupeau sur la montagne : s'il broute en ordre dispersé c'est le vent chaud du midi qui vient. Si, par contre, il broute en ordre serré, le train arrière au nord : pas de doute, c'est le vent du nord, le vent du froid. Partout dans les prés, les herbes, les fleurs parlent à mes interlocuteurs-bergers de l'avenir concrèt du temps.

Evidemment en hiver, mes préférences concernant le temps du ciel ne coïncidaient pas nécessairement avec les préférences de mes interlocuteurs : le temps bon ou mauvais dépend étroitement des besoins de la ferme.

L'AVENIR DU PAYS qui est à la fois celui des saisons, celui de la ferme, celui de la santé, celui de la politique et de l'administration, celui de la famille : (et le tout ne faisait qu'un seul ensemble vécu). Elles étaient vécu sous le même principe fondamental le temps biologique.

A. 46 ans : "L'avenir c'est une chose curieuse. Les gens foutent le camp du pays, les campagnes se désertent. Pour sauver le pays, il faudrait pas que les campagnes se désertent".

.....

Techn. 40 ans :

"Les paysans savent tous très bien ce qu'il faut faire pour se tirer de la situation actuelle. Mais, les Lozériens sont les plus individualistes du monde. Il faudrait leur donner une médaille d'or pour çà".
(Au lieu d'individualistes, un paysan du Lozère aurait dit "libres").

A.M. 46 ans :

"Les paysans savent tout faire... Il suffit qu'on leur donne les moyens".

H.D. 70 ans : (ancien Maire de sa commune pendant 25 ans) :

"L'avenir c'est le tourisme et le reboisement. Il faut se mettre ensemble, se remembrer, et puis faire autre chose que l'élevage, changer de moyen de vivre. Faire le tourisme le cheval, l'exploration forestière".

Mme G.75 ans :

"Cà va, çà va jusqu'à la fin".

Vieux de l'Hospice de Florac :

"Lozère, pays de misère, ravitaillé par les corbeaux".

Un peu tous *"Les jeunes s'en vont tout est fini".*

F 71 ans : *"Les gens travailleront en équipe. Ils feront de l'élevage et des bêtes sauvages".*

Techn. 30 ans: *"Reboiser d'accord, mais ils n'acceptent pas de le faire en salariés. Chaque mois, des dizaines de millions partent de la Lozère dans les poches des bûcherons Portugais et Espagnols parce que les Lozériens ne veulent pas faire ce boulot en salariés = 1.000 FN par mois, plus gîte et couvert, avec droit au jardinage".*

Un paysan parlant des autres :

Ils se font rouler par fierté, et non pas parce qu'ils sont naïfs".

Un jeune paysan entrepreneur face aux difficultés venues du passé politique :

"Depuis des siècles, surtout depuis les guerres de religion, les Cévenols se sont cachés, retirés dans des endroits inaccessibles pour que personne ne les voient".

Un vieux paysan :

"Eh oui, vous comprenez, le pays est pénible et la vie d'un paysan est très dure. Moi-même si j'avais un fils je ne l'empêcherais pas de partir, je crois. Je le comprendrais très bien. Personne veut plus faire paysan".

.../...

Un autre vieux, encore patron de sa ferme :

- "Maintenant ils ont foutu le Parc. On va voir ce que çà donne. Le pays a d'autres moyens de se tirer d'affaire sans être parqué, isolé, pas de français à part entière. Alors !..... Idée de Californie où il y a des immensités désertiques. Mais ici c'est habité depuis mille ans, deux mille ans ou plus. C'est un pays de traditions, de travail familial, fier de sa liberté et de son autonomie. Il aurait fallu plutôt l'aider à se tirer d'affaire en tant que Français à part entière. Maintenant on nous a parqués. On n'est plus libre maintenant. On ne peut plus faire ce que nous voulons. Et le Parc va mettre des interdictions, il va s'étendre. Un pays d'air, s'il est pollué, tout est perdu.....

Ils n'ont pas consulté les paysans. Et les fonctionnaires du Parc ne sont pas des paysans.

"Il faudra que quelqu'un de millionnaire s'intéresse a notre pays et vienne investir ici. Mais, il faut quand même qu'il voit derrière ce qu'il va mettre, si c'est rentable. Alors, nous on pourrait s'en sortir nous mêmes avec le tourisme du village".

Dans le Mont Lozère, les jeunes qui restent sont surtout des garçons. La succession des terres se fait toujours par voie masculine. Celà n'aide sans doute pas à rester au pays. Ce fait inquiète les paysans âgés qui ont une succession difficile à assurer :

"Si au moins elle (sa belle-fille) avait un fils.... Mais avec les deux filles qu'elle a..... elles iront en ville s'employer, elles ne pourront pas tenir la ferme".

M.P. 50 ans : 2 enfants en âge adulte qui restent dans la ferme :

"L'avenir.... des jeunes filles pour ces deux garçons. Des parisiennes..... peu importe. Pourvu qu'elles veuillent faire paysannes ici".

En aucun moment, les paysans ne démissionnaient de leur responsabilité personnelle à l'égard de l'avenir, même si la plupart le voyait déjà très compromis. La plupart envisageaient avec réalisme la transition entre un passé et un avenir de nature différente :

"Maintenant, c'est pas pareil" me disaient tous ou encore :

"Même si je n'aurais planté que 100 Kg de patates, il me fallait quand même une machine pour me les arracher. Je n'ai pas que çà à faire".

Et, d'une façon plus générale : le compromis réaliste :

A. 46 ans, 4 enfants :

> *"Moi, je suis déjà malheureux, et mon père n'était déjà pas heureux aux champs (abandonnant les cultures sur ses 74 ha, il se consacrait surtout aux moutons). Il ne gagne pas sa vie ou presque rien. Par Dios !..... c'est peut-être parce qu'on n'apprécie pas notre vie assez. Alors, qu'est-ce que tu veux que je fasse là où tu vis ? Parce que, pour travailler les champs, c'est bien beau mais.... il ne faut pas être un mou. Il ne faut pas planter les pommes de terre quand il faut les arracher".*

S'il fallait résumer toutes les conditions de maîtrise de cet avenir Lozérien, il me semble que je retiendrais cette parole :

"Dans le temps çà allait parce qu'il y avait du monde et on travaillait tous ensemble. Maintenant on ne peut plus le faire. On ne peut plus faire. On ne trouve plus personne". (F. 71 ans, célibataire, seul).

.../...

En effet, tout en étant fiers de leur propre autonomie et fiers de leur maîrise de l'espace-temps, les paysans du Mont Lozère sentaient une absence dramatique : celle d'un tissu social suffisant. L'espace de vie a été élargi depuis une génération. Auparavant la plupart des paysans n'ont quitté le pays que pour le service militaire ou la guerre. Les quelques rares sorties ont été le fait des enfants émigrés vers une ville lointaine. Mais, depuis, la parution de la voiture a changé l'espace de vie pour beaucoup.

"Beaucoup de paysans, le dimanche ou le samedi, prennent la voiture pour aller comme çà, aller loin, tout juste pour aller au-delà du monde qu'ils connaissent déjà".

Cette extension de l'espace vécu coïncide avec le changement dans la perception du temps vécu : les déplacements à pied confèrent à la durée une densité tout autre, et les rythmes des évènements aussi. Une chose est la marche des moutons vers l'Aigoual ou vers le Larzac, une autre est le même déplacement fait en camion - comme il est prescrit maintenant, depuis 1971. Le changement de la durée, dans l'espace parcouru est aussi une accélération vers l'avenir : la durée en changeant de vitesse rend aussi l'avenir plus proche. L'activité est plus nerveuse, plus agitée. Bref : les gens qui se déplacent plus vite et plus loin dans l'espace c'est dans ce type de culture vivante, la cause d'une durée vécue plus rapide de l'abrègement de l'existence. Cette compression du temps et de l'espace déclasse les vieux de leur dignité au profit des âges plus robustes et plus aptes à la maîtrise des outils nouveaux.

LE PAYSAN ET L'ANALYSE DE PROBLEMES

En Occitan ou en Français, lors des courses en ville, à l'occasion des veillées ou des randonnées de chasse, l'analyse de situations, les questions ouvertes alimentent les conversations. Normalement, il est vrai, ces paysans parlent peu et réfléchissent beaucoup surtout pendant l'été et l'automne lorsque leurs travaux s'étalent de l'aube au crépuscule ; le travail isolé, rend alors plus aisée que jamais cette réflexion solitaire l'hiver est le temps de la parole par excellence.

.../...

Mon interlocuteur des pages suivantes est un homme de 50 ans, père de sept enfants, maître de 50 hectares. Sa maison faite de sa main est dotée de tout le confort, le hangar abrite un équipement agricole, à côté des étables où il élève quinze vaches, des génisses et des veaux. Cet homme peut paraître tout autre qu'un paysan. Il lit des revues spécialisées, ses enfants font des études, ses rencontres avec des amis ou des étrangers urbains sont nombreuses. Sa femme ne détonnerait pas à Paris. Toutefois, ce sont des paysans, dès qu'il s'agit d'affaires importantes à résoudre ; les structures intellectuelles alors utilisées sont orales, la sagesse des vieux campagnards prend sa place dans les jugements. En outre, malgré le fait qu'il se dit un "bougre de paysan", esclave de ses bêtes, il déclare se plaire au Mont Lozère comme nulle part ailleurs.

Il ne se réfère qu'occasionnellement à des informations abstraites véhiculées par des lectures ou par les étrangers ou les amis urbains.

La structure de son analyse est la même que celle des récits témoignages, présentés dans les chapîtres précédents. Il est lui-même le témoin premier de sa vérité. Sur la colline, il a aménagé une piste de ski pour une colonie de vacances et pour des touristes éventuels.

"- Vous étiez donc moniteur de ski ?
- En 40-45, quand j'étais célibataire. Là en Savoie, Chamonix, Val d'Isère. Marié en 47, je suis venu ici quoi.
- Ici toutes les cheminées fument. C'est ce putasse de vent du nord-est, qui vient là de l'Angleterre. Ici çà tourmente çà enlève la neige.
- Cà serait votre rêve quand même.....
- Oui, parce qu'il n'y a que çà pour le tourisme. Et à l'été ils viendront. L'hiver, là, vous voyez, tout le monde fout le camp. Et alors, quand çà fait mauvais temps,.... c'est fini ! Contre le vent ? - il y a des journées que çà fait VLAMP ! que çà bouche tout. C'est le vent notre ennemi. En Savoie où il faisait froid plus qu'ici.... mais il n'y avait pas de vent. Pas de cailloux. Puis çà crée du mouvement. Puis, à ce moment-là il y avait des hôtels, il y avait tout. Les paysans, après avoir soigné les vaches, ils allaient faire remonter le..... çà les

faisaient gagner du pognon. Il fallait le tirer le..... Ah, quand on devient vieux on perd la mémoire de ce putain de mot.... le téléphérique, Tout s'écoulait avec des avalanches et tout. Il y avait des paysans qui avaient 6 ou 7 vaches. Ils soignaient leurs bêtes le matin : un conduisait la traine, l'autre..... tout le monde travaillait. Les filles, au lieu de foutre le camp, -ici toute la jeunesse s'en va ! Il y a l'école : une fait infirmière, l'autre dactylo,.... - toutes ces jeunes travaillaient à monter des bazars, des bistrots, pour recevoir les gens. Toutes les filles travaillaient là, restaient là. Tandis qu'ici.... les filles, veux-tu qu'elles épousent un paysan ? Tu crois que çà les intéresse, aller traire les vaches, tch, tch.... et puis soigner les cochons ? Ecoutez, c'est pas un boulot de femme çà, soigner les cochons et traire les vaches. Il faut avouer que c'est pas un boulot de femme ! Malgré tout, si la femme ne s'occupe pas de la ferme, çà va pas aller non plus. Il faut que la femme ait assez d'argent pour vivre comme à la ville, çà va pas aller çà. Si elle ne sait pas traire la vache ni..... çà va pas aller non plus. Faire comme à la ville s'occuper de la maison seulement ? Ca peut pas aller çà. Elles s'en vont alors !.... Cà peut pas aller. Les jeunes gens ne trouvent pas de femme ! Et alors ? Ils restent célibataires et puis quand ils arrivent à un certain âge, qu'il est tout seul, et sans femme et sans rien, c'est comme tout le monde... Alors ! Ici moi j'ai encore un peu d'espoir pour le pays mais il faut changer notre système.

- Comment çà ?

- Ah, il faut changer. Il faut se tourner à autre chose. Même l'élevage, oué, je pense qu'il faut.... simplement le supprimer. Se mettre à faire autre chose : exploitant forestier (les Eaux et Forêts achètent toutes les terres disponibles), tourisme, bâtir des hôtels, recevoir les gens....

- Faire l'industrie de l'air et de la lumière.

- Exactement, eh oui. Ma foi, labourer les terres à labourer et,.... Pf.

.../...

- Au départ, il faudrait un grand capital pour monter cet équipement.
- C'est ce qu'ils ont fait en Savoie : des gens qui avaient du pognon ont compris la chose et ont investi. Et ce sont pas les gens de là-bas qui ont fait çà. Moi, moi j'ai pas de sous moi ! V'voulez que je bâtisse un hôtel là dans ce champ.... 200, 300 chambres.... avec un élevage de vaches ? M'endetter pour le reste de mes jours ?.....

Alors je préfère vivoter comme je peux. Et en attendant, le pays.... tandis que là-bas en Savoie.....

C'est malgré tout un pays plus touristique que nous, la Savoie. Il faut l'avouer. Et surtout au point de vue neige, çà n'a pas de comparaisons avec ici. Alors ils ont trouvé des gens qui ont prêté de l'argent pour bâtir des hôtels et tout.

Mais pour revenir à mon histoire de 40-45, je me souviens très bien que c'était le téléphérique, le téléphérique de Solèze qu'ils venaient de construire. Il était tout récent. C'était en 45 ou 46. C'était une société ou compagnie de Paris qui avait bâti cet engin. Quatre millions ! Pour l'époque c'était considérable ! Il y avait pas chez eux un pauvre bougre de paysan qui aurait 4 millions pour un téléphérique. Mais en attendant, ils ont vendu leurs terrains et maintenant ils sont employés mais qu'est-ce que çà me ferait si quelqu'un vient m'installer un téléphérique ici... et l'hiver çà me ferait boulonner là. Je travaillerais là pour distribuer des tickets ou.... qui est-ce qui va foutre à.... pour installer un téléphérique ici ? Et encore faut-il que ceux qui investissent de l'argent ici - 100, 200 millions ou plus - faut-il qu'ils voient quand même derrière.

Mais en attendant çà a fait travailler les gens de là-bas. Cà a fait que les gens de Savoie sont restés en Savoie. Alors que la Savoie c'était un pays pauvre, même peut-etre plus pauvre qu'ici - c'était tout en pente. Et le pays était pénible. Mais l'industrie d'hôtellerie, les skis, les sports d'hiver et tout.... çà fait que maintenant c'est un pays riche, la Savoie, parce que les gens de l'extérieur, des gens à pognon quoi, ont compris et ont investi.

.../...

Si un jour quelqu'un de milliardaire prétend qu'ici il y en a des revenus à tirer, il est possible que..... En attendant, eh, eh, eh,.... il n'y a pas encore quelque chose.

Pour nous ici, pour les sports d'hiver, il ne faut pas y compter parce que nos hivers n'ont pas beaucoup de neige, alors ici il faut compter surtout sur l'été, attirer surtout les gens l'été.... J'aime mon pays, mais la terre j'aime pas. J'aime la montagne".

.....

L'analyse s'est poursuivie encore pendant les heures longues et calmes de cette journée hivernale. La conversation coulait dans les méandres de cette forme de pensée existentielle où les thèmes surgissent comme les herbes ou les plantes balisant au hasard le chemin du promeneur. A chaque pas, un thème précis se trouvait entouré d'une constellation thématique qui tournait dans l'espace historique de l'orateur. Ainsi, par exemple, impossible d'éviter le développement du thème parallèle de l'exode des jeunes filles, ni celui de l'apport des capitaux exogènes pour la réussite paysanne, ni, moins encore, celui de la fumée qui nous obligeait à nous regarder pliés en deux, devant la cheminée. Il ne s'agissait pas de parenthèses ni de digressions, mais bien au contraire de la trame véritable de l'analyse existentielle ou biologique d'un problème. Sans celà, l'argument n'aurait pas été situé et aurait perdu toute chance de compréhension.

Mon interlocuteur ne se référait pas à l'action de développement du tourisme Savoyard en termes d'information impersonnelle ou abstraite. Il se tenait rigoureusement à l'intérieur des cadres de référence de son expérience. Il en faisait de même à propos de la situation touristique de son village. Son analyse allait donc tout naturellement comme un fil d'un point à l'autre des deux termes de comparaison à l'intérieur de la même expérience vécue par lui. De ce fait, ses conclusions, tout en attendant des compléments et des interprétations plus appropriées, ne pourraient pas être infirmées par d'autres arguments qui ne seraient de même nature que les siens. Il allait de soi que si je lui avais opposé

.../...

des arguments de type abstrait ou objectif, mon interlocuteur n'aurait pas été réduit au silence, étant donné son information étendue grâce à d'autres moyens que ceux de son expérience. Mais, en agissant ainsi envers lui, j'aurais été en décalage de communication, de structure d'analyse. En d'autres termes, je l'aurais induit à parler une autre langue. Dans d'autres cas, j'ai observé que ces changements de structure de discussion entre des pays et des techniciens ou des étrangers, avaient comme conséquence la réduction du paysan au silence. C'était aussi pénible que de voir quelqu'un obliger son interlocuteur à parler avec lui en langue étrangère.

Je voudrais faire remarquer pour finir que je n'ai pas d'instance normative pour affirmer que l'analyse existentielle est efficace ou inefficace. Il n'est de mon propos de démontrer que les analyses existentielles parviennent ou non à un niveau que l'abstraction pourrait atteindre en dépassant les cadres personnels de référence. Il ne m'est d'ailleurs pas du tout évident que ces paysans soient incapables d'analyses abstraites, politiques ou autres par le fait qu'ils savent bien utiliser l'outil d'analyse existentiel.

LES PAYSANS ET LES CHANGEMENTS ALIMENTAIRES

A l'instar des outils modernes, les aliments industriels étaient largement apparus sur les tables et dans les cuisines du Mont Lozère, à l'époque de mon séjour. Or, dans leur rapport intime et continu avec la terre, les végétaux, les animaux et l'environnement local, le "bien manger" tenait la première place, quoi que l'on en dise de la frugalité proverbiale des Lozériens et des Cévenols. Je reviendrai sur leur perception de la santé. Ici l'objet de mon propos consiste à montrer la forme que prenait chez les paysans du Mont Lozère la prise de conscience des changements industriels sur l'alimentation. Encore une fois, je préfère introduire la question par un récit paysan plutôt que par une étude à partir d'enquête. Il s'agit de souligner la structure de cette culture vivante à travers l'alimentation qui évolue, et non pas tellement les composantes analytiques de cette alimentation.

.../...

Nous étions tous à table, à midi, après une matinée de durs travaux dans la cave et après le transport du fumier. Joëlle avait elle aussi participé avec les femmes de la maison aux travaux quotidiens. Le père, 71 ans, et son fils se trouvaient face à face autour de la petite table de la cuisine. A leurs côtés, la grand-mère et la belle-fille, Joëlle et moi. La journée était belle, malgré l'hiver. Il allait falloir sortir les moutons et les chèvres. Les nombreuses poules picoraient autour des animaux domestiques. Les chiens avaient eu une portion du repas des humains -c'était là une prévenance sacrée, même si le patron agrémentait l'offrande de quelques jurons chargés de tendresse.

La conversation allait bon train, jusqu'au moment où un thème apparut avec une telle pertinence qu'il dressa les cheveux de tout le monde en les divisant en deux camps. Tout le monde parlait en même temps et à l'envi. Ce sujet opposa le père et le fils, avec la participation occasionnelle de tous.

LE SENS DU GOUT n'est pas pour eux, quelque chose relevant de la gourmandise, mais très certainement de la sagesse. C'est le goût qui, pour un palais en bon état, décide du bon ou du mauvais état d'un aliment. L'aliment et le paysan entretiennent cette symbiose qui fait que celui-ci sentait immédiatement la qualité bénéfique ou néfaste de celui-là.

Joëlle : - "Maintenant on cherche les protéines du pétrole, des cacahuètes, les protéines qu'il y a dans la viande, le fromage, sont indispensables pour la croissance des enfants. Alors, quand les enfants prennent des protéines animales, ils se guérissent"....
De fil en aiguille, la conversation s'installa dans le domaine alimentaire industriel que les vieux connaissaient très peu, mais dont la belle-fille et le fils avaient eu l'expérience et le mauvais souvenir. Le fils avait même essayé un élevage de poulets au grain. Le père soutenu en celà par sa femme, contestait à Joëlle que les aliments industriels fûssent si mauvais. Ils étaient allés, chez leur fille dans le 14ème arrondissement à Paris, et chez elle ils avaient mangé de la viande très bonne, achetée dans une boucherie de quartier).

.../...

C'était là encore, la règle du récit-témoignage qui était appliquée. Leur goût ne les ayant jamais trompé -Dieu merci- ils ne voyaient pas sur quoi Joëlle s'appuyait pour affirmer que dans la ville on mangeait si mal. Joëlle se fondait sur des arguments de type scientifique et non pas sur ceux de type expérientiel et irréfutables de ses vieux interlocuteurs paysans. Le dialogue n'avançait pas, malgré les motifs avancés avec force des deux côtés. Le décalage sémantique de l'adjectif BONNE accollé à viande, et l'incompréhension du terme PROTEINES n'y était que pour peu de chose. C'est alors que le fils prit la parole à la place de Joëlle pour poursuivre la discussion avec son père. Comme il fallait s'y attendre, il situa d emblée la discussion sur le plan expérientiel ;

Le Père : - En ville on mange bien, même mieux que nous ici.
Vous pouvez demander à ma femme, on était là à Paris, puisque je vous le dis, et on a vu acheter cette viande là dans la boucherie du coin, et on l'a vu préparer, et elle était bonne, très bonne.

.....

.....

Le fils : - Ah, mon père ne dit pas le fond de sa pensée, parce que moi, toute l'abondance, je ne peux la manger moi. Les poulets - j'en ai fait moi- ils sont immangeables. Ecoutez ! Il y a une chose là, sans parler ni de Paris, ni d'ailleurs : même les villageois ONT PERDU LE SENS DU GOUT. (et il martelait ses mots) : Ils n'ont plus de palais !

Le père : - Voilà !
Le fils : - Ils n'ont plus d'odorat !
Le père : - Voilà !
Le fils : - Ils n'ont plus rien !
Le Père : - Voilà, voilà !
Le fils : - Ils n'ont pas de dignité !

.../...

Un poulet qui vient de la ferme -moi je suis bien placé pour le savoir- quand il a bouffé le grain à 50 ou 60 F le kg, il est trop cher à vendre. Alors je ne mange pas du jambon, parce que moi le jambon qui vient du Nord, je peux pas le manger. La viande de veau je ne peux la manger. Parce que je sens le médicament qu'ils ont foutu.....

Le père : - Exactement !

Le fils : - Le poulet d'élevage je peux pas l'avaler parce qu'ils leur donnent toujours pareil. Tandis que nous avons nos.... poulets, avec un goût particulier ! Notre saucisson..... Teh (à son père)..... vous mangerez vous le saucisson malheureux ? Achetez le saucisson malheureux ? Achetez le saucisson à la boucherie, çà vous dira rien ? Cà vaut rien du tout !

Le père : - (acceptant malgré lui l'argument du fils, doute un peu) : houh....

.....

Le fils : - Peut-être les gens finiront par comprendre, parce que quand même !.....

Le père : - (revenant à la charge à partir de son argument): Je pense pas quitter l'idée que le poulet de la ferme que c'est là (il montre le poulet picorant à la porte)....

Le fils : - Avec les poulets d'élevage ? - On ne peut pas comparer çà ! Ils sont obligés de manger des choses à la campagne que dans l'élevage.... Pour déterminer le goût il ne faut pas manger un seul poulet : vous pouvez dire : "C'est un poulet bon !" d'accord, il est très bon, il est bien roux, tout ce que vous voulez.... poulets d'élevage, vous avez oublié ce goût. Il faut manger plusieurs fois pour déterminer le goût.

Moi, vous savez, je ne suis pas gourmand. Vous prenez les truites là de l'élevage et vous prenez là de la rivière. Eh ben.....

.../...

Le père : - Se sentant dépassé par son fils, essaye de changer de conversation. Ils s'adresse à moi, son hôte, et malgré les protestations des femmes de la maison, il me demande d'aller chercher du vin) : Allez prenez du vin. Vous savez où c'est la cave. Il y a des bouteilles tirées de ce que je vous ai expliqué l'autre jour, à côté de la portière, du vin fait l'an dernier. Allez-y, portez-moi une autre bouteille parce qu'on a soif, après toute cette discussion....

Le fils : - C'est très bon d'accord, votre poulet là. Et pourquoi çà se conserve pas ? Pour que çà se conserve il faut des produits chimiques, de la chaleur, tout ce que vous voulez.... que ce soit des poulets, des escarolles.....

Le père : - Jamais je vivrai sans pommes de terre !

Ecoutez, on a mangé au 14ème arrondissement, tous les deux.

On a acheté cette viande dans la boucherie à côté. Elle était bonne (il tonitruait) !.....

Le fils : - (Tonitruant pareillement) : oui c'est très bon, mais je vous dirai : pourquoi çà se conserve pas ?

Le père : - Ah, mais.... en ville c'est plutôt le.... le...

Le fils : - Vous ne pouvez pas conserver un jambon d'un cochon engraissé à l'élevage. Même bien enfumé. Je vais vous le dire pourquoi.....

Le Père : - (Il se voyait décidément battu sur son terrain par son fils. Celui-ci sur le domaine alimentaire avait eu plus d'expérience que lui qui n'avait connu pratiquement que l'alimentation de la ferme). Il se dirige vers Joëlle avec qui toute cette discussion avait commencé et lui dit) :

Et maintenant vous allez boire un coup. Vous avez des joliettes pantalons noirs. Moi les miennes sont vieilles !

Le fils : - (il insiste à l'égard de son père qu'il sait bien ne pas pouvoir accepter d'être battu dans une discussion) : A la boucherie d'Ispagnac.....

Le père : - J'en ai acheté bien plus que vous !

Le fils : - (Il me regarde et commence à rire, accompagné par tout le monde).

.../...

Les moutons bêlaient furieusement dans les deux écuries, appelant le père à ses tâches. Il était déjà trois heures de l'après-midi. Quant au fils et moi, après le café, nous sommes retournés à notre besogne dans les écuries.

Malgré la clarté de ces dialogues pour souligner mon propos, il me semble opportun d'apporter les remarques suivantes :

1 - *la prise de conscience des implications alimentaires des changements industriels, était, chez le fils, occasionnée par le fait qu'il avait une double expérience par rapport au père qui n'en avait qu'une : celle des aliments paysans et celle des aliments industriels. En termes de discussions à base d'expérience et de témoignage il se trouvait avantagé.*

2 - *L'univers des cinq sens du paysan étant entamé par le monde industriel et le contact direct avec le monde au long de toute la chaîne alimentaire étant rompu : la dignité du paysan était compromise. Avec elle son identité, et les sources de sa sagesse. Celle-ci perdait pied.*

3 - *Le combat des deux univers avait son front chez les jeunes générations plutôt que chez les anciens. Beaucoup de paysans, au dire du fils, ne savaient, ne voulaient ou ne pouvaient pas demeurer fidèles à leur dignité alimentaire après avoir perdu le sens du goût. C'était là un problème grave pour lui. (Joëlle, dans son étude sur les "Conditions de la Santé et de l'Alimentation dans un Canton de la Lozère" Paris, 1973, a pu mettre en évidence un autre aspect de cette même évolution de la culture alimentaire).*

.../....

LE PAYSAN DU MONT LOZERE ET L'HISTOIRE

Sur le Mont Lozère, j'ai pu entendre deux types d'"Histoire" : celle qui avait trait aux évènements généraux du pays ou aux vicissitudes de la France, d'une part, et puis l'Histoire vécue par mes interlocuteurs la Tradition consciente - d'autre part.

Cette distinction je l'ai saisie surtout en écoutant des innombrables récits de guerre. Ceux-ci, malgré leur apparente homogénéité ne se répétaient pas, mais décrivaient une autre Histoire : la guerre de celui qui me parlait. C'était les guerres vécues qui formaient le vrai tissu vivant de la Mémoire exogène locale.

Bien entendu, cette façon d'intégrer les évènements nationaux et mondiaux avait souvent très peu à voir avec la structure de l'Histoire Officielle concernant les mêmes évènements. Il était courant d'assister à l'ennui de certaines filles ou garçons lorsqu'on se réfère à ces cataclysmes sociaux et politiques tels qu'ils les avaient appris à l'école ou alors que ces mêmes jeunes gens avaient des grands-pères et parfois même des pères qui avaient vécu ces mêmes cataclysmes. Souvent aussi, ces évènements étaient présents, au cimetière dans une photo, un objet, une armoire, des noms, des épisodes d'enfance.

Quoi qu'il en était, j'écoutais l'histoire racontée par la culture vivante. Dans l'histoire vécue, l'ennemi allemand apparaissait bien plus comme un collègue, une personne aussi malheureuse que le français sur le Mont Lozère. Alors que dans l'histoire racontée par la Culture officielle, la vie des soldats et de la population ne comptait guère, était réduite à des chiffres.

.../...

Grâce aux canaux d'informations aussi divers que l'école, l'église, les commémorations, les émissions de la télé ou de la radio, les journaux (qu'ils lisaient d'ailleurs très peu, mais entièrement comme on lit une lettre), les évènements Officiels étaient bien connus : la guerre des Camisards, la guerre de 1870, celle de 1914, celle de 1940, celle d'Indochine, celle d'Algérie. Mais ces évènements n'avaient pas d'écho en eux. L'histoire économique du pays était, par contre, bien plus marquante, parce que plus durable, plus décisive. Ils se souvenaient bien de leur vie collective, sur ce plan économique : la fin définitive du cycle du ver à soie, le déclin de la châtaigne, l'exode vers les industries du bassin parisien avant la guerre de 14, vers les mines d'Alès après 1920, la récession de 1929, le nombre d'enfants qui diminua dans les familles après 1945, la recherche du confort symbolisé par les voitures, la mécanisation des équipements de l'exploitation entre 1955 et 1970, et enfin pour la génération actuelle, les études par la personne de leurs enfants interposée : pour venir à bout du sous-développement. Résistants depuis des siècles, ils s'étaient toujours méfiés du gouvernement se laissant emporter malgré tout par le devoir religieux envers la patrie, ils s'étaient successivement faits décimer par les guerres, surtout celles de 1914 et 1940, dans lesquelles ils avaient été fantassins. Après les guerres, hormis les médailles et les monuments aux morts, peu d'avantages leur restait au point de vue économique.

Encore une fois, la liaison entre l'Histoire Officielle et la vie du Mont Lozère était, bien entendu, bien plus établie à travers la structure et la dynamique des expériences familiales et villageoises que par des analyses abstraites.

Le défi du Parc National des Cévennes était le plus récent de cette lignée d'évènements qui les rattachaient à la vie politico-économique de la France. Or jamais, dans leur Histoire, les Lozériens n'ont été si vieux et si réduits en nombre. Jamais non plus ils n'ont eu une quantité si considérable de "matière grise" donnée à la France par leurs enfants.

.../....

Parmi ceux que j'ai pu visiter, beaucoup se rendaient compte que cette dernière victoire n'était autre chose qu'un exode définitif de leur "matière grise". Sur le Mont Lozère, l'issue de l'avenir agricole des hameaux, fermes et villages dépendaient presque toujours d'hommes et de femmes n'ayant pas bénéficié d'études au-delà de celles de l'école primaire villageoise. Et cet enseignement avait été pratiquement nul en ce qui concerne les techniques et les modes propres à l'agriculture du pays. Très peu d'instituteurs comme celui de La Brousse qui appliquait la méthode Freinet, centraient les enfants sur la vie du village. Aucune école d'adultes n'existait autre que l'Ecole Ménagère Agricole de Florac. Quelques paysans avaient récemment fait des stages de 100 heures à Mende, d'autres avaient voyagé et participé à des foires ou à des expositions. Certains lisaient des revues spécialisées. Tous pouvaient bénéficier des conseils des techniciens agricoles. Mais les CETA, avaient cessé tôt leurs activités. Et l'essentiel de l'avenir économique de l'exploitation dépendait des connaissances orales traditionnelles. Les programmes culturels de très haute valeur qui se déployaient à Florac étaient conçus pour les touristes et pour les urbains.

Le Pasteur Bonnet, du Pont-de-Montvert, s'intéressait vivement à cet aspect de l'avenir du pays. C'est dans cette direction que des paysans -comme à la Brousse- souhaitaient des veillées économiques dans le programme de l'animation socio-culturelle du Parc des Cévennes. Le folklore et les fêtes étaient appréciées bien entendu, mais ils se souciaient encore davantage de leur avenir économique compromis de plus en plus.

CHAPITRE IV :

LES PAYSANS DU MONT LOZERE ET LES RYTHMES

RYTHMES BIOLOGIQUES ET RYTHMES MECANIQUES

Le caractère le plus évident de la culture vivante du Mont Lozère m'est apparue être celui des rythmes biologiques.

Ces rythmes se présentent tout au début de la phase de synergie avec l'habitant, sous la forme d'une certaine lenteur. J'avais l'impression que les heures et les journées étaient longues. C'était aussi, pour moi, la cadence assez irrégulière, en apparence des efforts au long du travail. Ce qui me paraissait au début comme étant tout simplement une résistance physique, se présentait peu à peu, au contraire comme une certaine modulation rythmique de ce même effort. A la fin de mes observations, il m'est apparu que c'était cette modulation qui rendait possible un travail sans effort chacun savait travailler d'après le rythme qui lui convenait le mieux.

C'est dans les villages du nord du Mont Lozère où le progrès technique a pénétré, que les rythmes biologiques se grippent, bouleversés par la cadence objective abstraite, impersonnelle de la montre. Dans le sud, par contre, c'est plutôt le contraire. Peu à peu, j'ai appris à ne plus porter de montre sur moi.

"Nous, on porte toujours la montre sur nous. Mais pour nos travaux on ne regarde pas la montre. On prend notre temps".

C'étaient les réponses usuelles qui venaient après que je leur demandais pourquoi ils portaient la montre puisqu'ils ne la regardaient pas, ou bien quand je leur demandais combien de temps ils mettraient pour accomplir telle ou telle tâche. Jamais, ou presque, ils n'ont pu fournir une réponse exacte à cette question. Cela dépendait tellement des circonstances que toute norme leur paraissait impossible. En ce sens, le dicton leur paraissait plus exact que la norme temporelle bien que, d'après leur propre remarque, le dicton lui-même n'était jamais qu'une indication générale.

.../...

Les premières observations à propos de la structure de ces rythmes paysans m'ont été rendues possibles dès les premiers travaux dans les étables, dans les bois, et pendant les veillées. Là à un moment ou à un autre, l'observation de la lune était de rigueur. Trois citations pourraient résumer ces observations. Elles se réfèrent toutes au rythme solaire et lunaire. Bien entendu, étant liée aux êtres vivants du milieu, leur culture était marquée et animée par les mêmes rythmes qui ordonnaient la vie des êtres vivants : les rythmes solaires et lunaires.

J'étais occupé à casser le bois avec M.A. à Ruas, sous un froid intolérable. Alors naïvement, je proposai :

"- Tout de même, pourquoi ne pas casser ce bois en automne ou en été quand ce vent et ce froid seront disparus ?"

" - Il faut -me répond-il avec l'assurance d'un paysan averti- il faut couper le bois maintenant qu'il est dormant, qu'il est mort. Il est mieux, il brûle bien, il ne prendra pas des mites si on l'emploie pour les constructions. Il ne pourrira pas. En le coupant maintenant qu'il s'endort jusque là-bas en février, il continuera à dormir après être coupé. Puis, là-bas, à partir de février, il commencera à s'éveiller, à devenir vert. Alors, si on le coupe à cette époque là, il pourrira vite, il brûlera moins bien, il prendra des mites dans les constructions."

Nous étions dans l'étable, à La Brousse, avec M.D. A propos de l'alimentation et de la santé des vaches qui restaient enfermées pendant 4 ou 5 mois :

"- Cà dépend des jours et des vaches. Elles mangent plus ou moins bien selon les jours. D'une façon générale, les vaches d'ici, vers la mi-février, sont très délicates. Elles mangent moins, se tiennent moins bien. Puis après..... vers la mi-février, elles remontent. Cà leur donne un coup. C'est le printemps qui fait çà. Cà leur renouvelle le sang. Remarquez que pour nous c'est un peu pareil :

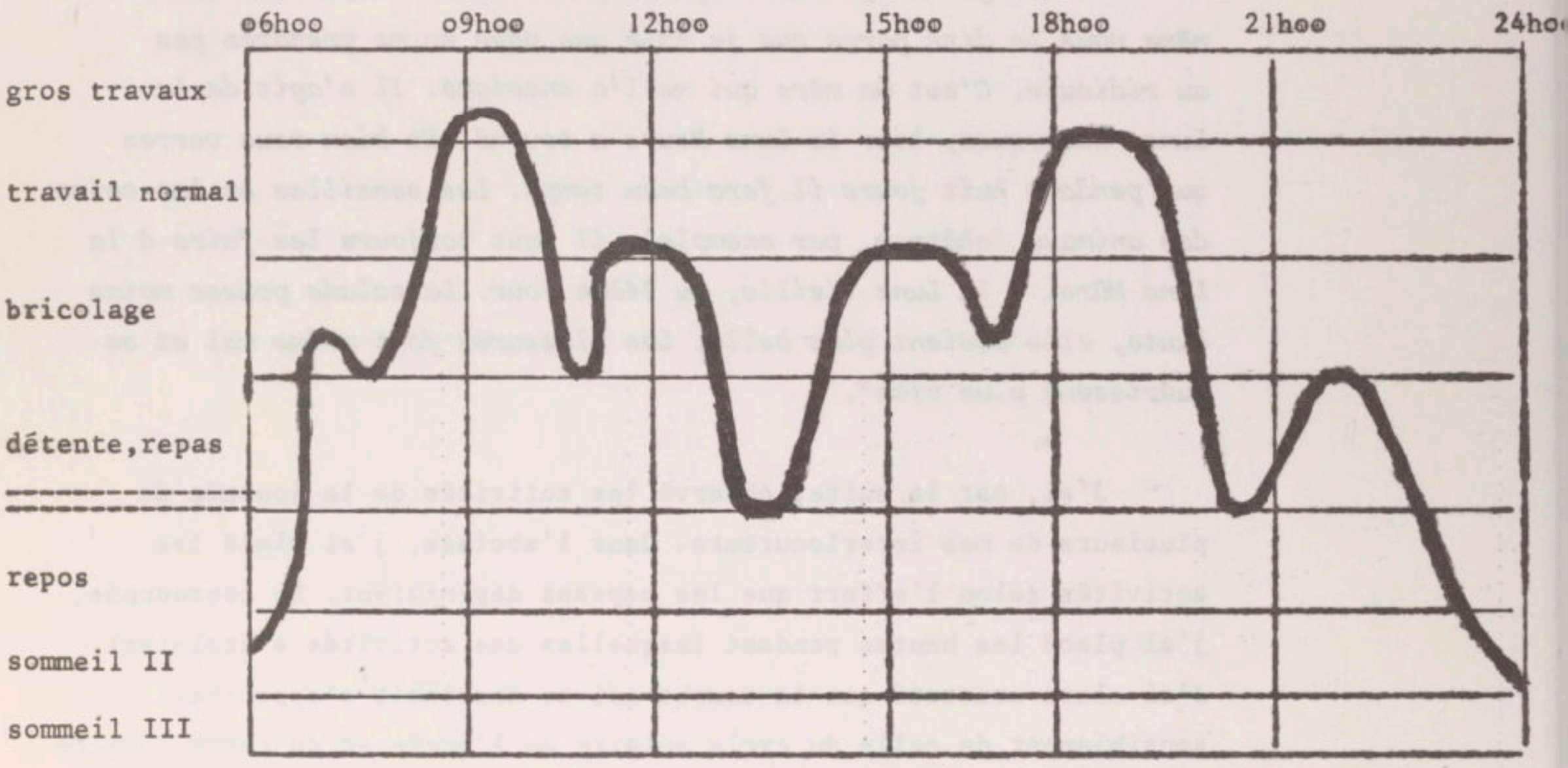
.../...

on se lève plus tard, on se couche plus tôt, on mange moins aussi, on travaille aussi plus au ralenti".

A propos de la Lune en un moment très délicat de transition du temps. Regardant la qualité des braises dans le foyer. F., 71 ans, m'a dit :

"- Les gens n'y croient guère plus. Mais.... je vais quand même vous le dire parce que je sais que vous ne me prendrez pas au ridicule. C'est ma mère qui me l'a enseigné. Il s'agit de la Lune. Remarquez, hier la Lune Neuve a tourné. Et bien vous verrez que pendant huit jours il fera beau temps. Les semailles et les soins des animaux (châtrer, par exemple), il faut toujours les faire à la Lune Mûre, à la Lune Vieille, au 14ème jour. La salade pousse moins haute, elle devient plus belle. Les blessures font moins mal et se guérissent plus vite".

J'ai, par la suite, observé les activités de la journée de plusieurs de mes interlocuteurs. Dans l'abcisse, j'ai placé les activités selon l'effort que les paysans déployaient. En coordonnée, j'ai placé les heures pendant lesquelles ces activités s'étalaient. J'ai alors constaté que la courbe qui se dessinait s'approchait sensiblement de celle du cycle solaire de l'année et du cycle lunaire mensuel.

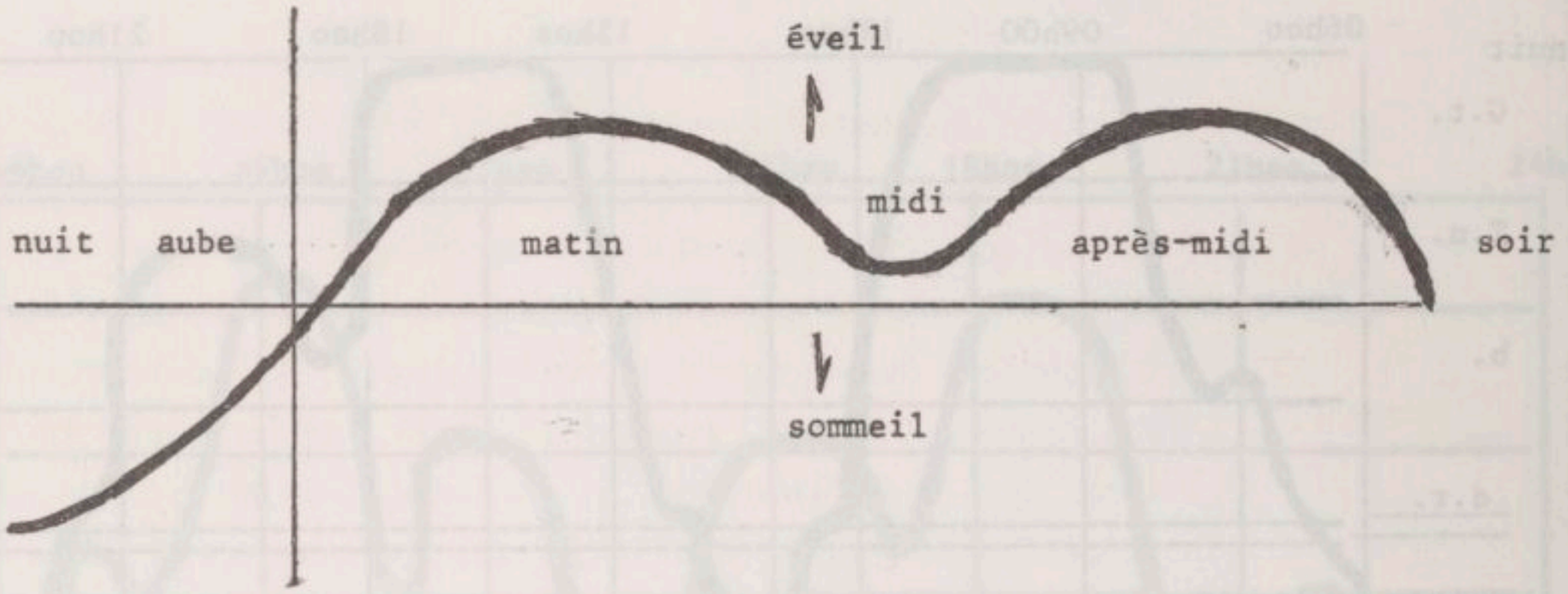

o6hoo
o9hoo
12hoo
15hoo
18hoo
21hoo
24hoo
gros travaux
travail normal
bricolage
détente,repas
repos
sommeil II
sommeil III

D'après les discussions avec les mêmes paysans, il m'est apparu que la courbe se modifiait en été de la façon suivante

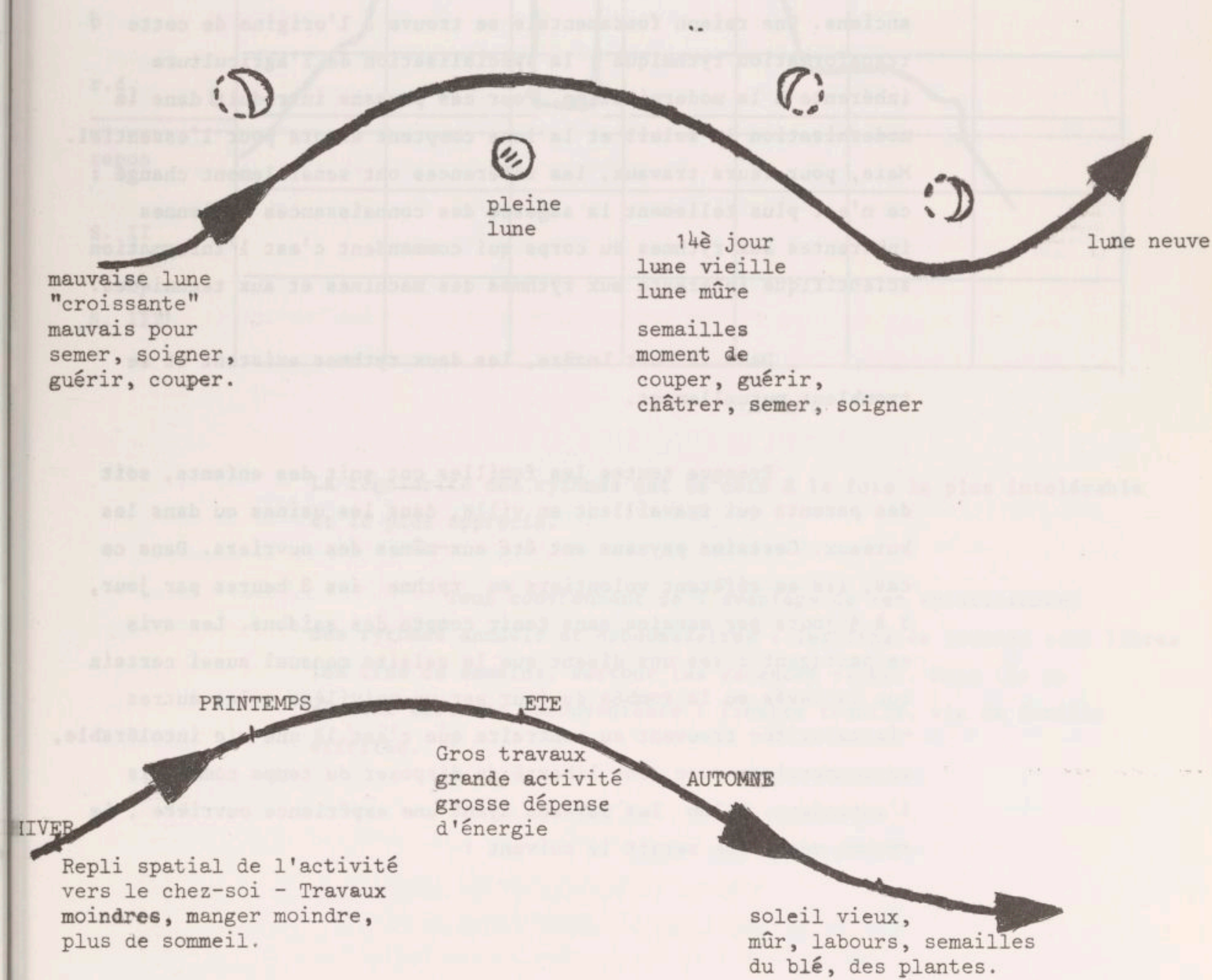
Je n'ai pu affiner cet instrument, faute de moyens et de temps. Il s'agit d'une moyenne très approximative. Les vieux ne dessinaient pas leur journée d'hiver ou d'été d'une manière aussi intense. Pour eux ces courbes seraient plus aplaties Néanmoins, ce qui me parait hors de doute ce sont les horaires des activités assez précis, surtout en ce qui concerne les repas, les heures de réveil et de repos.

.../...

En comparant cette courbe différente selon les saisons, avec celle des animaux j'ai pu esquisser la courbe théorique suivante :



La courbe mensuelle des activités paysannes correspond à celle du cycle lunaire et celle de l'année coïncide évidemment avec celle du cycle solaire.


pleine
lune
14è jour
lune vieille
lune mûre
lune neuve
mauvaise lune
"croissante"
mauvais pour
semer, soigner,
guérir, couper.
semailles
moment de
couper, guérir,
châtrer, semer, soigner
PRINTEMPS
ETE
AUTOMNE
HIVER
Gros travaux
grande activité
grosse dépense
d'énergie
Repli spatial de l'activité
vers le chez-soi - Travaux
moindres, manger moindre,
plus de sommeil.
soleil vieux,
mûr, labours, semailles
du blé, des plantes.

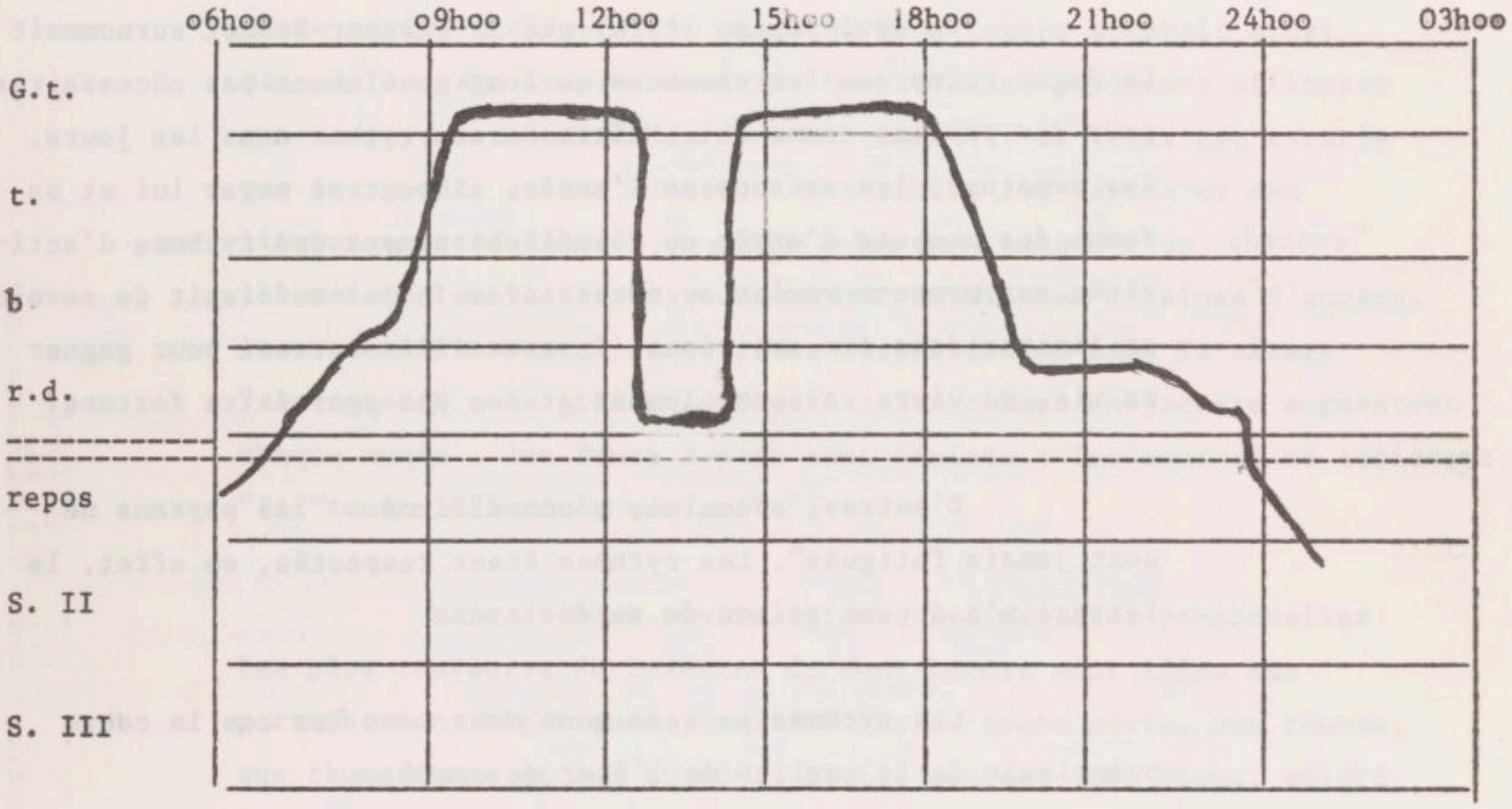
LES RYTHMES MECANIQUES ET LES PAYSANS.

Avec la modernisation de certaines exploitations, qui s'accompagnait de changements dans l'élevage et les cultures céréalières, le rendement devenait pour certains un but majeur. Le rythme des travaux changeait lui aussi, modifiant les rythmes anciens. Une raison fondamentale se trouve à l'origine de cette transformation rythmique : la spécialisation de l'agriculture inhérente à la modernisation. Pour ces paysans introduits dans la modernisation le soleil et la lune comptent encore pour l'essentiel. Mais, pour leurs travaux, les références ont sensiblement changé : ce n'est plus tellement la sagesse des connaissances anciennes inhérentes aux rythmes du corps qui commandent c'est l'information scientifique inhérente aux rythmes des machines et aux techniques.

Dans le Mont Lozère, les deux rythmes existent et se troublent mutuellement.

Presque toutes les familles ont soit des enfants, soit des parents qui travaillent en ville, dans les usines ou dans les bureaux. Certains paysans ont été eux-mêmes des ouvriers. Dans ce cas, ils se réfèrent volontiers au rythme des 8 heures par jour, 5 à 6 jours par semaine sans tenir compte des saisons. Les avis se partagent : les uns disent que le salaire mensuel aussi certain que la levée ou la tombée du jour est un privilège ; les autres -la majorité- trouvent au contraire que c'est là une vie intolérable, en comparaison avec leur liberté de disposer du temps comme ils l'entendent. Selon les paysans ayant une expérience ouvrière , le rythme mécanique serait le suivant :

.../...



La régularité des rythmes est le côté à la fois le plus intolérable et le plus apprécié.

Tous conviennent de l'avantage de cet aplatissement des rythmes annuels et hebdomadaires : les fins de journée sont libres les fins de semaine, surtout les vacances payées. Mais ils en situent certains inconvénients : liberté réduite, vie de famille effritée.

.../...

Un seul paysan -celui que le Pasteur Bonnet surnommait Le Sage- opine que les vacances ne sont absolument pas nécessaires pour des paysans comme lui. Maître de son rythme dans les jours, les semaines, les saisons et l'année, il peut se payer lui et sa femme des moments d'arrêt ou d'infléchissement des rythmes d'activités aux moments voulus ou nécessaires.IL lui suffisait de savoir se limiter dans ses ambitions, de travailler surtout pour gagner sa vie, de vivre raisonnablement et non pas pour faire fortune.

D'autres, avec lui, m'ont affirmé : "les paysans ne sont jamais fatigués". Les rythmes étant respectés, en effet, la fatigue n'a aucune raison de se déclarer.

Les rythmes paysans sont dans tous les cas la cause principale de la qualité de l'état de santé.

LES PAYSANS DU MONT LOZERE ET LEUR SANTE.

Dans la conception la plus traditionnelle de ces paysans, la santé est d'abord une affaire de rythmes réguliers. La santé n'est pas pour eux strictement physiologique. L'état d'esprit, la bonne humeur, le fait d'être bien portant, la bonne santé des autres, la bonne marche des élevages et des cultures, tout cela compte aussi pour qu'un paysan puisse se dire en bonne santé. Cette dernière perception se manifeste notamment dans les longues introductions des conversations entre amis qui, depuis longtemps ne se voient plus ;

D'abord on parlait de la santé personnelle, de celle des siens, des amis, de leurs animaux, de leurs affaires, etc.....

.../...

Cette notion étendue de la santé du Mont Lozère apparait ainsi dans le langage le plus courant. Des formules paysannes affirment que le pays est "malade de fond en comble" : la terre est envahie par les genêts et les ronces, les terroirs des lapins et des lièvres sont contaminés, le châtaignier est malade d'un 'chancre" les maisons et les fermes se lézardent depuis des dizaines d'années, les bancels tombent, les sentiers disparaissent dans la nature "sauvagisée" ; le gibier a déserté ; les champs en jachère augmentent chaque année ; les fours à pain sont éteints ; les sources se tarissent "Ici tout s'effondre, mon ami". !

Mais au plan physiologique, les maladies personnelles les plus courantes du Lozérien du Mont Lozère sont liées aux perturbation hépatiques, aux fièvres de toute sorte, aux rhumes, aux rhumatismes et aux grippes. Et ils meurent très vieux, malgré tout !

Pour se guérir et guérir le pays, les solutions ou les remèdes sont nombreux. Ils s'enveloppent de formules traditionnelles ou ils proviennent de la science éprouvée -médicale ou planificatrice- selon les domaines. Le mal au foie provient d'après eux, du déséquilibre alimentaire. La plupart des Lozériens n'ont plus le régime de travail des anciens pour digérer et bien profiter du régime alimentaire des anciens. En ce qui concerne les fièvres et les rhûmes, la plupart des maisons du Mont Lozère n'étaient guère chauffées autrement que par le feu de bois, dans une seule pièce. Et tous les soirs, ils éteignaient le feu. Ainsi, vivaient-ils avec le froid, en se chauffant avec des vêtements ou des couvertures chaudes. Nombre de problèmes d'après eux sont apparus depuis que le chauffage a été introduit : le changement de température devient trop marqué entre l'intérieur et l'extérieur des maisons. Quant au travail dans les étables, aucun problème : toutes les étables du monde sont naturellement chauffées par la chaleur des vaches elles-mêmes.

.../...

La plupart des remèdes que les paysans m'indiquent pour venir à bout de leurs maladies concernent les fièvres et les rhumatismes. Les mêmes remèdes, avec des doses différentes, s'appliquent aux animaux domestiques.

LES PAYSANS DU MONT LOZERE ET LEUR RYTHME ALIMENTAIRE.

Traditionnellement, les aliments de ces paysans sont très dépendants des saisons, d'une part, et de la nature des travaux qu'ils doivent accomplir d'autre part. Ainsi, par exemple, ne mangent-ils du poisson que rarement. Le rythme de consommation du poisson obéit aux tournées du poissonnier et non aux saisons favorables à la pêche. Il en est de même pour le gibier, les légumes, les fruits.....

Une des conséquences principales de se changement alimentaire est le déséquilibre dans le discernement des aliments appropriés à leurs besoins. En effet, le sens du goût, comme la sagesse alimentaire, ne se forme pas en un jour ni en une seule génération, mais au long des générations, à partir d'une lente adéquation et d'une sélection. Or, les tournées et les courses en ville médiatisées par l'argent, troublent de fond en comble cette sagesse alimentaire traditionnelle. Le mal se complique du fait que la plupart des paysans ne connaissent plus très exactement ce qui faisait la sagesse de l'alimentation ancienne - celle-ci a été constituée peu à peu, comme pousse une forêt. Personne ou presque n'y a assez réfléchi pour en garder les principes et les formules. Evidemment, les aliments nouveaux sont encore plus ignorés : c'est manifestement ridicule de vouloir se comporter vis-à-vis des nouveaux produits d'après une sagesse ou une science quelconque. Les critères économiques et ceux du goût sont en général les seuls possibles. Il faut remarquer ici que le goût pour les chocolats et les sucreries en général n'est nullement un outil suffisant pour discerner la nécessité ou la nocivité de ces chocolats ou de ces sucres. De même pour les autres aliments. Ce qui m'a frappé par exemple, c'est la fréquence des "régimes"

.../...

-ceux-ci ne sont rien d'autre que le retour à une alimentation qui en tout point me semble devoir être l'alimentation normale et non pas un régime d'exception.

L'inconvénient ressenti avec le plus d'acuité par mes interlocuteurs paysans me semble provenir d'une alimentation multiple et disparate motivée par les déplacements fréquents pour le travail en ville ou pour les études des enfants. Même si le paysan ou la paysanne mange la même chose que dans son village, l'aliment lui semble perdre de sa vertu, un peu comme s'il n'était bon que dans son village.

Ces impressions paysannes m'ont suggéré l'hypothèse que les aliments sont comme les êtres vivants qui ne peuvent pas être déracinés sans inconvénients. Ils auraient ainsi un espace propre, un territoire, une histoire, un système situé et daté, conforme au régime et à la structure des habitants qui les mangent. Les français les plus gourmets se tiennent d'ailleurs à ce principe en ce qui concerne les vins et les fromages - un vin n'est bon que là où il est né. D'après mon principe, il me semblerait que cette affirmation vaut pour tout aliment, quel qu'il soit.

Si, néanmoins, mon hypothèse est exacte et que les paysans du Mont Lozère détectent dans leur organisme l'anomalie véritable des aliments ailleurs que dans leur terroir et régime de travail, alors les recettes et les menus, si appréciés par les touristes, pourraient être soumis à l'examen. Il n'y aurait pas à vrai dire de menus universels. La recherche appliquée que certains jeunes commencent de faire en Lozère au point de vue de la découverte d'un régime alimentaire idéal va, me semble-t-il, dans le sens de l'impression des paysans et de mon hypothèse. Mais.... comme partout, l'argent reste le facteur décisif.

.../...

Chez les paysans du village des Bondons, comme dans le sud et même dans le nord plus modernisé, l'alimentation traditionnelle s'accorde encore largement aux rythmes des saisons et des travaux - exception faite, bien entendu des enfants qui passent leur semaine dans les écoles en ville. Voici, très résumé, le rythme alimentaire d'hiver et d'été :

hiver	été
1 - au lever = une tasse de café	1 - au lever, petit déjeuner renforcé
2 - après la traite des vaches : un petit déjeuner renforcé, vers 9h	2 - vers 9h - 10h, goûter.
3 - à 11h30, le déjeuner avec soupe obligatoire à l'entrée	3 - midi : déjeuner normal. Pas de soupe. Souvent c'était un casse-croûte dans les champs ou sur les lieux de travail
4 - vers 16hoo : une tasse de café - goûter renforcé.	4 - vers 17h00 : goûter ou bien une tasse, ou un verre
5 - le souper -après tous les travaux, y compris ceux de l'écorticage des châtaignes pour les cochons. 9hoo : coucher	5 - 20hoo : dîner renforcé.
	6 - 10hoo : coucher

Ces pauses alimentaires sont difficles à tenir régulièrement. Même pour ceux qui travaillent auprès de leur maison. Mais, ils s'y réfèrent au moins dans leur langageavec moi. Pour l'hiver, en tout cas, j'ai pu vérifier la justesse du régime. Même les"pauvres bougres" - pour employer l'expression de l'un d'entre eux -mângent très bien d'une façon variée et lentement. Pour ceux qui mangent à l'extérieur"- comme me le disent les villageois- je n'ai pas pu savoir. Dans les restaurants les plus prisés par les villageois, à Florac, il m'est apparu hors de doute que c'étai pantagruélique, pour 12foo le repas !.

.../...

LES PAYSANS, LEURS RYTHMES ET LEURS FETES

- LE CARACTERE FESTIF DE LA CULTURE VIVANTE -

La monotonie étant le plus grand ennemi de la vie, la culture vivante ne peut pas la supporter sans tomber vite malade, opprimée et déséquilibrée. Or, encore ici, le Mont Lozère est menacé : "- Il n'y a plus de fête. C'est fini çà".

J'ai pu cependant assister à certaines fêtes authentiques, tout à fait dans la lignée traditionnelle et conservant leur caractère le plus important : le lien étroit avec la vie quotidienne de ceux qui font la fête. C'était dans la paroisse catholique des Bondons, où, pendant toute une semaine la population, s'adonnait aux préparatifs de la fête votive. En outre, bien nombreuses sont les fêtes plus simples, plus domestiques, voire presque individuelles (comme les "cuites"). Je voudrais faire ici au départ une distinction dans le concept de fête, puis le définir par rapport à ses caractéristiques telles que les paysans les percevaient lors de mon séjour.

D'abord, il faut distinguer les MOMENTS FESTIFS - comme les fêtes votives, les foires, les mariages, les naissances, les baptêmes, la moisson, le tue-le-cochon, le mardi-gras, les sémailles, les labours, etc... DES COMPORTEMENTS FESTIFS présents partout dans la vie quotidienne, et servant de contre-point aux pôles rythmiques qui conduisaient l'existence des paysans au long de l'année. Parmi ces comportements festifs, j'ai observé par exemple : l'accueil des étrangers avec des repas améliorés et avec d'autres prévenances originaires de rites immémoriaux, la randonnée-de-chasse et la consommation du gibier, la cueillette des fruits sauvages (pour n'être pas inscrite dans la contrainte des besognes quotidiennes, cette cueillette est auréolée d'excitation, de plaisir, de gratuité) de même la cueillette de champignons (désormais interdite dans la Zone Parc, avec les vifs reproches des paysans) les veillées du samedi soir ; les sorties avec rencontres d'amis, les arrivées de personnes aimées ; la gratuité de certains aménagements soigneusement distribués dans la maison, dans l'habitat, dans les objets usuels, dans les champs, dans le soin des bêtes et des machines. Bref, cet esprit festif qui ne se dissocie pas

.../...

du goût ou du sens esthétique, indispensable à l'homme, est bien présent parmi les paysans qui m'ont accueilli dans le Mont Lozère. Par rapport au sens esthétique d'aucuns pourraient affirmer qu'il est réduit chez les paysans. Il n'y a en effet aucun tableau exposé chez eux, et ceux qu'ils exposent dans leurs salles les plus modernes ne correspondent pas tout à fait avec leur sens aigu de l'art. En réalité, l'affirmation que les paysans seraient dénués de goût artistique m'est apparue non seulement fausse mais tendancieuse et lourde d'un préjugé culturel. D'après ce que j'ai pu observer en Lozère, le sens esthétique est en accord avec leur culture spécifique et non pas avec la culture officielle véhiculée par l'école ou par les musées ou par le commerce. Elle ne correspond pas avec le sens esthétique des artistes. Elle se rend concrète dans la façon de se situer dans l'environnement naturel ou bâti : dans les jardins, dans les chemins balisés, dans la façon de bâtir les demeures pour se protéger de la foudre, de la pluie, du vent, de l'hiver, du froid pour servir à leurs travaux. Les études menées par l'Association Font Vive de Génolhac ont mis en évidence ce genre d'art dont la reconnaissance exige un certain type de regard non encore aveuglé par un préjugé ou un dogmatisme idéologique. Bien sûr, c'est souvent un art fugitif, comme celui de tenir un bon feu, de mener une partie de boules au rythme du spectacle un repas amical, du feu de bois, un gardiennage de moutons. En bien des moments, cet art se confond avec la dignité, la courtoisie, l'hospitalité.

Ensuite, en ce qui concerne les MOMENTS FESTIFS, qui sont bien sûr les premiers à disparaître ou à s'évanouir, il me semble qu'il faut apporter des nuances :

- En écoutant les paysans, je me suis aperçu que toute fête était une fête de QUELQUE CHOSE OU DE QUELQU'UN. Ce n'étaient pas des fêtes tout court. En d'autres termes, les fêtes sur le Mont Lozère sont elles aussi une sorte d'exsudation de la vie et des croyances locales. Dès lors que cette vie ou ces croyances changent, les fêtes correspondantes perdent de leur sève et de leur sens. Continuer à les faire,

.../...

souvent même avec l'aide des entrepreneurs festifs, ce serait sombrer dans le folklore. J'ai écouté des paysans me raconter ces fêtes célébrées, par l'industrie de la fête, où l'essentiel était porté sous les tentes et les manèges : des vrais célébrations commerciales ou commerce-festif.

Pour comprendre combien loin de la fête véritable se trouvent de telles célébrations, je propose la définition suivante : la fête est l'anti-pôle nécessaire des rythmes vivants des populations qui la célèbrent. En d'autres termes toute fête est une rupture des rythmes de ceux qui la vivent, servant ainsi de libération ou de respiration vitale à la culture vécue. Souvent même, lorsque les rythmes vécus sont particulièrement oppressifs, comme à l'époque des foins et des moissons, la fête s'intègre littéralement au travail : on ne sait plus dans ce cas s'il s'agit de fête ou s'il s'agit de travail. Alors, bien sûr, le travail se trouve allégé. Dès lors, on pourrait penser à une pulsation festive ou à une tension entre les deux pôles : le travail et la fête. Plus le travail devient dur et long, plus la fête s'approche de lui ; plus le travail devient léger, plus la fête s'éloigne de lui. L'arrêt du travail est la condition nécessaire à la fête, mais l'intégration de cet arrêt dans le rythme total de l'existence, marie le travail à cet arrêt.

Dans la région que je visitais, j'ai assisté au circuit touristique d'été -j'étais touriste moi-même. Or, le tourisme est la fête permanente des touristes par rapport à leur travail de l'année en ville. Les besoins industriels ont évacué la fête des tissus hebdomadaires et mensuels du travail pour la comprimer dans les week-ends et dans le mois de vacances annuel. Pour les paysans l'arrivée des touristes n'est pas une fête, bien au contraire : elle coïncide avec leurs mois de travail les plus durs, le mois de juillet et août. Ainsi, il y avait là sous mes yeux une arythmie entre les rythmes de travaux paysans et les rythmes de loisirs ou de fête des touristes.

.../...

Deux civilisations, deux cultures, deux univers tournant dans des orbites différentes. Le dialogue serait selon moi, une affaire de rythmes de fête et de travail. Il est d'ailleurs rendu presque impossible à cause des ruptures accusées par les fêtes des uns et les vacances des autres. L'accueil rémunéré des touristes par les paysans change la nature de l'hospitalité de tous les temps. L'hôte n'est plus l'étranger immémorial, mais le client convoité.

Comme pour les aliments dotés d'un territoire et d'une existence d'où l'on ne les transplante pas.

La fête sur le Mont Lozère n'est pas plus malade que la culture vivante elle-même ne l'est.

Je ne m'étendrai pas ici sur des descriptions des fêtes familiales, villageoises ou sociales qui existent encore. Beaucoup d'études, des descriptions minutieuses, de documentations audio-visuelles s'y sont déjà vouées. Ce qui me paraît important à ajouter c'est que la revitalisation de l'esprit festif, la dialectique vigoureuse entre les deux pôles rythmiques de la vie paysanne, la création d'un nouvel équilibre entre les nouveaux travaux et les nouveaux rythmes festifs, tout celà est présent chez les paysans que j'ai rencontrés. Les conditions pour que la fête redevienne possible sont les suivantes, d'après eux :

- Etre nombreux ;
- participation des jeunes et des vieux, surtout des filles ;
- se connaître et s'estimer dans la vie quotidienne ;
- gratuité;dépenser beaucoup ;
- manger et boire plus que d'ordinaire ;
- être réalisée sur leur propre territoire
- être périodique ;
- être démesurée : provoquer la liesse, mettre le monde à l'envers ;
- être liée à l'existence des gens
- casser les contraintes de temps ;
- pouvoir être réaliséechez soi auprès des animaux ;

.../...

- occuper les temps morts ; couper les temps pleins ;
- faire le débordement des énergies : se fatiguer.....

Et bien d'autres conditions dont la principale est d'être nombreux à vivre ensemble. Dans la vie quotidienne, la séparation entre vieux et jeunes, est perçue comme conséquence de l'absence de ces conditions. Une autre constatation est celle de l'oppression des rythmes de travail pour les fermes, par manque de possibilité de se libérer :

"- Maintenant il faut tout faire seuls. On ne trouve plus personne pour le faire".

LES PAYSANS ET LE MERVEILLEUX DANS LEUR TRAVAIL :
LE TRAVAIL-SPECTACLE OU LA TRANSHUMANCE.

A l'horizon du quotidien, l'imaginaire qui l'agrandit, lui donne du souffle. Le merveilleux est ainsi intégré à l'ordinaire, comme sa prolongation. Il appartient alors à la dimension festive du travail, à son rythme fondamental.

Je soulignerai ce point fondamental par deux récits de la transhumance qui, du Midi, conduit vers l'Aigoual, le haut Lozère, les Causses et Le Larzac, des milliers de moutons. Ils étaient aux alentours de 70.000 au début du siècle ; ils sont à peine 17.000 en 1970. En 1971, j'ai vu des troupeaux de 1.000 moutons descendre la draille par laquelle sont passés les moutons que décrivent les récits. Mais, une ordonnance veut que désormais ces moutons soient transportés en camion.

Ces passages de 2.000 moutons ou plus, tondus et décorés selon la tradition, tenaient la place des défilés dans les villes importantes. On ne les "rataient pas". Traditionnellement, les bergers transhumants n'avaient pas le droit de parcourir les routes

.../...

et chemins ordinaires, ils avaient la route spéciale : "les drailles" qui, partant du Midi, montaient dés le début de l'été par le chemin le plus droit par les crêtes, vers le Nord. Cette transhumance n'était pas spécifique aux moutons ; dans l'Aveyron, par exemple, on conduit aussi les vaches vers les montagnes.

La perception scientifique ou statistique de ces phénomènes n'est pas de mon propos ici. La culture vivante les voit avec d'autres yeux et d'autres critères. Ce sont quelques-uns de ces critères que je voudrais dégager ici.

1er Récit : C'est le récit d'un paysan de 70 ans (74ha, châtaigneraie, 150 moutons, 2 cochons), un très bel hameau ancien dans le sud du Mont Lozère. Il y est né et il y a passé sa vie hormis, son temps de service militaire dans le Proche-Orient.

- "L'année dernière il en est passé très peu. 7, 8 troupeaux seulement. Mais il y avait des troupeaux de 2.000 moutons. Il y avait un... quéééee'ils étaient joliiiis !.... Vous aviez vu ces moutons vous !.... Que c'était formidable !, Qu'ils étaient joliiis! Et alors, ce type là, le jeune, il était un jeune, plus jeune que vous, il avait laissé un peu de barbe comme vous là. Il allait devant ses moutons. Il marchait fier, son poing là... Mon ami, on aurait dit le Président de la République. Quand ils passaient là-bas, avec ces moutons,..... çà faisait une rangée comme d'ici là-bas au bâtiment, comme çà. Et lui au milieu, là, avec ses moutons, qui marchaient, pas un qui avançait plus que l'autre. Des cornes comme çà, et de grosses sonnettes - toutes les plus petites étaient comme çà, tous.... vous voyez ces pompons, ces jolis pompons.....

grand-mère : - Les pompons rouges... les jolis pompons rouges qui étaient un tas de laine bien travaillée avec cette grosseur sur les épaules. La grosseur d'une assiette.

.../...

grand-père : *- Ils avaient tous cette laine, ils étaient pas tondus à ras comme vous voyez ici. Alors, çà faisait joliiiii !.... Oh, Pfh.... C'était un troupeau !*

fils : *- Il y avait des moutons et des brebis. Il y avait de 2 à 3000 bêtes. Ah ! Oh ! que c'était joli ce troupeau !*

grand-père : *Ils allaient descendre vers le 15, 16, 20 Septembre par ici. On y allait tous les jours et tous les jours on y voyait passer quelqu'un. On ne les passe pas à la télévision ces moutons, mais qu'ils étaient joliiii ! eh. Ils venaient vers le Mont Lozère Il était peut-être deux jours qu'ils étaient en route. Mais si vous aviez vu ces bêtes.... toutes rasées. Il n'y avait pas une qui dépassait l'autre !*

Il ordonnait de s'arrêter, elles s'arrêtaient. S'il fallait marcher, elles marchaient. Il y avait un chien là....

Le Jeune, le Gamin il avait 22-23 ans. Il avait commencé à l'âge de 12 ans avec son père.

"Teh, c'est le gamin qui descend ce soir". Et on allait tous le voir. Alors il a dit qu'il fallait qu'il prenne deux hommes pour mettre les cloches. Un jour, un jour et demi, deux jours pour les mettre. C'était joli à voir ces jolis colliers en bois peint. Des jolis colliers en bois avec 3 ou 4 clés. Mon fils là sait bien comment c'est fait. Quatre heures pour en faire un. Alors, il y avait là : Légion d'Honneur, Croix de Guerre, Médaille Militaire selon la qualité du mouton.

Putain que c'était joli ! Il y a 3 ou 4 ans. Oh putain que c'était joli de voir çà. Moi je me demande s'ils avaient traversé Florac en plein jour, eh ben, les gens se seraient balladés un peu. Ils passent au point du jour, à 3 ou 4 heures du matin.

Belle-fille : *- Ils sont en train de les supprimer. Ils viennent en camion maintenant.*

Grand-père : *- Cà fera trop de frais en camion.*

.../...

Belle-fille : *- A Montpellier ils ont tous demandé qu'ils marchent à pied. C'est le jour le plus intéressant.*

Grand-père : *- Quand ils montent l'Avenue de Toulouse là-bas, à Montpellier, ces troupeaux..... il y aurait une chaîne de monde des deux côtés là. Je les ai vu passer à l'avenue de Toulouse à l'époque.*

Fils : *- Il y avait de la gratte aussi. Des portes qui s'ouvrent et des moutons qui..... ffuipp !.....*

Grand-père : *- Il y en a qui le font. Il y a des agents eh ! Ils étaient drôlement respectés eh..., parce qu'ils payent ces gens là pour passer. Ils ont leur droit de passage.*

.....

2ème récit : Celui d'un vieux, mais à la veillée cette fois-ci. Cette veillée se passait à Issenges. F., l'orateur, J., un berger transhumant en personne - qui parlait mal le français - et A. un voisin plus habitué aux vaches. 140 moutons. Le berger transhumant, lui, avait conduit 5.000 moutons une fois, avec d'autres bergers bien sûr.

Le spectacle décrit s'était passé à 150 mètres dans la Draille qui longe la ferme.

Berger t. : *"- Mon métier était Berger Transhumant sur l'Aigoual et sur le Mont Lozère. Même jusqu'à là haut en Savoie.*
- Et comment c'était votre travail ?
- Promenade. Puis manger.... Des fois on se couchait pas....on restait là.... Les moutons couchaient dans les champs.....

Fermier F. : *- ..... pour y faire de la fumure, pour y planter des céréales. Ils étaient payés pour y mettre les moutons une nuit. Nuits de fumature.*

BT. : *- J'ai commencé quand j'avais 15 ans, j'ai 65 ans, on ne passait pas par Mende. On passait par la Draille qui passe par la Direction d'Alès. J'avais un berger Allemand qu'un renard ne prenait pas, même pas un loup. Puis on passait par Mont Mirat, par Lobbies où les filles Dupeyron ont été tuées par la tourmente. Et j'ai fait çà pendant quarante ans.*

Dans ces montagnes hautes là en Savoie, des dizaines de mille de bêtes montaient - 5 ou 6 troupeaux d'affilée-. Quand c'est le vent du nord comme maintenant, à quatre heures du matin, c'est très froid.

Fermier F.: *- A 4 heures du matin (solennel, debout sur ces deux cannes) BROOOMM, BROOOMM,..... et les bergers qui criaient : OOOh !..... IOUOUOUOUHH!....*

B.T. : *- J'ai monté en Savoie, dans ces Montagnes Hautes.....*

Fermier F.: *- Il n'est plus le temps d'aller là haut maintenant en Novembre. Il est trop froid. Ici dans cette montagne là (derrière sa maison) : Héêh ! HooH ! HUUH !.... quand ils montaient de là-bas, à la saison où montait J., ils montaient jusqu'à 30-40 troupeaux. Et ils montaient des milles et des milles de bêtes dans la Draille. Houhou là eh ! hé! Moi je me rappelle très bien du temps qu'il y avait mes oncles ici après que le papé est mort. Phuuu ! mais.... quand il passait 5 ou 6 troupeaux en file là - où çà fait comme un ballon sur la montagne- alors qu'il y avait 5 ou 6 troupeaux là dans cette cuvette.... vous aviez entendu çà! Ce vacarme hou ! hou ! hou ! héhé ! il y avait des grosses cloches des petites, des des des.... hah, vous aviez entendu çà : VLUM ! VLUM ! si j'avais ton appareil hah làlà, si vous étiez là. Il y en a qui montent encore, l'année prochaine.*

Voisin : *- Ils souffrent quand c'est l'hiver, comme hier.*

Fermier F. : *Hooh ! je pense. Quand c'est le vent du nord comme hier, et que les moutons sont là au Pomarès, à Florac, eh ben il ne va pas sortir là haut eh.*

Dans mon plateau je les entends là-bas à 4 heures du matin (5 km de distance) quand .... ho, à 4 heures du matin ils partent là du Pomares. Vous auriez entendu ou vu quand ils démarrent. BLUM, BLEEEMM, BLOOOM, BROOM ! Des bergers qui gueulent : Th'HOUOU ! Th'UOOOE ! HOOOH !

.../...

(à chaque fois, il imitait en tonitruant la voix des bergers). Ils gueulent aux chiens et les moutons se soulèvent : Broooooom, broooom..... ces sonnettes, sur 10.000 il y a peut-être 100 qui n'en ont pas.

Voisin : *- Le matin pour la route, ils encombrent Florac. Il n'y a pas de voiture. Il n'y a personne. Il n'y a rien. Et çà les avance aussi plus loin.*

Fermier F. *- Et puis pour monter le col là-bas.... alors çà fait pas chaud pour les moutons, ils ne veulent pas marcher.*

Voisin : *Ils mettent la tête derrière le cul et ne veulent pas marcher.*

Fermier F. : *- Oui et encore ils mettent toutes ces cloches que çà fait comme la marche militaire. Ils entendent ces cloches et çà les fait marcher quoi.*

.....

Maintenant c'est presque plus rien. Tout s'effondre ici !
Maintenant c'est surtout du côté du Larzac qu'ils vont. Ils ont abandonné la montagne parce que la montagne c'est la mauvaise herbe, tandis qu'au Larzac..... Ici dans la montagne on appelle çà la "caniche" en Patois. Les moutons mangent çà quand même parce que les moutons transhumants ne sont pas une race. Mais quand ils trouvent une place au Larzac ils ne viennent pas ici. Là c'est le Causse, la bonne herbe, çà les engraisse. Alors ils ne sont pas des couillons ilq y vont. Là ils ne restent pas au-dehors comme ici au mauvais temps.

Cette année je ne sais pas combien il y en a des mortes..... Cà les mouille et puis c'est le froid et çà les tue les pauvres brebis. C'est pas que çà fasse de la peine au berger, elles ne sont pas à lui. Mais c'est l'honneur pour le métier. S'il a monté 1000, c'est pas à son honneur s'il en ramène que 900. Maintenant, il peut toujours en perdre quelqu"un..... Mais les troupeaux sont toujours assurés, et les bergers aussi.

..... *Ici, vous comprenez, quand çà vient le mauvais temps, et l'orage, c'est un désastre ! C'est la foudre, le gel ! et la souffrance, la perte des brebis !*

.../...

J'arrête ici le récit. A noter que le berger transhumant dont le métier provoque autant d'admiration de la part des autres, décrit en toute simplicité son travail. Le merveilleux pour lui est ailleurs. A remarquer aussi que dans le premier récit comme dans le deuxième, la présence de l'aventure, de la souffrance, du vol, des difficultés font partie inhérente du spectacle ou du merveilleux. Enfin, la ressemblance militaire des descriptions en plus d'avoir peut-être son origine dans le passé (le régiment, ou des deux guerres) tient certainement à la projection des aspirations au spectacle qui sont inhérentes à ceux qui décrivent.

Quoi qu'il en soit, ce merveilleux devient d'autant plus séduisant qu'il n'est plus un horizon du présent, mais malheureusement du passé !.... Alors, la description devient appel.

LES PAYSANS ET LE PARC NATIONAL DES CEVENNES.

A la lumière de ce que j'ai déjà écrit sur la relation entre le Parc National des Cévennes et les paysans Lozériens, il m'importe d'ajouter quelques remarques visant à éclairer le défi actuel de la culture vivante qui l'héberge.

Le Parc National est né en septembre 1971, d'après la loi de juin 1960 relative aux Parcs Nationaux Français. Le grand problème du Parc National des Cévennes repose dans le fait qu'il est habité et qu'il reste habité par une population créatrice d'une très ancienne civilisation. Le lien entre ces habitants et la nature que le Parc se propose de sauvegarder et de développer, est si étroit qu'elle est le fruit de leur travail. Le parc devrait donc doubler sa finalité NATURELLE d'une finalité SOCIO-CULTURELLE.

.../...

Des gens extrêment compétents et aux intentions les meilleures, se sont mis à la tâche d'opérer la difficile alliance entre le Parc et les habitants.

Mais ce qui me semble important à souligner, c'est que le Parc et la Culture Paysanne constituent deux univers différents, engendrant chacun une cohérence propre :

1° La perception et le rapport dialectique entre l'homme et l'espace, sont différents dans l'univers Parc et dans l'Univers paysan ; les symboles en conséquence différents ; la sémantique et l'échelle des valeurs le sont aussi ; Il en va de même pour les espaces bâtis.

2° La structure des communications de l'information et les rapports entre les gens du dedans et du dehors du pays sont aussi différentes. Le Parc voit les autres en touristes et en voyageurs sportifs surtout. Les paysans, en étranger.

3° Le temps météorologique et le temps historique ne signifient pas la même chose dans les deux univers.

4° les rythmes de vie, en rapport avec le milieu et les autres populations, se différencient aussi. La vie du Parc se déploie et se replie selon une structure et une dynamique plus proche du romantisme libéral urbain, et de l'esprit rationnel qui commande l'industrialisation. Celle des paysans tient surtout aux rapports nécessaires avec le milieu et avec les autres gens. Il en est de même en ce qui concerne l'Architecture, l'Art, les manifestations festives l'utilisation des connaissances et les références à l'Histoire.

.../...

Je me suis gardé, tout au long de mon séjour, de poser des questions sur le Parc. Et mes interlocuteurs se sont faits aussi une règle d'en parler le moins possible. Toutefois, la tension que j'ai pu observer était très forte. Apparemment, elle se basait sur des faits très courants : les interdictions extrêmement nombreuses et apparemment ridicules, comme celle de ne pas arracher des feuilles et de ne pas cueillir des fruits sauvages dont les châtaignes et la myrtille - l'interdiction de chasser les animaux que les paysans eux-mêmes considèrent comme nocifs etc... Sous ces points, ils m'apparaissait les contours d'une opposition plus profonde que celle de la simple méfiance : il s'agissait d'une opposition culturelle, d'un affrontement entre deux structures de pensée. Par exemple le renard est classé d'une certaine façon par les écologistes du Parc et par tous les décrets concernant la protection de la nature et d'une autre façon par les paysans. Les premiers défendent le renard en vue de l'intérêt et de la jouissance de la France entière ; les seconds le pourchasse en vue de leur propre intérêt, pour protéger leurs poules et leurs lapins, etc... De même en ce qui concerne l'épervier.

En outre, cette malheureuse apparence qui fait du Parc un intrus national dans un département et cela en vue de la défense de la nature vue d'un point de vue national mais contre les intérêts des paysans était pour ces derniers extrêmement irritante. Des textes écrits par des gens du Parc, invitent les paysans à bien accueillir les touristes qui "fatigués de la vie et de l'air des villes, ont besoin de l'air de ce Parc". Toute une politique de développement du tourisme du Parc - à but économique-culturel-sportif et surtout naturel-vise honnêtement à en faireprofiter les paysans. Ceux-ci ont, cependant leurs fermes, leurs traditions, leurs équipements, leur savoir-faire. La reconversion demandée à 60 ans n'est pas aisée. En outre, le Parc veut quelque chose de paradoxal : conserver le caractère typique de la culture paysanne - et donc les fermes et l'activité agricole traditionnelle- et à la fois développer le tourisme selon la vocation du Parc.

.../...

On peut donc sedemander, si les deux cultures mises l'une à côté de l'autre ne sont pas comme le pot de fer et le pot de terre. La force et l'autorité se trouvent évidemment du côté du Parc. C'est lui qui détermine définitivement l'avenir économique du département. Mais, les paysans même de bonne volonté et instruits sur la structure et les possibilités du Parc, pourront-ils maîtriser l'univers-culturel-Parc en synergie avec lui, sans pour autant perdre leur identité que le même Parc veut préserver ?

Ces défis sont ce que l'animation concertée affrontait déjà, des les premiers mois d'installation du Parc.

LE DEFI DE LA DOUBLE IDENTITE DES PAYSANS DU MONT LOZERE.

Pour terminer, j'oserai ébaucher les caractéristiques du défi majeur de la double identité ou de la menace de schizophrénie culturelle que vivent les paysans du Mont Lozère, et, peut-être aussi l'ensemble des Lozériens et des Cévenols paysans. Cette généralisation me semble, bien entendu, devoir être justifiée plus amplement, même si ce que j'ai perçu auprès de vingt familles est vrai.

1° - En général, il me semble que mes interlocuteurs paysans et paysannes se considèrent positivement lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes. Ils ne démissionnent pas de leur pays. Ils se voient intelligents, libres, capables de s'en sortir par eux-mêmes si on leur donne les moyens compétents dans leur métier de paysans, seuls aptes à le tenir dans leur montagne, ouverts aux nouveautés, courageux et hospitaliers. Les critiques plus ou moins féroces contre ceux qui les oppriment ou les plaintes sur leur détresse ne sont pas un démenti : ils sont préparés à tomber debout. Brefs : ils me paraissent des "résistants".

.../...

2° - Mais, par contre, ils se voient souvent négativement lorsqu'ils se considèrent à partir du regard exogène. Face au monde exogène ils se considèrent alors plutôt comme des ânes, des esclaves, exploités, diminués, abandonnés. Leur titre de paysans, devient un adjectif péjoratif ou même un mot d'insulte. Les mythes inducteurs se plaçent ailleurs que dans leur monde Lozérien paysan. Vers eux ils se sentent attirés pour toute espérance de promotion ou d'issue de leur situation. Ainsi, culpabilisés par la magie de l'identité avec la France industrielle, ils ont honte d'eux-mêmes. Leur agressivité se porte contre eux-mêmes et contre leur réalité. Leur identité est vue comme étant la cause de leur détresse. La dernière contre-attaque pour venir à bout de leur marginalisation, s'est soldée par une opération hara-kiri. Ils ont envoyé leurs enfants à l'école et à la ville pour vaincre l'ennemi et le supplanter. Or, cette bataille, par les cerveaux des enfants interposés, se termine dans l'aliénation de leur avenir au profit des modèles extérieurs. Vieux et sans enfants disponibles dans leurs montagnes, que leur restera-t-il ?

3° - Ils sentent que le contact entre deux identités culturelles ne se trouvent pas dans un espace physique ou extérieur à eux, au contraire, celles-ci se disputent leur esprit, leurs univers symboliques et affectifs, leurs habitations, leurs aliments et leurs rêves.

4° - Enfin, il me semble que certains d'entre eux, pas nécessairement les plus jeunes, ne se résignent pas à cette tension.
Même si l'issue me parait improbable. Retour renouvellé à l'ancienne ou saut vers l'identité exogène. Je souhaite qu'ils la trouvent. En luttant déjà, il me semble qu'ils ont commencé à la trouver.

Arlindo STEFANI.

L'Institut National d'Education Populaire est un établissement public qui dépend de la Direction de la Jeunesse et des Activités Socio-Educatives du Secrétariat d'Etat auprès du Premier Ministre chargé de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs. Il contribue au perfectionnement de ceux qui, à titre bénévole ou professionnel, exercent des fonctions importantes dans l'Animation. Il organise des stages de formation et de perfectionnement, des journées d'études, des colloques nationaux et internationaux sur les problèmes de Jeunesse, d'Education Continue, de Loisirs et d'Animation (s'adresser pour le calendrier des activités à M. le Directeur de l'Institut National d'Education Populaire - Bureau des Stages et de la Formation).

Il édite les "Documents de l'I.N.E.P." présentant des recherches, des analyses d'expériences ainsi qu'un bulletin analytique de revues (3 fois par an).

Le Centre d'Etudes, de Recherche et de Documentation de l'Institut National d'Education Populaire a été créé en 1971 pour contribuer à la qualification des activités socio-éducatives par la diffusion d'études et de recherches théoriques et appliquées sur la formation à l'animation et sur l'animation. Le Centre d'Etudes, de Recherche et de Documentation édite deux fois par an une revue : "Les Cahiers de l'Animation". Cette revue entend être l'instrument d'échanges et de liaisons entre chercheurs, experts, formateurs et créateurs socio-culturels.

Pour l'achat des "Documents de l'I.N.E.P." et l'abonnement aux "Cahiers de l'Animation" (2 fois par an - 120 pages) s'adresser à M. le Directeur de l'Institut National d'Education Populaire - Bureau d'Accueil.

Le service de documentation de l'I.N.E.P. est ouvert aux chercheurs, formateurs, experts et animateurs du Lundi au Vendredi, de 9 h. à 18h.

INSTITUT NATIONAL D'EDUCATION POPULAIRE
11, rue Willy Blumenthal
78160 MARLY-LE-ROI

4° C53
STE

STEFANI (Arlindo).
La culture vivante
dans le Mt Lozère.
INEP, 1972.

Ex 2